HENRI MERLIER

ÉMILE ZOLA

" PARIS "

PARIS
ARTHUR SAVAÈTE, ÉDITEUR
Rue des Saints-Pères, 76.

1st Edn. Rare

EMILE ZOLA

" PARIS „

HENRI MERLIER

ÉMILE ZOLA

“ PARIS ”



PARIS
ARTHUR SAVAÈTE, ÉDITEUR
76, Rue des Saints-Pères, 76
—
1898

I

Ce siècle, qui fut témoin de si singulières choses, n'en aura point vu peut-être de plus étonnante que la fortune de M. Zola. Elle baisse, à dire vrai, et elle baisse étrangement, à cette heure de l'histoire contemporaine où chacun, sans plus se gêner, déclare avoir assez du père de la Mouquette ; la vidange de lettres a pris fin, et cette descente de M. Zola dans l'universelle indifférence, sinon dans l'universel mépris, apparaît à tous comme le commencement de la justice. Le romancier naturaliste n'en a pas moins, pendant des années et des années, régné sur la France écrivante et liseuse. A force de volonté, de bravoure ignoble et de bêtise insolente, il avait pu s'imposer à la foule, il l'avait pétrie à son image et à sa ressemblance ; on ne jura plus que par M. Zola et sa grosse lanterne jaune et fumeuse donna l'illusion d'un beau et blanc et irradiant soleil. Sans doute, la foule, dont ce génie épais avait déformé les instincts, s'était inconsciemment vengée et, en vertu d'une loi psychologique plus vivante à elle seule que

toute la documentation des ROUGON-MACQUART, elle avait fait de M. Zola, en même temps que son maître, son esclave. Ah ! il s'était plu à remuer du fumier devant elle ! Eh bien ! elle l'obligerait à en remuer toujours et à démontrer ainsi la sagacité et la pénétration des Goncourt lorsqu'ils disaient : « Il est rare que les faiseurs de l'opinion en art et en littérature ne subissent pas la tyrannie des imbéciles : les guides du goût public en sont généralement les domestiques [1]. » Mais pour la masse de ses lecteurs et, faut-il le dire? pour certains esprits qu'on aurait crus plus délicats, le romancier de la *Terre* fut, sans conteste, le grand homme qu'on écoute, le sociologue éminent, le penseur qui soulève des mondes, le « puissant artiste », « le plus robuste talent » de l'époque. Ces deux dernières expressions sont de M. Paul Bourget [2].

Les débuts du grand homme avaient été pénibles ; il n'avait pas le sou. Jeune, il vit dans une sombre misère ; son paletot et son pantalon prennent souvent le chemin du mont de piété. Dans ces moments là, Zola reste chez lui, en chemise, et sa maîtresse appelle ces jours mauvais : les jours où *il se met en arabe* [3]. L'Empire ne veut pas de sa plume, Zola tourne au républicanisme [4] ; il passe, — ceci il l'a avoué à Flaubert — « par toutes

1. *Journal des Goncourt*, 1[re] série, 3[e] vol. p. 279.
2. Article paru dans le *Journal* du 23 octobre 1897.
3. *Journal des Goncourt*, 3[e] série, 1[er] vol., p. 117.
4. « Il n'avait pas d'abord d'opinion politique. Vous l'auriez eu, avec tant d'autres, si on avait voulu. Il n'a trouvé à placer sa copie que dans les journaux démocratiques. Eh bien ! en vivant tous les

sortes d'écritures, oui, d'écritures méprisables [1] ». Un autre se fut, de découragement, logé du plomb dans la tête ; Zola trouve au contraire, dans son sort, des motifs d'espérer ; il ne doute pas un instant de sa gloire future ; il a foi en son étoile ; d'un huitième étage, tandis que son camarade Pajot, qui sera plus tard commissaire de police, « s'amuse à pisser dans les cheminées des locataires, lui, Zola, reste en contemplation et, devant la capitale étalée sous ses yeux, il se glisse, dans sa cervelle de débutant littéraire, la pensée de la conquête de Paris [2] ».

Et il fait comme il s'est promis qu'il ferait. Il réalise même plus que son rêve ; il violente la destinée et conquiert, avec Paris, la très digne, la très honnête, la très vertueuse bourgeoisie de nos provinces. Les journaux s'occupent de sa personne et de ses livres, le voilà célèbre ; ses romans se vendent à des cent mille exemplaires, le voilà riche ; on le nomme chevalier, officier de la Légion d'honneur, le voilà tout à fait considéré [3].

Une faveur si haute était-elle méritée ? Deux choses peuvent valoir à un écrivain l'admiration de son pays : la fierté du caractère, la supériorité du talent. M. Zola les a-t-il ?

jours avec ces gens-là, il est devenu démocrate. C'est tout naturel. » Ainsi s'exprime Goncourt sur M. Zola, en présence de la princesse Mathilde. (*Journal des Goncourt*, 2e série, 2e vol., p. 150.)

1. *Journal des Goncourt*, 2e série, 2e vol., p. 314.

2. *Journal des Goncourt*, 3e série, 1er vol., p. 118.

3. A l'heure où nous corrigeons les épreuves de ce livre, M. Zola, pour des faits que tous les patriotes ont flétris, est menacé de perdre sa rosette.

Je sais bien que M. Bourget a signé ces lignes : « Si l'ardeur de la conviction, le courage de ses propres principes, l'intransigeance de la doctrine, la persévérance dans le travail sont les qualités professionnelles de l'artiste littéraire, on doit dire que M. Émile Zola est, à l'heure présente, une des figures en qui ces fortes vertus sont le plus évidentes [1]. » J'aime beaucoup M. Bourget, et je lui ai voué une profonde reconnaissance intellectuelle, étant de cette génération à laquelle il dédia *le Disciple*, ce chef-d'œuvre d'analyse qu'aucun autre chef-d'œuvre de même genre ne surpassera jamais. Pourtant, ce n'est pas une suffisante raison, parce que j'aime M. Bourget, pour m'associer à lui quand il prête aux gens des trésors qu'ils n'ont pas. M. Bourget a appris à farder ; M. Bourget farde. On nous a gâté M. Bourget. Ah ! çà, serait-il devenu flatteur en entrant à l'Académie ?

Pour notre part, nous n'acceptons pas ce portrait de M. Zola. Il est beau, il n'est pas ressemblant. Si l'on nous dit que M. Zola a pris un jour une attitude et qu'il l'a gardée tout le reste de sa vie, en face de l'opinion, nous en tombons d'accord. Mais, pour Dieu ! qu'on ne vienne pas, à propos de ce personnage, nous parler de « conviction », de « principes », d' « intransigeance de doctrine... » Cela est une autre affaire, car cela implique de la sincérité. Si M Zola ne me comprend pas, M. Bourget, qui est intelligent, et le public, qui n'est pas toujours dépourvu de bon sens, me saisiront tout de

1. Article paru dans le *Journal* du 23 octobre 1897.

suite : l'écrivain sincère, l'homme plein de sa pensée, tâche à faire correspondre le plus qu'il peut ses actes à l'Idée qui le possède ; l'attitude, même chez un homme qui ne varie pas, ne correspond pas nécessairement à un sentiment intime. Une attitude est chose extérieure, souvent conventionnelle, parfois trompeuse. C'est aussi vrai en littérature qu'en politique...

Le *Journal des Goncourt* nous renseigne, d'ailleurs, sur « l'ardeur de conviction, le courage des principes, l'intransigeance de doctrine » de M. Zola.

En décembre 1868, ce dernier confie à Goncourt « le désir et le besoin qu'il aurait d'un éditeur l'achetant, pour six ans, 30,000 francs, et qui lui assurerait ainsi, chaque année, 6,000 francs : le pain pour lui et sa mère. »

« Car il voudrait faire de *grandes machines* et plus de ces articles « infâmes, ignobles, crie-t-il, sur un ton qui s'indigne contre lui-même, oui, les articles que je suis obligé de faire à *la Tribune*, au milieu de gens dont il me faut prendre l'opinion idiote... Car, il faut bien le dire, ce gouvernement, avec son indifférence, son ignorance du talent, de tout ce qui se produit, rejette nos misères aux journaux de l'opposition, les seuls qui nous donnent de quoi manger. Vrai, nous n'avons absolument que cela. » Puis après un silence : « C'est que j'ai tant d'ennemis... Et c'est si dur de faire parler de soi. » (*Journal des Goncourt*, 1re série, 3e vol., p. 246-247.)

Il n'est guère question, là dedans, de « conviction »

ardente ou simplement tiède. M. Zola y paraît surtout préoccupé de faire plus de bruit autour de son nom : faire plus de bruit serait le moyen de gagner plus d'argent. Il exerce un bas métier dans de bas journaux, et il s'en rend compte, et il voudrait sortir de cet avilissement, effacer de sa vie cette salissure pour lancer de *grandes machines*. De grandes machines ! Voilà comment M. Zola, qui serait heureux d'en finir avec les inférieures et plates et dégradantes besognes du moment, parle de ses prochains travaux. C'est peut-être le langage d'un gâcheur, d'un manœuvre qui s'essaierait à fabriquer des livres, ce n'est, à coup sûr, pas le langage d'un homme ayant le respect de son art...

Le 27 août 1870, Zola dit à Goncourt :

« Après les analyses des infiniment petits du sentiment, comme cette analyse a été exécutée par Flaubert dans *Madame Bovary ;* après l'analyse des choses artistiques, plastiques et nerveuses, ainsi que vous l'avez faite ; après ces *œuvres-bijoux*, ces volumes ciselés, il n'y a plus de place pour les jeunes ; plus rien à faire ; plus à constituer un personnage, une figure ; ce n'est que par la quantité des volumes, la puissance de la création, qu'on peut parler au public. » *(Journal des Goncourt,* 2e série, 1er vol., p. 15-16.)

Ce n'est que par la quantité des volumes qu'on peut parler au public. Je livre cette maxime aux réflexions de M. Paul Bourget ; il n'y trouvera pas, même en cherchant bien, la marque d'une conviction très ferme,

ni de principes très solides ; en revanche, il pourra y constater la parfaite roublardise de M. Zola. On ne vaudra plus désormais que par le poids du papier qu'on aura noirci. Allons ! M. Zola fait bon marché des chefs-d'œuvre futurs ; il se connaît assez pour croire qu'il n'en sortira pas de lui. Malgré tout, il tient à parler au public et, puisque le public goûte les « séries », M. Zola lui en servira, M. Zola l'en bombardera. M. Zola est un homme pratique.... Au fond, sa formule c'est la mort de toute littérature.

Il ne s'agit plus, en effet, d'explorer nos âmes, de recommencer ce voyage toujours fécond en surprises nouvelles, de jeter la sonde en ce pauvre cœur humain, le plus troublé et le plus mystérieux des mondes ; M. Zola, qui n'a jamais travaillé que dans les égoûts et les fosses d'aisances, nous l'affirme : Plus rien à pêcher dans l'océan du cœur de l'homme ! [1] Il ne s'agit plus d'ouvrir des fenêtres sur l'infini, ni de révéler à ses compatriotes les lois de l'esthétique ; M. Zola personnellement incapable de comprendre un marbre ou un tableau, déclare que le dernier mot a été dit sur ces choses. Il s'agit encore moins de mettre au jour une œuvre longuement, silencieusement et amoureusement couvée, une œuvre de pensée lumineuse et d'expression rayonnante, une œuvre qui dure, enfin, et qui, dans sa beauté éternellement jeune, fasse, à chaque siècle, la

1. En 1883, à propos d'une œuvre qu'il projette d'écrire, *la Douleur*, M. Zola reconnaissait qu'il n'était pas du tout un homme d'analyse. (Voir *Journal des Goncourt*, 2e série, 3e vol., p. 248-249.)

joie de quelques nobles esprits. Ce qu'il faut, c'est empiler des volumes, élever, jusqu'au plafond des librairies, des pyramides de volumes, vendre ces volumes. A quoi bon des chefs-d'œuvre ? Ils ne s'adressent qu'à une élite et ne nourrissent pas toujours leurs auteurs ; j'aime mieux écrire des livres bêtes, ils sont moins douloureux à pondre et ce sont ceux-là que les badauds préfèrent. Ainsi raisonne M. Zola, l'homme en qui M. Bourget a découvert tant de « fortes vertus ».

Passons sur « la quantité des volumes », sur « l'enfilade des romans » [1] et examinons de plus près « l'ardeur de conviction », le « courage des principes », l'intransigeance de doctrine » de M. Zola.

Le 25 janvier 1875, dans un dîner qui réunit Tourgueneff, Daudet, Goncourt et Zola, ce dernier se plaint « des amertumes de sa vie de tous les jours, des injures qui lui sont adressées, de la suspicion où on le tient, de l'espèce de quarantaine faite autour de ses œuvres ». Tourgueneff place un mot, que n'écoute pas Zola. Ici il convient de citer textuellement Goncourt :

« Zola qui n'a pas écouté continue à gémir et, comme on lui dit qu'il n'a pas à se plaindre, qu'il a fait un assez beau chemin pour un homme n'ayant pas encore ses trente-cinq ans :

« Eh bien ! voulez-vous que je vous parle là, du fond

1. Le mot est de M. Zola. « Vraiment quand je pense à l'enfilade de romans qui me restent à fabriquer, je sens qu'il n'y a qu'un état de lutte et de colère qui puisse me les faire faire ! » 17 mai 1878. (*Journal des Goncourt*, 2e série, 3e vol., p. 23.)

de mon cœur, s'exclame Zola, vous me regarderez comme un enfant, mais tant pis... Je ne serai jamais décoré, je ne serai jamais de l'Académie, je n'aurai jamais une de ces distinctions qui affirment mon talent. Près du public, je serai toujours un paria, oui un paria. Et il le répète quatre ou cinq fois : « un paria ». (*Journal des Goncourt*, 2e série, 2e vol., p. 174-175.)

A cette époque, le gros souci, le gros chagrin de M. Zola est de n'être ni de la Légion d'honneur, ni des Quarante. Il brûle d'avoir la croix ; il grille d'entrer dans un frac d'académicien. L'intransigeance de la doctrine s'allie mal à un si vif amour du hochet, à un si cuisant désir de gloire et, certes, M. Bourget, qui est psychologue, pourrait, de sa plume joliment ironique, nous donner là-dessus quelques fines pages ; malheureusement pour nous, la psychologie de M. Bourget ne s'exerce pas à l'endroit, ni surtout à l'envers de M. Zola....

A la rigueur pourtant, M. Zola ferait son deuil des joujoux ; il y a chez lui quelque chose de plus fort que la fringale des décorations, quelque chose de plus fort que l'enragé besoin de porter l'habit aux palmes vertes : c'est l'envie d'être riche. Jetez à M. Zola de l'argent, beaucoup d'argent, le plus d'argent possible, et M. Zola se passera du reste : il a une âme de rentier. Comblé, il s'obstinera sans doute à vouloir introduire Nana chez les Immortels, mais l'ennui de faire le pied de grue à la porte de l'Académie n'empoisonnera plus autant ses jours. Nous n'inventons rien ; vous avez entendu geindre

l'affamé d'honneurs, l'être de vanité, vous allez voir sourire le propriétaire. C'est le 7 janvier 1876, dans la maison de Daudet :

«.... La satisfaction de Zola s'expansionne dans le bonheur bien naturel de voir la fortune et l'argent prendre le chemin de son intérieur. » (*Journal des Goncourt*, 2e série, 2e vol., p. 251.)

Ce n'est pas tout, M. Zola a des moyens à lui, des moyens qui lui sont particuliers pour, une fois l'argent venu, lui faire faire des petits. Le 19 février 1877, à propos de ses professions de foi naturalistes, il dit à Flaubert, devant Tourgueneff et Goncourt :

« Eh ! mon Dieu, je me moque comme vous de ce mot *naturalisme*, et cependant, je le répéterai, parce qu'il faut un baptême aux choses pour que le public les croie neuves.... Voyez-vous, je fais deux parts dans ce que j'écris ; il y a mes œuvres avec lesquelles on me juge et avec lesquelles je désire être jugé [1], puis il y a mon feuilleton du *Bien Public*, mes articles de Russie, ma correspondance de Marseille, qui ne me sont de rien, que je regrette, et qui ne sont que pour faire mousser mes livres. J'ai d'abord posé un clou, et d'un coup de marteau je l'ai fait entrer d'un centimètre dans la cervelle du public, puis d'un second coup je l'ai fait entrer de deux centimètres.... Eh bien ! mon marteau, c'est le

1. Nous retenons cette parole.

journalisme que je fais moi-même autour de mes œuvres. » (*Journal des Goncourt*, 2e série, 2e vol., p. 314-315.)

L'intransigeant cher à M. Bourget se révèle-t-il bien ? Dites, se révèle-t-il assez ? Notez que ces propos ne sont pas niables. C'est Goncourt, l'ami de M. Zola, qui les a consignés dans ses notes le jour même où ils furent tenus. Le doute n'est pas possible ; il l'est d'autant moins que, dans une polémique retentissante et où l'oiseau bleu que fut Renan perdit ce qui lui restait de plumes, Goncourt s'est expliqué très nettement sur l'authenticité des conversations rapportées par lui dans son *Journal*. « J'affirme, déclarait-il, que les conversations données par moi.. sont pour ainsi dire des sténographies, reproduisant non seulement les idées des causeurs, mais le plus souvent leurs expressions, et j'ai la foi que tout lecteur désintéressé et clairvoyant reconnaîtra que mon désir, mon ambition a été de faire vrais les hommes que je portraiturais, et que pour rien au monde je n'aurais voulu leur prêter des paroles qu'ils n'auraient pas dites. » On n'éprouve qu'un regret en lisant Goncourt : pourquoi ce gentilhomme de lettres, cet esprit fier, presque hautain, ce descendant en droite ligne de Saint-Simon a-t-il réservé, pour ses mémoires posthumes, une partie de ce qu'il appelait « la vérité désagréable » ? Était-ce pour imiter mieux son grand ancêtre ? Peut-être, mais à un certain point de vue ce contretemps est bien fâcheux. Dans vingt ans, en effet, M. Zola aura été pourrir au ventre du cercueil ; il ignorera toujours le jugement

définitif porté sur lui par Goncourt. Encore une fois, quel dommage ! Vivant, Goncourt en dit suffisamment pour qu'on le taxât d'indiscrétion. Mort [1], que ne doit-il pas raconter ?

Reprenons le *Journal*. Le 1er février 1880, Tourgueneff, qui part pour la Russie, offre à ses amis un dîner d'adieu. On se met à table, lorsqu'on entend cette phrase qui revient aux convives « comme un refrain » :

« Décidément, je crois que je vais être obligé de changer mon procédé !... Il me paraît usé... diantrement usé. » (*Journal des Goncourt*, 2e série, 3e vol., p. 102.)

Qui parle ainsi ? M. Zola toujours, le doctrinaire intransigeant.

J'ai dit qu'il a une âme de rentier, il a aussi une âme d'épicier : M. Zola a toutes sortes d'âmes. Il pose des chiffres, il additionne, il passe sa vie à compter :

« Savez-vous un rêve que je fais... s'il m'arrivait, d'ici à dix ans, de gagner 500,000 francs, ce serait de me fourrer dans un livre, que je ne terminerais jamais... » (*Journal des Goncourt*, 2e série, 3e vol., p. 195.)

Quand une année a donné ou menace de donner moins de bénéfices que l'année précédente, M. Zola s'apitoie sur lui-même :

« Malgré lui, l'écrasant succès de ses premiers livres est l'empoisonnement de sa carrière future. Et il laisse

1. Ces mémoires d'outre-tombe seront une vraie boîte à surprises.

échapper, sur la note d'une profonde tristesse : « Au fond je ne referai plus jamais un roman qui remuera comme l'*Assommoir,* un roman qui se vendra comme *Nana !* » (6 juillet 1882. *Journal des Goncourt*, 2e série, 3e vol., p. 209.)

Pauvre homme ! Pauvre romancier ! Pauvre boutiquier !

Zola subordonne tout à la « vente ». Écoutez-le :

« En sortant de table, la discussion va de la musique à la guerre de 1870, à la guerre de son prochain volume. Sur ce qu'il n'y a pas de *cochoncetés* dans son roman, dit Zola, Magnard aurait été tenté de publier son roman dans le *Figaro,* mais il a eu peur de cette publicité ! Il a craint l'effet de certains chapitres qui ne paraîtraient pas assez patriotiques, il a craint l'ennui d'une description de bataille ayant deux cents pages, il a craint la diminution de la vente du volume par la publicité du feuilleton, et il a traité avec la *Vie populaire.* » (15 juillet 1891. *Journal des Goncourt,* 3e série, 2e vol., p. 258.)

Ces calculs vous étonnent? Ils n'étonnent pas M. Bourget. C'est l'homme de « principes » qui s'affirme, dit-il. Regardons-le donc continuer à s'affirmer, le spectacle en vaut la peine.

Le 24 octobre 1894 :

« Il parle de Lourdes, se plaignant que la campagne catholique faite contre son livre, qui serait une bonne

chose pour un livre tiré à 30,000 est préjudiciable à un livre tiré à 120,000, parce qu'elle lui enlève les 80,000 acheteurs qui pourraient faire monter son livre à 200,000. » *(Journal des Goncourt*, 3e série, 3e vol., p. 258-259.)

Le 8 février 1895, Zola se lamente :

« Il a les préoccupations de trois procès : le procès en diffamation, à propos de Lourdes, un procès avec le Brésil, je ne sais à propos de quelle piraterie, un procès avec le *Gil Blas*, dont il n'a pas encore touché un sol des 50,000 francs qui lui sont dûs pour son roman de *Lourdes*. » *(Journal des Goncourt*, 3e série, 3e vol., p. 307.)

Quelquefois le nez de Zola se met à parler, et ce nez là, quand il parle, est aussi révélateur que le trou qui est dessous :

« Le nez de Zola est un nez très particulier, c'est un nez qui interroge, qui approuve, qui condamne, un nez qui est gai, un nez qui est triste, un nez dans lequel réside la physionomie de son maître, un vrai nez de chien de chasse, dont les impressions, les sensations, les appétences divisent le bout en deux petites lobes, qu'on dirait, par moments, frétillants. Aujourd'hui il ne frétille pas, ce bout de nez, et répète ce que la voix morne du romancier formule sur le ton de : « Frère, il faut mourir », à propos de la vente de nos livres futurs :

« Les grandes ventes... nos grandes ventes sont finies ! » *(Journal des Goncourt*, 2e série, 3e vol., p. 254.)

La valeur intrinsèque de ses romans, si toutefois ses romans en ont une ; le talent qu'il y a mis, à supposer qu'il en ait mis, n'occupent guère, on le voit, la pensée de M. Zola. Le livre vaut ce qu'il vaut ; s'il est passable, tant mieux ; s'il est moins que médiocre, s'il est nul.... S'il est nul ? Ce n'est pas la question, l'essentiel est qu'il « rapporte ». Aussi bien, depuis que le monde est monde, l'argent n'est-il pas la mesure de tout ? On pourrait croire que nous exagérons, si nous n'avions sur ce point également les aveux de M. Zola. Le 16 octobre 1890, il entretient de son volume l'*Argent*, Edmond de Goncourt qu'il a rencontré chez Charpentier :

« Son livre se compose de douze chapitres. Il en a fait huit, il ne lui en reste plus que quatre. Il n'est pas tout à fait content de son livre, mais il ne faut pas le dire trop haut.... ça pourrait nuire.... et il y a d'autres livres dont il n'était pas content, et qui ont marché cependant.... et puis, il n'est pas possible que tous les livres, quand on en produit un certain nombre, aient la même valeur. » *(Journal des Goncourt,* 3e série, 2e vol., p. 175.)

Il y a des livres dont je n'étais pas content et qui ont *marché* tout de même ! M. Zola est tout entier dans le tranquille cynisme de cette parole. Ce mot là résume cet homme là. Jamais auteur descendit-il à une pareille vul-

garité d'âme ? La conscience du « grand honnête homme de lettres », ainsi que l'appelle M. Bourget[1] est une conscience marchande, une conscience de phénicien.... Sainte Beuve écrivit, il y a 60 ans, un chapitre curieux sur la littérature industrielle ; s'il ressuscitait demain, il en écrirait un second qui serait le pendant du premier. Cela s'intitulerait : *du mercantilisme en littérature,* et ce serait toute l'histoire de M. Zola.

Il nous serait facile de pousser plus avant l'étude du caractère de M. Zola, les documents abondent, et personne n'a oublié les abracadabrances de l'affaire Dreyfus. Ce serait inutile. On vient d'entendre M. Zola lui-même ; il en a dit assez pour que nous le fassions entrer, sans plus d'explications, en jouissance de notre mépris. Il aurait tort de récriminer : l'admiration de M. Bourget lui reste.... Le seul qui soit à plaindre en l'aventure, c'est M. Bourget. Il ne méritait pas d'avoir de l'estime pour M. Zola.

« L'ardeur de la conviction », le « courage des principes », « l'intransigeance de la doctrine », nous savons ce qu'il en faut penser. Quant à « la persévérance dans le travail », les occasions ne nous manqueront pas d'examiner la question au cours de ce livre. Pour l'instant voyons si le talent, chez M. Zola, l'emporte sur le caractère, et si l'engouement du public pour l'écrivain naturaliste n'a pas de ce fait, à une certaine époque, trouvé sa justification.

Il est une chose que nous devons reconnaître : M. Zola,

1. Article paru dans le *Journal* du 23 octobre 1897.

quand on le lit pour la première fois, produit une impression forte, il vous « empoigne ». Une lecture plus attentive a vite effacé l'impression.... « C'est plutôt faible » soupirent les plus indulgents. « C'est moins que rien », disent les autres, ceux qui sont plus voisins de la justice que de la charité. Et ils le disent surtout de *Paris*... A quoi tenait donc, alors, cette constriction de tout l'être qu'on éprouvait au commencement ? La réponse est aisée. M. Zola brasse de la matière — le genre plut, d'ailleurs, toujours à cette partie de l'opinion qui n'est pas l'élite — mais c'est dans la matière *contemporaine* qu'il travaille. Il écrit de ce que nous voyons, de ce que nous entendons, de ce que nous faisons et par là, plus particulièrement, il a prise sur son lecteur. La peinture a beau n'être pas exacte, et elle ne l'est pas souvent, peu importe ! La réclame, qui ne se lasse pas de crier qu'on n'a jamais rien lu d'aussi vrai, en fait accroire aux naïfs. Les grands succès de librairie de M. Zola n'ont pas d'autre raison. Si l'action de ses romans se déroulait au XVIII[e] siècle et en Grèce, on ne les achèterait pas...

— Comment, vous prétendez que la valeur de ces livres est indépendante du talent de l'auteur, et de la sincérité de l'artiste ?

— J'ose le prétendre et, ne vous en déplaise, j'ajoute que, dans quarante ans, personne n'y touchera ; ils n'intéresseront plus.

— Au moins, vous ne nierez pas l'énorme talent du romancier... ?

— C'est ici que je vous attendais. Je nie toute supério-

rité de talent chez M. Zola ; j'irai plus loin : je nie que M. Zola ait du talent.

Si je l'envisage sous le rapport des idées, je constate qu'il n'a élargi, d'aucun côté, le champ de la pensée humaine. C'est un esprit borné, n'ayant point vue sur les espaces infinis, à qui les abîmes d'en haut ne seront jamais ouverts. Il n'a aucune conception générale du monde, pas plus du monde physique que du monde intellectuel et moral. En sociologie, simple bélier du troupeau de Panurge, il va répétant les bêlements vagues de l'humanitarisme. Pour le reste, il marche front à terre. Bref, il en est réduit à pâturer dans les prairies communes ; il est, par excellence, l'être sans originalité.

Si maintenant je ne considère dans les livres de M. Zola que l'exécution, je constate que l'œuvre est inerte, ne respire pas, ne vit pas. L'artiste seul peut insuffler la vie à une œuvre. Or les dons qui font l'artiste, M. Zola ne les a pas. Lisez *Paris*, son dernier roman, vous n'y trouverez, nulle part, une de ces peintures qui rafraîchissent ou illuminent l'âme, un de ces tableaux où l'écrivain met toutes ses émotions et toute son imagination et qui semblent tracés avec une plume trempée dans le sang pourpré des cœurs ou dans le feu des étoiles. Rien qu'une prose massive. Cela paraît écrit avec une corne de bœuf plutôt qu'avec une plume. En art, M. Zola n'est qu'un butor... Ce n'est pas qu'il n'ait de l'imagination, il en a ; très peu, mais il en a : il ne lui manque que la manière de s'en servir ; quant à s'émouvoir, c'est un accident qui doit lui arriver de temps en

temps ; nous supposons un cœur à M. Zola. Il n'a toutefois jamais fait pleurer personne.

Enfin, et j'insiste sur ce point, cet écrivain ne sait pas écrire. Théophile Gautier estimait que l'auteur d'*Andromaque* — pardonne, ombre de Racine ! — faisait des vers comme un porc [1]. Je serais très embarrassé pour dire comme qui ou comme quoi M. Zola fait de la prose, Gautier m'ayant volé l'unique terme de comparaison qui eût convenu ! Car M. Zola est incapable, d'une incapacité radicale, de coucher sur le papier cinquante lignes, sans entasser les répétitions, les impropriétés, les pléonasmes, les fautes de syntaxe, les contre-sens et les non-sens. *Paris* notamment accuse une ignorance profonde du français, à croire que M. Zola n'a jamais appris notre langue ailleurs que chez les basques espagnols. Vainement soutiendrait-on que ces erreurs ont échappé (elles auraient, dans ce cas, échappé à jet continu !) à l'attention du « Maître ». La mode est aux dilemmes, je pose le mien : De deux choses l'une, ou M. Zola, péchant par négligence volontaire, s'est dit que ce qu'il remettait à son éditeur était toujours assez bon pour le public, et alors il est un « grand malhonnête homme de lettres » ; ou bien M. Zola, ayant écrit un livre qui est un long blasphème contre le goût et contre la langue, ne l'a pas fait exprès, et alors il n'est plus un homme de lettres.... il n'est plus rien du tout. A votre choix !

Mais c'en est assez. Ce que nous venons d'affirmer, il s'agit de l'établir. Il s'agit de prouver, qu'à défaut

[1] Journal des *Goncourt*, 1re série, 2e vol., p. 125.

d'un talent supérieur, M. Zola n'a même pas les élémentaires notions de style, la simple correction qu'on exigerait d'un élève de quatrième. Nous allons l'essayer. M. Zola nous renverra peut-être au pays de la cuistrerie. D'avance, nous en sommes consolés. La postérité, nous le craignons pour lui, nous l'espérons pour elle, le renverra beaucoup pour loin....

II

« La science du romancier n'est pas de tout écrire, mais de tout choisir. » *(Journal des Goncourt*, 1re série, 3e vol., p. 245.)

Flaubert mettait sept années à écrire un livre.

Zola met huit mois, au maximum dix mois, à remplir un volume [1]. Il « s'arrache » cent lignes tous les jours [2]. C'est ce que M. Bourget appelle sans doute « la persévérance dans le travail ».

Les résultats sont connus : Flaubert nous donne un chef-d'œuvre, Zola nous laisse *Paris*.

J'ai lu ce roman au fur et à mesure de sa publication dans le *Journal*. On peut le dire : c'est plus pauvre que l'indigence.

1. « Allons, dit-il en s'en allant avec une espèce d'air d'effroi, en voilà là-bas pour huit mois. Oui, huit mois pendant lesquels il faut soulever tout un monde... » *(Journal des Goncourt*, 2e série, 3e vol., p. 195.)

2. *Journal des Goncourt,* 2e série, 2e vol., p. 175-176.

Paris débute ainsi :

« Ce matin là, vers la fin de janvier, l'abbé Pierre Froment, qui avait une messe à dire au Sacré-Cœur de Montmartre, se trouvait dès huit heures sur la butte, devant la Basilique. Et, avant d'entrer, un instant il regarda Paris, dont la mer *immense* se déroulait à ses pieds.

» C'était, après deux mois de froid terrible, de neige et de glace, un Paris noyé sous un dégel morne et frissonnant. Du vaste ciel, couleur de plomb, tombait le deuil d'une brume épaisse. Tout l'Est de la ville, les quartiers de misère et de travail semblaient submergés dans des fumées roussâtres, où l'on *devinait* le souffle des chantiers et des usines; tandis que vers l'Ouest, vers les quartiers de richesse et de jouissance, la débacle du brouillard s'éclairait, n'était plus qu'un *voile* fin, immobile de vapeur. On *devinait* à peine la ligne ronde de l'horizon, le champ sans bornes des maisons *apparaissait* tel qu'un chaos de pierres, semé de mares stagnantes qui emplissaient les creux d'une buée pâle, et sur lesquelles se détachaient les crêtes des édifices et des rues hautes, d'un noir de suie. Un Paris de mystère, *voilé* de nuées, comme enseveli sous la cendre de *quelque* désastre, *disparu* à demi déjà dans la souffrance et dans la honte de ce que son *immensité* cachait.

» Pierre regardait, maigre et sombre, dans sa soutane mince, lorsque l'abbé Rose, qui *semblait* s'être abrité derrière un pilier du porche, pour le guetter, vint à sa rencontre.

» — Ah ! c'est vous, enfin, mon cher enfant. J'ai *quelque chose* à vous demander.

» Il *semblait* gêné, inquiet. D'un regard méfiant, il s'assura que personne n'était là. Puis, comme si la solitude ne suffisait pas à le rassurer, il l'emmena à *quelque* distance, dans la bise glaciale qui soufflait et qu'il *paraissait* ne pas sentir.

» — Voici, c'est un pauvre homme dont on m'a parlé, un ancien ouvrier peintre, un vieillard de soixante-dix ans qui, naturellement, ne peut plus travailler, et qui est en train de mourir de faim dans un taudis de la rue des Saules... Alors, mon cher enfant, j'ai songé à vous, j'ai pensé que vous consentiriez à lui porter ces trois francs de ma part, pour qu'il ait au moins du pain pendant *quelques* jours.

» — Mais pourquoi n'allez-vous pas lui faire votre aumône vous-même ?

» De nouveau, l'abbé Rose s'inquiéta, s'effara avec des regards peureux et confus.

» — Oh ! non, oh ! non, je ne peux plus, moi, après tous les ennuis qui me sont arrivés. Vous savez qu'on me surveille, et qu'on me gronderait encore si l'on me surprenait à donner ainsi sans bien savoir à qui je donne. Il est vrai que, pour avoir ces trois francs, j'ai dû vendre *quelque chose*. Je vous en supplie, mon cher enfant, rendez-moi ce service.

» Le cœur serré, Pierre considérait le bon prêtre tout blanc, avec sa grosse bouche de bonté, ses yeux clairs d'enfant dans sa face ronde et souriante. »

Les auteurs mécontents accusent volontiers la critique de leur faire des procès déloyaux. — « Vous prenez, disent-ils avec aigreur, quelques-unes de nos phrases, et sur ces lambeaux, vous jugez nos œuvres. Ce n'est qu'à moitié honnête. » Pour éviter qu'on pût nous adresser le même reproche, nous avons tenu à soumettre au public un morceau de consistance, et l'on reconnaîtra que nous n'avons nullement choisi. Or que trouvons-nous dans ces deux pages de M. Zola?

Nous voyons, répétés à des distances vraiment pas assez éloignées, des mots que M. Zola, s'il avait eu le souci de son art, n'aurait pas sortis de son encrier. Nous remarquons, entassés les uns sur les autres : *quelque, quelque chose*, *quelque*, *quelques*, *quelque chose*. Deux *devinait* cheminent côte à côte. Deux *semblait* voisinent également; il y en a un troisième *(semblaient) ;* de ce vagabond ne parlons pas : il est perdu sur la grand' route. — La débacle du brouillard n'est plus qu'un *voile* fin, et Paris est *voilé* de nuées. A noter un duo : une mer *immense* et une *immensité,* et un trio, trois membres de la même famille : un *apparaissait,* un *disparu,* un *paraissait.*

Au fait, débitons par menues tranches la viande de cheval que M. Zola nous a servie :

« ... il s'*assura* que personne n'était-là. Puis, comme si la solitude ne suffisait pas à le *rassurer*... ».

«... Vous *savez* qu'on me surveille et qu'on me gronderait encore si l'on me surprenait à donner ainsi, sans bien *savoir*.., »

«... Pierre considérait le *bon* prêtre tout blanc, avec sa grosse bouche de *bonté*... »

Il convient aussi de souligner les *de*, les *des*, les *dans*, etc... dont M. Zola se plaît à cribler sa littérature.

« Tout l'Est *de* la ville, les quartiers *de* misère et *de* travail, semblaient submergés *dans des* fumées roussâtres, où l'on devinait le souffle *des* chantiers et *des* usines ; tandis que vers l'Ouest, vers les quartiers *de* richesse et *de* jouissance, la débacle *du* brouillard s'éclairait, n'était plus qu'un voile fin, immobile *de* vapeur. »

Onze *de*, *des*, etc... dans une seule phrase, c'est beaucoup. L'oreille n'en est guère flattée. Il est vrai que M. Zola n'écrit pas pour l'oreille de ses lecteurs ; il écrit pour les siennes, qui ne sont pas des oreilles de lion. Du reste, la phrase suivante n'a que neuf *de* ou *des... !*

« On devinait à peine la ligne ronde *de* l'horizon, le champ sans borne *des* maisons apparaissait tel qu'un chaos *de* pierres, semé *de* mares stagnantes qui emplissaient les creux *d*'une buée pâle, et sur lesquelles se détachaient les crêtes *des* édifices et *des* rues hautes, *d*'un noir *de* suie. »

Arrêtons, pour l'instant, nos citations, et demandons à M. Zola de nous instruire. Qu'est-ce que *la débacle du brouillard ?* Et qu'est-ce qu'une *débacle qui n'est plus qu'un voile fin de vapeur ?* Nous avouons ne pas le

savoir. Le brouillard ne serait-il pas dans le cerveau de l'écrivain ?

Et où M. Zola a-t-il observé la *ligne ronde* de l'horizon ? Une ligne est droite, courbe ou brisée, elle ne peut être carrée ni ronde... *Rond*, *ronde* se disent d'un corps, d'une figure de forme telle que toutes les lignes droites tirées du centre à la circonférence sont égales. Notre auteur ignore la précision du langage géométrique — il est, apparemment, resté en deçà du pont-aux-ânes ! Concédons-lui pourtant que dans le langage usuel l'emploi de l'adjectif qui nous occupe ne requiert pas des conditions si rigoureuses. L'*à peu près* suffit. C'est ainsi, par exemple, que certains visages sont qualifiés communément : ronds, sans être ronds absolument, et M. Zola écrit très bien : « sa face ronde ». Cela n'est pas douteux. Ce qui ne l'est pas non plus, c'est que ce qualificatif doit s'appliquer toujours à un corps ou à une figure, et une ligne, fût-ce la ligne de l'horizon, n'est ni une figure ni un corps ! M. Zola a-t-il compris ?

La prose de M. Zola témoigne d'une invincible répulsion pour le mot propre, c'est entendu ; M. Zola se répète constamment et absurdement, personne n'y contredira. Mais si la quintuple répétition d'un terme est, pour lui, la chose la plus naturelle du monde, en revanche, il estime parfois nécessaire de varier les images, alors qu'une seule image suffirait. Sous la plume de M. Zola, en effet, Paris est tantôt une *mer*, et tantôt un *champ*.

Signalons enfin aux amateurs du rire une drôlerie de M. Zola.

« Pierre regardait, maigre et sombre, dans sa soutane mince, lorsque l'abbé Rose... »

Vous et moi eussions écrit : « Maigre et sombre, dans sa soutane mince, Pierre regardait... » M. Zola n'a pas cette simplicité, ce goût, cette clarté ; il alambique sa phrase ; il veut, à toute force, qu'on se moque de lui et qu'on lui demande ce que Pierre peut bien regarder dans sa soutane mince...

Nous venons d'examiner les deux premières pages de *Paris*, et nous savons ce qu'elles valent Nous analyserions les deux dernières que les constatations seraient identiques, aucun écrivain n'étant plus uniformément incorrect que M. Zola. Nous ferons mieux, nous étudierons l'œuvre dans son ensemble. Seulement, les redites, les redondances, les solennelles bêtises — car la bêtise est toujours solennelle chez M. Zola, et c'est justement pourquoi on ne la lui pardonne pas ! — y forment une végétation si dense qu'il nous faudra, malgré nous, renvoyer, sur divers points, le lecteur au roman. *Paris* est un tel fouillis d'infractions à la langue qu'à vouloir les mentionner toutes on noircirait un kilo de papier. Or nous n'écrivons pas d'assommoirs...

III

> « Comprenez-vous l'imbécillité de travailler à ôter les assonnances d'une ligne ou les répétitions d'une page ? Pour qui ?... La forme ! ah ! la forme ! mais qui est-ce qui, dans le public, est réjoui et satisfait par la forme. » (Paroles de Flaubert, *Journal des Goncourt*, 1re série, 1er vol., p. 306).

Flaubert ne criait pas, il « gueulait » son mépris pour les bourgeois, incapables, à ses yeux, d'apprécier l'ampleur rythmique d'une période, l'harmonie pleine et variée d'une belle page de livre. Il les traitait de *philistins*, mais il ne croyait pas devoir sacrifier ses formules d'art à un public grossier. Et, tout en se plaignant du pan-muflisme contemporain, il ne changea rien à sa manière. Il continua d'être sévère pour lui-même et tendit de plus en plus vers la perfection de la forme. Certes, il fut excessif, et nous n'avons pas besoin de dire que, si nous rappelons ses théories, ce n'est pas pour

les faire nôtres — nous les opposons simplement aux pratiques littéraires de M. Zola. L'auteur de *Madame Bovary* entendait qu'il n'y eût dans une page aucune répétition ; Pascal avait fait preuve de plus de raison et d'une compréhension plus large des difficultés de notre langue en écrivant : « Quand dans un discours se trouvent des mots répétés et qu'essayant de les corriger on les trouve si propres qu'on gâterait le discours, il les faut laisser, c'en est la marque, et c'est là la part de l'envie, qui est aveugle, et qui ne sait pas que cette répétition n'est pas faute en cet endroit, car il n'y a point de règle générale [1] ».

Nous sommes rassurés quant à M. Zola ; il ne tombera point dans l'extrémité où tomba Flaubert dont pourtant il se réclame ; ce n'est pas lui qui passera jamais une nuit sur une phrase et raturera soixante-dix-sept fois le mot « mais » au commencement d'un paragraphe [2]. M. Zola n'a pas de ces scrupules. Aura-t-il au moins la conscience de ne pas abuser du conseil modéré de Pascal? Pas davantage. Pascal permet la répétition, il ne la permet toutefois qu'exceptionnellement. Pour M. Zola, au contraire, c'est la répétition qui est la règle générale.

La parole est à M. Zola :

« Son petit rez-de-chaussée de la *rue* de Charonne, dont il faisait un asile, où il recueillait toutes les misères de la *rue*, avait fini... etc. »

1. Pascal, *Pensées*, annotées par Louandre, p. 211.

2. C'est ce que fit Flaubert. Le manuscrit de la *Tentation de Saint-Antoine* en fait foi.

« ...un froid noir les pénétrait tous deux, sur ce sommet désert, dans le bouillard qui changeait la *grande* ville en un océan de brume. Mais un pas se fit entendre, et l'abbé Rose, repris de méfiance, vit un homme passer, très *grand*... »

« ....son être entier avait *fini* par sombrer. Sa foi était morte à jamais, son espérance même était morte d'utiliser la foi des foules pour le salut commun. Il niait tout, il n'attendait plus que la catastrophe *finale*... [1] »

« Mais les *souvenirs venaient* d'être lâchés... »

« ...faisant chastement, honnêtement son métier, dans la tristesse *hautaine* de n'avoir pu renoncer à son intelligence, comme il avait renoncé à sa chair d'amoureux et à son rêve de sauveur des peuples. Et ce négateur désespéré, qui avait touché le fond du néant, gardait une attitude *si haute*... etc. »

« ...quelle naïveté de pauvre *être* éperdu, dévoré du besoin d'aimer et de *croire!* S'être imaginé que la science actuelle, en lui, allait s'accommoder avec la foi de l'an mil, et surtout avoir eu la sottise de *croire* que lui, petit *être,* allait faire la leçon au pape... etc. »

« Mais cette *héroïque* attitude, ce devoir hautain où il s'enfermait, n'allait plus pour lui sans une angoisse croissante. La simple probité ne lui commandait-elle pas

1. Il est bon de faire observer que M. Zola, lorsqu'il ne répète pas les mêmes mots, fait se rencontrer des mots qui ont une origine commune. C'est un guignon !

de jeter la soutane, de retourner parmi les hommes? Sa situation fausse, à certaines heures, l'emplissait du dégoût de son *héroïsme* inutile... »

« ...Il se sentit tomber à une détresse plus *grande*. Ainsi donc c'était une troisième expérience qui commençait pour lui, ce *combat* suprême de la justice contre la charité, où allaient se *débattre* son cœur et sa raison dans ce *grand* Paris...»

« Il y avait là tout un quartier *neuf* en construction, le long des larges voies ouvertes, depuis les grands travaux du Sacré-Cœur. De hautes et bourgeoises maisons se dressaient déjà au milieu des jardins éventrés, parmi les terrains vagues, entourés encore de palissades. Et, avec leurs façades cossues, d'une blancheur *neuve*....., etc. »

«... des cités de *souffrance* aux bâtiments noirs et souillés où du bétail humain s'entassait. Ce jour là, sous le ciel bas, la boue noyait le pavé défoncé par les charrois, le dégel trempait les murs d'une humidité glaciale tandis qu'une tristesse atroce montait de tant de saleté et de *souffrance*. »

« A l'étage supérieur, ce fut, dans une pièce *entrevue*, la *vision* d'une fille chétive... »

«... il n'obtint à la dernière (porte) que des grognements étouffés, comme si quelque animal désespéré était enfermé *là*. Redescendu dans la cour, il hésita, puis s'engagea dans un autre escalier. Et *là*, il fut... etc. »

«... Il fallut gravir *quelques* marches; et, derrière Madame Théodore et Céline, Pierre se trouva dans une sorte d'étroit grenier, sous le toit, une soupente de *quelques* mètres carrés... »

« Madame Théodore s'était penchée pour écouter s'il vivait *toujours*.

» — Oui, il respire, je crois qu'il dort. Oh ! s'il mangeait seulement *tous les jours*... etc. »

«... quand on marche sur ses soixante-dix ans, le mieux serait d'aller se *jeter* à l'eau. Dans son métier de peintre en bâtiment, dès cinquante ans *parfois*, on ne peut plus travailler sur les échelles. Lui, d'abord, a trouvé des travaux de plain-pied à faire. Puis il a eu la chance d'avoir des chantiers à garder. Et c'est fini, on l'a congédié de partout, voici deux mois qu'il est venu tomber dans ce coin pour y mourir. Le propriétaire n'a point osé encore le *jeter* à la porte, bien que ce ne soit pas l'envie qui lui en manque. Nous *autres*, n'est-ce-pas, nous lui apportons *parfois* un peu de vin, des croûtes. Mais quand on n'a rien soi-même, comment voulez-vous qu'on donne à un *autre ?*

» Epouvanté, Pierre regardait cet effroyable reste, ce que cinquante années de *travail* et de misère, d'injustice sociale, avait fait d'un homme. Il finissait par distinguer la tête blanche usée, déprimée, déformée. Toute la débacle du *travail*... etc. »

« Il est impossible qu'on *laisse* plus longtemps un homme dans une situation pareille.

« Et comme Céline revenait avec le pain et le litre, ils installèrent à eux trois Laveuve, le remontèrent sur son tas de loques, le firent boire et manger, puis *laissèrent* près de lui... etc. »

«... elle était morte avant son départ pour l'Amérique en lui *laissant* la petite Céline âgée d'un an. Moi, j'étais alors avec mon mari Théodore Labitte, un maçon, et ce n'est pas pour me vanter, mais j'avais beau me tuer les yeux à la couture, il me battait à me *laisser* morte sur le carreau. »

«... Pierre la sentit ainsi pleurante dans l'existence, *brave* femme sans volonté, comme effacée déjà de la vie, en ménage sans amour, au hasard des événements.

» — Oh ! je ne me *plains* pas de Salvat, dit-elle encore. C'est un *brave* homme, il ne rêve que le bonheur de tous et il ne boit pas, il travaille quand il peut. Seulement il est certain que s'il ne s'occupait pas de politique, il travaillerait davantage. On ne peut discuter avec les camarades, aller dans les réunions et être à l'atelier. Il est fautif en cela, c'est évident. Ça n'empêche qu'il a raison de se *plaindre*. »

« Mais le *même* malaise l'avait repris (Pierre), de la discrétion, de la peur, la sourde certitude que rien n'arrêterait la destinée. Et *lui-même* n'était plus calme... »

« ... il sentit sa fièvre, la flamme de charité que la *vue* de si effroyables misères venait de rallumer en lui.

Non, non, c'était trop de souffrance, il voulait lutter encore, sauver Laveuve, rendre un peu de joie à tant de pauvres gens. L'expérience nouvelle se posait avec ce Paris qu'il avait *vu* si voilé de cendre... »

« Une célèbre galerie de tableaux, évaluée à des millions, *occupait* tout le côté Nord. Et l'escalier d'honneur, d'une richesse également fameuse, montait à l'appartement *occupé* d'habitude par la famille. »

« ... l'hôtel entier autour de lui (Duvillard) évoquait sa fortune immense, son pouvoir *devenu* souverain, toute l'histoire du siècle qui avait fait de lui le maître. Son grand'père, Jérôme Duvillard, fils d'un petit avocat du Poitou était *venu* à Paris... »

« ... il avait gagné les trois *premiers* millions, d'abord dans l'agio sur les biens nationaux, plus tard, comme fournisseur des armées impériales. Son père, Grégoire Duvillard, le fils de Jérôme, né en 1805, le véritable grand homme de la famille, celui qui avait régné le *premier*... »

« ... il *haussa* les épaules, en parlant à voix *haute*, dans la tranquille certitude d'un homme qui est couvert, trop puissant pour être *inquiété*.

» — L'imbécile! il en sait encore moins qu'il n'en dit.

» Mais justement un premier convive arrivait, un garçon de trente-quatre ans à peine, mis élégamment, joli homme brun, aux yeux *rieurs*, au nez fin, la barbe

et les cheveux frisés, avec *quelque* chose d'étourdi, d'envolé dans l'allure, l'air d'un oiseau. Ce matin-là, par exception, il paraissait nerveux, *inquiet*, le *sourire* effaré.

» — Ah ! c'est vous, Duthil, dit le baron en se levant. Vous avez lu ?

» Et il lui montra la *Voix du Peuple* qu'il repliait pour la remettre dans sa poche.

» — Mais oui, j'ai lu. C'est insensé! Comment Sagnier a-t-il pu avoir la liste des noms ? Il y a donc eu *quelque* traître? »

« Très blonde, grande, *un peu* engraissée seulement, des épaules et des bras restés admirables, toute une peau de soie sans une tare, elle n'avait que le visage qui s'abimât, une flétrissure légère, des rougeurs envahissantes; et c'était là son tourment, sa préoccupation de toutes les heures. Son origine juive se trahissait dans la face *un peu* longue [1]. »

« — Venez donc un *instant*, mon cher. J'ai encore un mot à vous dire sur l'affaire en question... M. de Quinsac va tenir *un instant* compagnie à ma femme. »

« Dans le *grand* silence un peu gêné qui s'était fait, elle finit par dire très bas :

» — Mon Gérard, que je suis heureuse de me trouver

1. Dix lignes plus loin, la baronne Duvillard remet « *un peu* de printemps » dans l'âme de Duthil. Puis quand la baronne est seule avec M. de Quinsac c'est, entre eux, un silence « *un peu* gêné. »

un instant seule avec vous! Voici plus d'un mois que vous ne m'avez donné ce bonheur.

» La façon dont Henri Duvillard avait épousé la fille cadette de Justus Steinberger, le *grand* banquier juif, etc... »

« ... elle était restée *surprise* et désolée de l'aventure, en *apprenant* qu'il retournait à sa vie de garçon et qu'il aimait ailleurs. Puis, sans récriminations d'aucune sorte, sans colère, sans même trop chercher à le reconquérir, elle avait de son côté *pris* un amant. »

« Je vous assure, répéta-t-il, *faiblissant* déjà, ma mère ne m'a pas *laissé* un jour. Naturellement j'aurais été si heureux.

» Sans une parole, elle continuait de l'implorer, et des larmes parurent au bord de ses paupières. Depuis un grand mois, il ne l'avait plus reçue dans la petite chambre où ils se rencontraient rue Matignon, au fond d'une cour. Et bon et *faible comme* elle, désespéré de cette minute de solitude où on les avait *laissés*, il céda, incapable de se refuser davantage.

» — Eh bien? cet après-midi, si vous voulez, à quatre heures, *comme* d'habitude. »

« ...au frémissement *même* de l'air, elle venait de tout comprendre : un rendez-vous encore, là-bas, dans la rue qu'elle soupçonnait, et pour le jour *même*.... »

« ...il avait décidé de ne rien faire, dans un mépris égal de toutes les *professions ;* et, gâté par son père, il

s'intéressait à la poésie et à la musique, il vivait au milieu d'un monde extraordinaire d'artistes, de filles, de fous et de bandits, fanfaron lui-*même* de vices et de crimes, affectant l'horreur de la femme, *professant* les pires idées philosophiques et sociales, allant toujours au plus extrême, tour à tour collectiviste, individualiste, anarchiste, pessimiste, symboliste, *même* sodomiste...»

« Il avait une peur sourde de sa sœur. son aînée, bien qu'ils vécussent dans une *intimité* de confidences perverses, se disant tout, essayant en vain de s'étonner l'ün l'autre. Et il donna un regard de dédain à la corbeille merveilleuse d'orchidées, de mode usée, *devenue* bourgeoise. Il avait traversé les lis, il en était à la renoncule, la fleur de sang.

» Les deux derniers convives attendus arrivèrent presque ensemble. Ce fut d'abord le juge d'instruction Amadieu, un *intime* de la maison, un petit homme de quarante-cinq ans qu'une récente affaire anarchiste *venait* de mettre en évidence. »

« Il y eut un *silence*. D'un pas discret, le maître d'hôtel présentait des rougets grillés. Le service *silencieux*... etc. »

« ...une primeur, si rare autrefois, et qui n'étonnait *même* plus.

» — Maintenant, dit le baron avec un geste désenchanté, il y en a tout l'hiver.

» — Alors, demandait au *même* moment... etc. »

« ... dans la *gaieté un peu* en déroute des cristaux et de l'*argenterie*, sous le jour pâle et fin qui *éclairait* la débandade du couvert.

» *Au milieu* du petit salon bleu *argent,* Pierre était resté debout. Il regrettait maintenant d'avoir insisté, en voyant sur la table le plateau où le café et les liqueurs étaient servis. Puis son embarras augmenta, lorsque les convives entrèrent *un peu* bruyamment, les yeux brillants et les joues roses. Mais sa flamme de charité s'était rallumée en lui si ardente qu'il vainquit cette gêne. Et il ne lui *resta* que le sourd malaise d'apporter l'effroyable matinée de misère qu'il avait vécue, tant de noir et de froid, tant de saleté et de faim dans cette richesse si *claire*, si tiède, si parfumée, débordante d'inutile et de superflu, *au milieu* de ces gens qui semblaient si *gais* d'avoir bien déjeuné. »

« ... les hommes *réduits* au chômage, les mères n'ayant plus de lait pour leurs nourrissons, les enfants à peine vêtus, toussant et grelottant. Et parmi tant d'horreurs, j'ai vu la pire, la plus abominable, un vieil ouvrier terrassé par l'âge, mourant de faim, tombé sur un tas de loques, dans un *réduit*... »

« ... à l'heure où l'on *finit* de déjeuner, lorsque l'arôme du café brûlant caresse les digestions ravies. Pourtant il continuait, il *finissait* même par *élever* la voix, cédant à la révolte qui le *soulevait* peu à peu... »

« — Ce que je vous conseille de faire, Monsieur

l'abbé, c'est d'aller voir *tout de suite* Monsieur Fonsègue, notre administrateur. Dans un cas pressant, il peut *seul* agir, car il sait que ces dames ont en lui une confiance sans borne et qu'elles approuvent tout ce qu'il fait.

» — Vous trouverez Fonsègue à la Chambre, ajouta Duthil en souriant; *seulement*, la séance va être chaude, je doute que vous puissiez l'entretenir à l'aise.

» Pierre, dont le cœur s'était serré davantage, n'insista pas, *tout de suite* résolu... etc. »

« ... vous allez nous mener à la *matinée* de la princesse ?

» — Tout à l'heure, oui. Seulement je ne pourrai y rester avec vous, j'ai reçu ce *matin*... etc. »

« Mais elle ne pouvait, elle n'osait pousser les *choses* plus loin, dans son besoin passionné d'inventer un obstacle. Elle avait vainement tenté d'implorer Gérard, qui détournait la tête, debout pour partir. Et Pierre au courant de bien des *choses*... etc. »

« — Eh bien! *mais* je ne refuse pas de vous y conduire, reprit la baronne. Avant d'aller chez la princesse, nous pouvons passer par cette Exposition.

» — C'est cela, c'est cela! dit vivement Camille qui plaisantait d'ordinaire les peintres symbolistes, *mais* [1] qui devait... etc. »

1. Les *mais* dans le livre de Zola courent les uns après les autres, se pressent, se bousculent. Nous avons dû renoncer à les compter.

« ... je viens voir M. Fonsègue pour une affaire pressée, un malheureux qui ne peut *attendre*.

» — Fonsègue, je ne sais pas s'il est arrivé. *Attendez!* »

« Et c'était un brouhaha *grandissant* de sourdes et violentes conversations, des exclamations, des rires, au milieu d'une gesticulation passionnée.

» Le retour de Mège, dans ce tumulte, parut y redoubler le bruit. Il était *grand*... »

« ... ne vivant que par l'âpre *volonté* de vivre, de réaliser le rêve de société future dont il était hanté. Fils d'un médecin pauvre d'une ville du Nord, tombé jeune sur le pavé de Paris, il avait vécu sous l'empire de bas journalisme, de besognes ignorées, il s'était fait une première réputation d'orateur dans les réunions publiques; puis, après la guerre, devenu le chef du parti collectiviste par sa *foi* ardente, par l'extraordinaire activité de son tempérament de lutteur, il avait réussi enfin à entrer à la Chambre; et, très documenté, il s'y battait pour ses idées avec une *volonté*, une obstination farouche, en doctrinaire qui avait disposé du monde selon sa *foi*... »

« ... un dictateur au *fond* qui ne s'efforçait de *refondre* [1] les hommes que pour les conquérir à sa croyance. »

1. *Fond* et *refondre* sont de même souche. *Fond*, *fundus* (creux); *fondre*, préfixe *re* et *fundere* (précipiter au fond). Et dire que M. Zola est un latin !

« Il le savait pauvre, cachant sa *vie, vivant* avec une femme et quatre enfants qu'il adorait. »

« ... est-il possible de ne pas les forcer à nous renseigner... dans leur intérêt *même?* Non, non! ils ne peuvent plus se taire, j'ai annoncé que j'allais les interpeller aujourd'hui *même*... »

« On sortait à peine de l'effroyable *aventure* du Panama, il en avait suivi le drame avec l'angoisse d'un homme qui attend chaque soir le coup de tocsin sonnant l'heure dernière de la vieille société en agonie. Et voilà qu'un petit Panama recommençait, un nouveau craquement de l'édifice pourri, *l'aventure* fréquente dans les Parlements... »

« ... je le possède à *fond*. J'ai été avec lui à la *Voix du Peuple* avant d'être au *Globe* avec Fonsègue. Ce que personne ne sait au juste, c'est d'où il sort. Longtemps, il a traîné dans les bas-*fonds* de la presse. »

«... il était *venu* voir s'il ne trouverait pas quelque article à glaner. Sans doute, ce prêtre perdu au milieu de cette cohue l'intéressait.

» — Ayez un peu de patience, Monsieur l'abbé, dit-il avec une gaieté aimable de jeune monsieur qui se moquait de tout. Le patron ne peut manquer de *venir*, il sait que le four va chauffer ici. Vous n'êtes point un de ses électeurs de la Corrèze, n'est-ce-pas?

» — Non, non, je suis de Paris, je *viens* pour un pauvre homme... »

« — Oh ! un bandit, mais tout de *même* un homme fort. Vous ne vous *imaginez* pas la vanité débordante du personnage. Dernièrement vous avez *vu* qu'il s'est fait acclamer par la populace, car il joue au roi des Halles. Peut-être bien qu'il s'est pris lui-*même* à sa belle attitude de justicier et qu'il finit par croire qu'il sauve le peuple, qu'il aide à la vertu. Ce qui m'émerveille, moi, c'est sa fertilité dans la dénonciation et dans le scandale. Pas un matin ne se passe sans qu'il découvre une horreur nouvelle, sans qu'il livre de nouveaux coupables à la haine des foules. Non, jamais le flot de boue ne s'épuise, il y ajoute sans cesse une moisson *imprévue* d'infamie, c'est un redoublement d'*imaginations* monstrueuses, chaque fois que le public écœuré donne des marques de lassitude. Et *voyez*-vous… »

«… c'est *là* qu'est le génie, car il sait parfaitement que le tirage monte dès qu'il lance comme aujourd'hui la *menace* de tout dire, de publier les noms des vendus et des traîtres. *Voilà* sa vente assurée pour plusieurs jours.

» Pierre écoutait cette gaie parole qui se moquait, et il comprenait mieux des choses dont le sens exact, jusque-*là*, lui avait échappé. Il finit par lui poser des questions, surpris que tant de députés fussent ainsi dans les couloirs, lorsque la séance était ouverte. Ah ! la séance, on avait beau y discuter la plus grave des affaires, une loi d'intérêt général, tous les membres la désertaient, sous cette *brusque menace* d'une interpellation qui *pouvait* emporter le ministère ! Et la passion

qui s'agitait *là,* c'était la colère contenue, l'inquiétude grandissante des clients du ministère au *pouvoir,* craignant d'être délogés, d'avoir à céder la place à d'autres; et c'était aussi l'espoir *brusque*... etc. »

« Barroux était... *grand,* avec une belle figure rasée dont un nez trop petit gâtait la noblesse. A soixante ans, il avait des cheveux bouclés, d'un blanc de neige, qui achevaient de lui donner une majesté *un peu* théâtrale, dont il usait à la tribune. D'une vieille famille parisienne, riche, avocat, puis journaliste républicain sous l'empire, il était arrivé au pouvoir avec Gambetta, honnête et romantique, tonitruant et *un peu* sot, mais très brave, très droit, d'une foi restée ardente aux principes de la *grande* révolution. Le jacobin en lui se démodait, *devenait* un ancêtre, un des derniers soutiens de la république bourgeoise dont commençaient à sourire les nouveaux *venus.* »

«... Mais je jure bien qu'il n'a rien *mis* dans sa poche car il est le plus honnête des hommes. Quant à Montferrand, c'est une autre affaire, il est homme à se faire sa part; seulement je serais très surpris s'il s'était *mis* dans un mauvais cas. »

«... en voilà un qui a *sûrement* touché. Mais c'est un oiseau. Il nous est arrivé pour mener la plus aimable des existences, et il n'a pas plus de conscience ni de scrupules que les gentils pinsons de son pays, toujours en fête d'amour. Ah ! pour celui-là, l'argent de Hunter

a été comme une manne qui lui était due, et il ne s'est pas *même* dit qu'il se salissait les doigts. Soyez *sûr* qu'il s'étonne qu'on puisse donner à ça la moindre importance.

» De nouveau, il désigna un député, dans le *même* groupe... »

« Aussi fallait-il voir l'*attente* livide des figures, au milieu des conversations chuchotantes, des renseignements et des commérages qui couraient. Puis, dans le groupe d'à côté, autour de Vignon, très calme, souriant, c'était l'autre clientèle, celle qui *attendait* de monter à l'assaut... »

«... *mais* je crois pouvoir vous *annoncer* qu'il s'est réconcilié avec Dieu. Du moins, on m'a conté que Mgr Martha, un *grand* convertisseur, ne le quitte plus. Cela fait plaisir, par les temps nouveaux d'aujourd'hui, lorsque la science a fait banqueroute et que, de tous côtés, dans les arts, dans les lettres, dans la société elle-même, la religion refleurit en un délicieux mysticisme.

» Il se moquait comme toujours, *mais* il avait dit cela d'un air si aimable que le prêtre dut s'incliner. D'ailleurs, un *grand* mouvement s'était produit, des voix *annonçaient* que... etc. »

« ... Mais il est si malin qu'il y a *toujours* une *raison* quand il ne fait pas ce qu'un autre ferait. Est-ce que vous le *connaissez?*

» Et sur la réponse négative de Pierre :

» Une tête et une vraie puissance, celui-là! Oh! j'en parle librement, je n'ai guère la bosse du respect, et mes patrons, n'est-ce pas? c'est encore les pantins que je *connais* le mieux et que je démonte le plus volontiers. Fonsègue est, lui aussi, désigné clairement dans l'article de Sagnier. Il est, d'ailleurs, le client ordinaire de Duvillard. Qu'il ait touché, cela ne fait aucun doute, car il touche dans tout. Seulement il est *toujours* couvert, il touche pour des *raisons* avouables... »

« Ne croyant *au fond* ni à Dieu ni au diable, il avait fait de ce journal le soutien de l'ordre, de la propriété et de la famille, républicain conservateur depuis qu'il y avait intérêt à l'être, mais resté religieux, d'un spiritualisme qui rassurait la bourgeoisie. Et dans sa puissance acceptée, saluée, il avait une main *au fond* de tous les sacs. »

« ...Pierre *présenta* sa requête, conta sa visite du matin à Laveuve, donna tous les détails navrants, demanda l'admission immmédiate du misérable à l'asile.

» — Laveuve? Mais est-ce que son affaire n'a pas été examinée? C'est Duthil qui nous a *présenté* un rapport là-dessus... »

«... ah! que je la *reconnais* bien là, incapable de prendre un parti, trop soucieuse de sa paix pour accepter jamais une responsabilité! Pourquoi veut-elle que ce soit moi qui aient des ennuis? Non, non, Monsieur l'abbé, je n'irai à coup sûr pas contre tous nos règlements, je ne

donnerai pas un ordre qui me fâcherait peut-être avec toutes ces dames. Vous ne les *connaissez* pas... »

« ...le nouveau maître gâchait la même besogne, *oublieux* des programmes et des promesses, dès qu'il régnait.

» Invinciblement, la songerie de Pierre retournait à Laveuve qu'il avait un instant *oublié*. »

« Ah! qu'importait au *vieux* misérable, crevant de faim sur ses haillons, que Mège renversât le ministère Barroux et qu'un ministère Vignon arrivât au pouvoir. A ce train, il faudrait cent ans, deux cents ans pour qu'il y eût du pain dans les soupentes où râlent les éclopés du travail, les *vieilles* bêtes de somme fourbues. »

« ...la Chambre, en grande séance, se passionnait violemment pour savoir à qui la nation serait, et qui la *dévorerait*. La boue coulait à pleins bords, la plaie hideuse, saignante et *dévorante* s'étalait... »

« Mège avait très bien parlé, avec une fureur d'*indignation* extraordinaire contre la bourgeoisie pourrie et pourrisseuse; mais, comme toujours, il avait dépassé le but, effrayant la Chambre par sa violence même. De sorte que, lorsque Barroux était monté à la tribune pour demander l'ajournement de l'interpellation à un mois, il n'avait eu qu'à *s'indigner*... »

« ... l'heure était venue de se recueillir, de travailler en *paix*, sans permettre aux affamés de scandale de troubler la *paix* publique. »

« ... la majorité obtenue par celui-ci (le ministère) n'était que de deux *voix,* une majorité dérisoire.

» — Mais alors, demanda une *voix* à Massot, ils vont donc donner leur démission.

» — Oui, le bruit en court. Pourtant, Barroux est bien *tenace.* En tous cas ils *s'obstinent.* »

« ... il ne voulut pas rester, bien que la séance *continuât,* une nouvelle question d'affaire, très importante et qui se discutait devant les bancs vides.

» Chaigneux était allé s'accouder près de la grande Minerve, de son air éploré ; et jamais détresse besogneuse ne l'avait *plié* davantage, sous l'angoisse *continue* de sa malchance. Duthil, lui, pérorait quand *même* au centre d'un groupe, affectait une insouciance moqueuse; mais un tic nerveux *plissait* son nez, tirait sa bouche, toute sa face de joli homme suait la peur. Et il n'y avait réellement que Fonsègue tranquille et brave, toujours le *même*... »

« — Monsieur,... il s'agit d'un vieillard... qui va mourir si l'on ne *vient* pas à son secours.

» D'un geste désespéré, le directeur du *Globe* sembla prendre les murs à témoin qu'il n'y pouvait rien. Sans doute craignait-il quelque mauvaise histoire pour son journal, où il avait abusé de l'Œuvre des Invalides du Travail, comme arme électorale. Peut-être aussi la terreur secrète où la séance *venait* de le jeter... »

« Pierre *vit* là une suprême tentative.

» — Je connais Mme de Quinsac, je puis aller la *voir* tout de suite. »

« ... elle *devient* très influente. Ayez l'approbation de ces dames, retournez chez la baronne à sept heures, obtenez d'elle une lettre qui me couvre, et *venez* alors...»

« Le prêtre fut repris d'un *grand* espoir.

» — Ah! monsieur, je vous remercie, c'est une œuvre de salut que vous allez faire.

» — Mais vous pensez bien que je ne demande pas mieux. Si nous pouvions, d'un mot, guérir la misère, empêcher la faim et la soif! Dépêchez-vous, vous n'avez pas une minute à perdre.

» Ils se serrèrent la main, et Pierre se hâta de sortir. Ce n'était point chose facile, les groupes avaient *grandi*, les colères et les angoisses de la séance refluaient là en un tumulte trouble, de même qu'une pierre jetée au *milieu* d'une mare remue la vase du fond, fait remonter à la surface les décompositions cachées. Il dut jouer des coudes, s'ouvrir un passage au travers de cette cohue, de la lâcheté frissonnante des uns, de l'audace insolente des autres, des tares salissantes du plus *grand* nombre dans l'inévitable contagion du *milieu*. »

« Elle ressemblait singulièrement à son fils, la figure *longue* et noble, le menton un peu sévère, avec de beaux yeux encore sous la neige des cheveux fins, coiffée à la mode surannée de sa jeunesse. Et, dans sa

froideur hautaine, elle savait être aimable, d'une bonne grâce parfaite.

» Elle reprit après un *long* silence... »

« ... pas un bruit ne venait de la rue, dans ce sombre rez-de-chaussée, au fond de la cour d'un *vieil* hôtel, situé rue Saint-Dominique, presque à l'angle de la rue de Bourgogne.

» Le marquis était un *vieillard*... »

« Mais elle *adorait* son fils Gérard, alors dans sa dixième année, d'une santé délicate. Elle lui avait tout sacrifié, par une sorte de pudeur de mère, par une crainte superstitieuse de le perdre, si elle remettait une autre tendresse et un autre devoir dans sa vie. Et le marquis, qui s'était incliné, avait continué à l'*adorer* de toute son âme, lui faisant la cour comme au premier soir où il l'avait *vue,* empressé et discret après un quart de siècle de fidélité absolue. Il n'y avait jamais rien eu entre eux, pas même un baiser.

» A la *voir* si triste... »

« — Je vous aurais voulue plus heureuse, mais je n'ai pas *su*, et la faute n'en est sûrement qu'à moi. Est-ce que Gérard vous donnerait des inquiétudes?

» Elle dit non de la tête. Puis, tout haut :

» — Tant que les choses resteront où elles en sont, nous ne *saurions* nous en plaindre, mon ami, puisque nous les avons acceptées.

» Elle parlait de la liaison coupable de son fils avec la baronne Duvillard. Toujours elle s'était montrée faible

pour cet enfant qu'elle avait eu tant de peine à élever, *sachant*, elle seule, l'épuisement... »

«... l'homme qui ne *sait* se *reprendre*, la femme qui le tient et le garde en se donnant. Le marquis, lui, n'avait pardonné que le jour où Eve s'était faite chrétienne.

» — Vous *savez*, mon ami, que Gérard est si bon, *reprit* la comtesse... »

« Il adorait sa sœur, il *venait* lui tenir compagnie les jours où elle recevait, car l'ancien cercle s'était peu à peu éclairci, ils n'étaient plus que quelques fidèles à se risquer dans ce salon gris et morne où l'on se serait cru à des milliers de lieues du Paris actuel. Tout de suite, pour l'égayer, il compta qu'il *venait* de déjeuner chez... »

«... un homme de notre monde ne *saurait* y faire une besogne propre. Seulement, il n'y a plus, *au fond*, que les paresseux qui disent cela. Et Gérard n'a qu'une excuse, son peu d'aptitude, son manque de volonté et de force.

» Des larmes étaient montées aux yeux de la mère. Elle tremblait toujours, elle *savait* bien le mensonge de la façade ; un coup de froid aurait emporté son fils, tout grand et solide qu'il *paraissait*. Et n'y avait-il pas là le symbole de cette noblesse, d'*apparence* encore si haute et si fière et qui, *au fond*, n'était que cendre ? »

« — *Enfin*, continua le général, il a trente-six ans, il

retombe sans cesse à votre charge, et il faudra bien qu'il fasse une *fin*. »

« M. de Larombière était un *grand vieillard* de soixante-cinq ans, maigre, chauve, rasé, ne portant que de minces favoris blancs; et ses yeux gris, sa bouche pincée, très écartée du nez, son menton carré et têtu, donnaient à sa longue face une *grande* austérité. Le désespoir de sa vie était qu'affligé d'un zézaiement un peu enfantin, il n'avait pu, dans la magistrature debout, remplir son mérite, car il se piquait d'être un *grand* orateur. Ce tourment secret le rendait morose. En lui s'incarnait la *vieille* France… »

« Le marquis, lui, planait dans son intransigeance totale, fidèle à une *morte,* un des derniers de cette noblesse riche encore, haute et entêtée, qui *mourait* sur place. »

«… elle l'avait *connu* dans des œuvres de charité, touchée de son zèle, édifiée par le renom de jeune saint que lui faisaient ses paroissiennes de Neuilly.

» Lui, tout à sa fièvre, se sentit intimidé, dès le seuil du salon. D'abord il n'y distingua rien, il crut entrer dans un deuil, une ombre où des formes semblaient se fondre, où des voix chuchotaient. Puis, lorsqu'il eut *reconnu*… »

« Il *regardait* fixement le feu de son air hautain d'étranger, indifférent aux choses et aux êtres parmi lesquels une erreur des temps le forçait à vivre. Cepen-

dant, il releva la tête en sentant sur lui ce *regard* de la femme adorée... »

«... vous seriez bien aimable de prendre *place* près de moi. Je vous poserai où vous *voudrez*.

» — Très *volontiers,* monsieur l'abbé. Ça ne vous gêne pas que j'achève mon cigare ?

» — Oh ! pas du tout.

» Le fiacre se dégagea, traversa la *place*... »

«... Il sera *un peu* tard.

» Puis, soudain, frappé d'une idée :

» — Mais pourquoi ne venez-vous pas avec moi. Vous obtenez un mot du baron et, tout de suite, sans perdre une minute, vous vous mettez à la recherche de la baronne. Ah ! oui, la maison vous gêne *un peu*... »

«... On m'avait fait une promesse *formelle*. Oh ! ils sont toujours très chauds en votre faveur, aux Beaux-Arts ! Seulement, imaginez-vous, c'est cet imbécile de ministre, ce Taboureau, un vieux professeur de province, ignorant tout de notre Paris, qui s'est *formellement* opposé... »

«... Il continuait à vouloir *prendre* la chose en plaisantant.

» — Est-elle méchante, aujourd'hui, *reprit-il*. »

« Et, tout d'un *coup*, elle reprit le tutoiement, elle conclut par son *coup* de hâche, coupant toute faveur... »

« — *Enfin,* mon cher, arrange-toi, fais-moi débuter,

ou plus rien, tu entends, pas même le bout de mon petit doigt.

» — Bon! bon! murmura *enfin* Duvillard, ricanant et désespéré, nous arrangerons cela. »

« ... elle doit y *aller* en effet, avant son essayage, chez Salmon.

» Et il baisa la main de Silviane, il s'en *alla*... »

« ... le baron accompagnait le prêtre jusqu'à la *porte*, elle rentra dans le salon avec Duthil. A peine derrière une *portière*... »

« ... pourrait-il voir la princesse et lui *demander* à entretenir un instant la baronne Duvillard? Dans sa fièvre, il n'avait point songé à ces difficultés. Et il prenait le parti de gagner la porte à pied, il se *demandait* de quelle façon... »

« ... des danses ... d'un *tel* abandon charnel qu'on ne les aurait pas autorisées dans un théâtre. Et le beau monde se ruait chez les maîtresses de maisons hardies, les excentriques, les étrangères *telles* que la princesse... »

« ... à *l'entrée* même du grand salon, de hautes plantes vertes garnissaient ce vestibule, on était là à peu près caché.

» — Ne bougez pas, mon cher abbé. Je vais, si je puis, vous déterrer la princesse. Et vous saurez si la baronne Duvillard est arrivée *déjà*

» Ce qui surprenait Pierre, c'était l'hôtel entièrement clos, les fenêtres fermées, les moindres fentes bouchées pour que le jour *n'entrât* pas, et toutes les pièces flambant de lampes électriques, dans une intensité surnaturelle de lumière. La chaleur était *déjà* très forte, et des senteurs violentes de fleurs et de femmes alourdissaient l'air. Et il semblait à Pierre, aveuglé, étouffé, qu'il *entrait* dans l'au-delà mystérieux d'un de ces antres de la chair, tel que le Paris du plaisir en réalise le rêve. Maintenant, en se haussant sur la pointe des pieds, il distinguait, par la porte ouverte du salon, les dos des femmes *déjà* assises. »

« C'était lui qui avait rendu *compte* de sa première soirée, l'année d'auparavant, lorsqu'elle avait débuté dans cet hôtel, dès son installation à Paris. La vraie *vérité* sur son *compte,* il la connaissait autant qu'on pouvait la connaître. Riche, elle l'était peut-être, car elle dépensait énormément. Mariée, elle avait dû l'être, et à un *véritable* prince... »

« ... pour elle vous vous *doutez* bien que la chimie a l'unique intérêt d'être anarchique. Elle, je la crois vraiment autrichienne, bien qu'il faille en *douter*... »

« ... il y venait (à Paris) pour en *jouir,* comme à une ville d'aventure et de *joie*... »

« ... dès le seuil, il *venait* de rencontrer l'ami pour lequel il *venait.* »

« ... elle a voulu que nous la mettions à la porte de Salmon, en nous *rendant* ici.

» C'était elle qui, habilement, avait fait traîner la visite, au Lis, espérant encore empêcher le *rendez*-vous de sa mère... »

« ...le long de l'*avenue* magnifique que le clair soleil *venait* de sécher, et qu'une foule égayait sous le ciel *redevenu* bleu... »

« ...pour obtenir d'elle l'ordre *sauveur*. Il se doutait bien qu'elle était par là, dans une de ces rues discrètes, et quel trouble en lui, quelle colère désolée d'avoir à attendre de la sorte pour *sauver* une existence... »

« ...de *grandes* ombres avaient envahi la nef; et, au milieu de ces demi-ténèbres, une voix très haute, très claire, parlait d'un flot continu, sans qu'on distinguât d'abord rien autre chose, du nombreux auditoire, que la masse pâle et confuse des têtes, immobiles d'attention. C'était Mgr Martha qui, en chaire, achevait sa troisième conférence sur l'esprit nouveau. Les deux premières avaient eu un *grand* retentissement. Et tout Paris était là, des femmes du monde, des hommes politiques, des écrivains séduits par l'art de l'orateur, une diction adroite et chaude, des gestes amples de *grand* comédien.

» Pierre ne voulut pas troubler cette *attention* recueillie, ce silence frissonnant où sonnait seule la parole du prêtre. Et il *attendit* pour chercher l'abbé Rose, il se tint debout près d'un pilier. Un reste de jour, la lueur

oblique et mourante d'une fenêtre éclairait justement le conférencier, *grand* et *fort* dans la blancheur de son surplis, à peine grisonnant, bien qu'il eût dépassé la cinquantaine. Il avait de beaux traits, des yeux noirs et vifs, un nez plein d'*autorité*, un menton surtout et une bouche du dessin le plus ferme. Mais ce qui frappait, ce qui gagnait les cœurs, c'était l'*effort* de sympathie, l'expression constante d'extrême amabilité qui détendait l'impérieuse *autorité* du visage. »

« ...il y avait mené à bien, avec son *ordinaire* maîtrise, la conversion d'Eve au catholicisme, son plus beau *triomphe*. Le baptême avait eu lieu dans cette même église, une cérémonie d'une *extraordinaire* pompe, un véritable gala donné au public de tous les grands événements parisiens. Gérard, agenouillé, était ému aux larmes, tandis que le baron *triomphait*... »

« ...la République légitimée, *reconnue* à son tour *comme* la bien-*aimée* fille de l'Église. Un souffle d'idylle passait, l'Église ouvrait son cœur à tous ses enfants, il n'y aurait plus que concorde et que joie, si le peuple, obéissant à l'esprit nouveau, se donnait au maître d'*amour*, *comme* il s'était donné à ses rois, *reconnaissait* l'unique pouvoir... »

« ...c'était de la tristesse qui navrait sa bouche de bonté, ses yeux *clairs* d'enfant dont le sourire, d'habitude, *éclairait* sa douce figure ronde... »

« Et quelle évolution, l'Église venant à la Science,

aux démocraties, aux républiques, *convaincue* qu'elle les dévorera, si on lui en laisse le temps. Ah! oui, l'esprit nouveau, l'antique esprit de domination qui sans cesse se renouvelle, toujours avec la même faim de *vaincre.* »

« ...la basilique du *Sacré*-Cœur, là-haut, sur le mont *sacré*... »

« C'était une perspective d'une souveraine *grandeur*, sous le ciel clair, envahi par le lent crépuscule, qui élargissait les voies, reculait les monuments, leur donnait l'au-delà tremblant et envolé du rêve. Aucune ville au monde n'avait ce décor de faste chimérique et de *grandiose* magnificence. »

« ... l'irritant *souvenir revenait*... »

« ... ce cri déshonorant des *journaux*, ce cri qui souillait et souffletait, semblait être le glas dernier de la *journée*... »

« Et toutes les fenêtres des façades *s'éclairaient*, une allégresse naissait de ces milliers de lampes qui étincelaient, une à une ; un besoin de détente universelle, de libre assouvissement s'épandait avec l'ombre croissante, tandis que, de loin en loin, les globes électriques éclataient comme les lunes des nuits *claires* de Paris... »

« Et cela expliquait *l'air* d'intérêt avec lequel il semblait le questionner, tandis que le mécanicien, *l'air* troublé de la rencontre... »

« ... il le regarda *s'éloigner* de son allure harassée e têtue au travers de la foule. Et les réflexions qu'il fit alors durent être bien graves et bien pressantes, car il se décida tout d'un coup à revenir sur ses pas, à le suivre de *loin*... »

« Il eut peur... de ses *petites* mains d'infirme qui se crispaient comme des griffes. Puis après un silence :

» — Et papa, qu'est-ce qu'il dit?

» — Oh! papa, pourvu que de quatre à six, il soit chez l'autre!

» Hyacinthe se mit à rire. C'était ce qu'ils appelaient entr'eux le *petit* goûter de papa. Et Camille s'en égayait gentiment, excepté les jours où maman, elle aussi, goûtait dehors.

» Le landau fermé était entré dans la rue et il s'approchait au trot sonore des deux grands carrossiers. A cette minute, une *petite* blonde de seize à dix-huit ans, un trottin de modiste qui avait au bras un large carton traversa vivement, pour entrer sous la porte avant la voiture. Elle apportait un chapeau à la baronne, elle avait musé tout le long du boulevard, avec des yeux d'un bleu de pervanche, son nez rose, sa bouche qui riait toujours dans le plus adorable des *petits* visages qu'on pût voir... »

« Les deux frères *montèrent* dans la voiture qui les emmena. Et au-dessus de Paris grondant, la nuit noire s'était faite, une nuit sans pardon où les étoiles sombraient sous la brume de crimes et de colère, *montée* des toitures. »

«... la *petite* maison, à cette heure, sous la nuit noire dormait d'un sommeil profond, les persiennes closes, sans qu'une lumière filtrât au dehors. Et il semblait qu'on *sentit* aussi, derrière, la grande paix du *petit* jardin, vide et mort, engourdi par le froid de l'hiver.

» Pierre, dans le fiacre qui le ramenait avec son frère blessé, avait craint plusieurs fois de le voir s'évanouir. Guillaume adossé, affaissé, ne parlait pas, et *quel* terrible silence entr'eux, si plein des interrogations, des réponses qu'ils *sentaient* inutile et douloureux d'échanger en ce moment. Pourtant, le prêtre s'inquiétait de la blessure, se demandait à *quel* chirurgien il allait avoir recours, *désireux* de ne mettre dans le secret qu'un homme sûr et dévoué, en voyant avec *quel* âpre *désir*... etc. »

« ... il vit son frère en descendre sans trop de *faiblesse*. Vivement il paya le cocher, très heureux aussi de constater que personne, pas un voisin même, n'était là. Et il ouvrit avec sa clef, il soutint le blessé pour l'aider à gravir les trois marches du perron.

» Une *faible* veilleuse brûlait... »

« Elle *connaissait* Guillaume qu'elle avait vu jeune homme. Sans doute elle le *reconnut*, *bien* qu'il y eût dix ans *bientôt* qu'il n'eût franchi ce seuil... »

« Ah! mes chers enfants, vous ne pouviez me faire de bonheur plus *grand!* Moi qui ai si souvent déploré votre cruel malentendu!

» Septuagénaire, il était *grand*... »

« Le savant le regarda, *sentit* la gravité des circonstances qu'on lui cachait. Et, comme Guillaume *consentait*... »

«... il finit *même* par flairer la manche de la chemise, pour mieux se rendre compte. Evidemment, il reconnaissait les effets d'un de ces explosifs nouveaux que lui-*même* avait... etc. »

«... il acheva de *dire* sa large tolérance, son esprit souverain, dégagé des ignorances et des superstitions, qui faisait de lui, sous les ordres dont il était chamarré, sous ses ordres universitaires et académiques de savant officiel, l'intelligence la plus hardie, la plus libre, uniquement passionnée de vérité, comme il le *disait.* »

«... après s'être *assuré* qu'aucune parcelle des projectiles n'était restée dans les chairs. Enfin, il partit en promettant d'être là le lendemain de bonne heure. Et comme le prêtre l'accompagnait jusqu'à la porte, il le *rassura* : si l'os n'avait pas été atteint trop profondément, tout irait bien.

» Pierre de retour près du lit, y trouva son frère *assis* encore sur son *séant*, puisant une énergie dernière dans son désir d'écrire aux siens, pour les *rassurer.* »

«... qui avait élevé ses trois *grands* fils. En outre Pierre savait qu'il y avait, dans la maison, une jeune fille de vingt-cinq à vingt-six ans, la fille d'un ancien ami de Guillaume recueillie par celui-ci à la mort du

père, et qu'il devait épouser prochainement, malgré la *grande* différence d'âges. »

Je crois qu'ici nous pouvons souffler un peu. Nos lecteurs ont sans doute besoin de se reposer.

Ils s'étonneront. Ce n'est pas possible, penseront-ils, il n'y a pas tout cela dans *Paris*. Ce serait honteux ! Et moi, je leur réponds : C'est une honte, en effet ; tout ce qu'on a lu plus haut est dans *Paris*. Il y a bien autre chose, hélas ! et que nous montrerons. Ces répétitions ne sont que *quelques-unes* de celles que j'ai ramassées dans les *vingt premiers* feuilletons de l'ouvrage. J'espère, cette déclaration faite, que vous me dispenserez d'écheniller sous vos yeux les quatre-vingt-huit feuilletons restants. Car Paris a eu cent huit feuilletons, le saviez-vous ? pas un de plus, pas un de moins. M. Paul Bourget nous l'a dit : « la persévérance dans le travail » est une des « fortes vertus » de M. Zola...

Est-il nécessaire d'ajouter que les quatre-vingt-huit derniers feuilletons ressemblent aux vingt premiers. C'est la même chose. Je me trompe, c'est pire. Au fur et à mesure qu'on avance dans le roman, les répétitions se multiplient ; M. Zola se répète avec amour, M. Zola se répète avec transport, M. Zola s'entraîne à la répétition. C'est un entraînement comme un autre. Il en est qui s'exercent à la pratique des sports, M. Zola s'applique à mal écrire...

Plusieurs échantillons :

« Alors dans l'*horrible* frisson de ce qui se passait,

dans son *horreur* de la violence, Pierre succomba, laissa tomber sa face parmi la couverture au *bord* du lit. Et il sanglota éperdument, une crise soudain *débordante* de larmes... »

« Et de *même*, Pierre s'imaginait Guillaume comme un déclassé, de conduite louche, n'ayant pas *même* épousé la femme dont il avait eu trois enfants. »

« Un brusque *souvenir*, un exécrable spectacle *venait* de s'évoquer... »

« C'était en lui comme une débacle de tout ce qu'il *souffrait* depuis le matin, la douleur immense de l'injustice, de la *souffrance* universelle... »

«... un besoin éperdu de *sensations* nouvelles et dont il avait *senti* toute l'inutile et dangereuse extravagance... »

« De *nouveau*, il retomba à son anxiété lorsqu'il sut qu'on s'étonnait qu'un si petit engin eût pu faire de si violents ravages, et qu'on soupçonnait là quelque *nouvel* explosif... »

« Au contact de son mari, Madame Leroi *libérée* de toute croyance, dans son atavisme protestant de la *liberté* d'examen, s'était créé... etc. »

« *La longue* iniquité dont son mari souffrait, le malheur immérité dont elle était frappée en lui et en sa

fille, lui avait donné, à *la longue*, une extraordinaire force de résistance. »

« Guillaume restait veuf à trente-huit ans, avec ses trois fils, *éperdu* de la *perte* qu'il venait de faire. »

« Le jeune ménage alla s'*installer* sur la Butte-Montmartre, tout au sommet, dans une petite maison de huit cents francs de loyer dont la grande commodité était un étroit jardin, où l'on pourrait plus tard *installer* un atelier de planches. »

« ...il aurait cherché pour la *jeune* fille un mari plus *jeune*. »

« ...elle avait tout de suite *consenti*, cédant à un élan de sincère affection où elle croyait *sentir* de l'amour. »

« Pouvait-elle... *fixer* sa vie dans des conditions de bonheur plus certain? Et, depuis près d'un mois, le mariage, discuté et résolu, était *fixé* au printemps... »

« Mais on ne vint pas tout de suite, et il *allait* sonner de nouveau, lorsque la porte s'*ouvrit* largement, *découvrant* toute *l'allée*... »

« ...afin d'amortir l'ardeur trop *vive* des jours brûlants. Toute la famille *vivait* dans cette salle... »

«... Thomas... sauvage *presque*, enfermé dans sa dévotion filiale, heureux de ce métier *manuel* qui le changeait en un simple *manœuvre*, aux ordres du maître. Moins

âgé de deux ans, François était de physionomie plus *fine,* mais de taille *presque* égale, avec le même front, la même bouche ferme, tout un ensemble de santé et de force où l'on ne retrouvait l'intellectuel *affiné*... etc. »

« Mère-Grand ne laissait pas *paraître* la moindre crainte. Très calme, elle avait semblé ne rien apprendre qu'elle ne sût déjà. Même elle *paraissait* soulagée... »

« Marie *regardait* Antoine, qui était resté silencieux, les *regards* perdus. »

« ...*effondree* et sanglotante, au *fond* d'un des fauteuils... »

« ...petit homme *sec* et rageur. Ses quatorze années de bureau déjà l'avaient *desséché,* et le café l'achevait... »

« ...Charles *revenu* du service et *redevenu* mécanicien. Mais cinq mois de maladie avaient épuisé le *peu* d'argent placé à la caisse d'épargne et Toussaint, remis à *peu* près sur ses jambes... etc. »

« Dès l'entrée, on entendait le ronflement des machines, la *sourde* clameur du travail, toute une activité chaude, remuante, *assourdissante*... etc. »

« Et, tout en le sachant occupé de la *question* des petits moteurs, qui le passionnait lui-même, il montrait la plus grande discrétion, il attendait sans le *questionner.* »

« Alors, comme... ils en parlaient *longuement* ensemble, Pierre s'approcha d'une porte ouverte, qui donnait sur un vaste atelier en *longueur*... etc. »

« ...toute une *activité* chaude s'*agitait*... »

« ...le *vieil* homme, las de lutter, n'espérant plus en rien, prêt à laisser crouler ce monde où la faim menaçait sa *vieillesse*... »

« Toussaint, qui venait d'apercevoir le patron, s'attarda, attendit pour lui demander une *avance*. Justement Grandidier, après avoir serré cordialement la main de Pierre, s'*avança* de lui-même au-*devant* du vieil ouvrier. »

« ...il vit dans la cour Grandidier, sa *tournée* faite, *retourner* au pavillon. »

« ...ils achevèrent de se mettre *cordialement d'accord*... »

« — Ah! l'*esprit* nouveau! interrompit Pierre dans un cri qu'il ne put retenir, il n'a pas l'innocence d'une mode passagère, il est une tactique et terrible, tout un retour des ténèbres contre la lumière, de la servitude contre l'affranchissement des *esprits*... »

« Et Pierre ému, *ébranlé* dans sa négation, crut entendre en effet monter des classes, des amphithéâtres, des laboratoires, des salles de lecture, des simples chambres d'étude, le grand murmure sourd du travail de toutes ces intelligences en *branle*. »

« Jahan, qui était dans l'*émerveillement* du *miracle*... »

« ... n'ayant plus qu'un cœur, qui battait d'une seule *joie* à l'idée que le père serait *réjoui*... »

« Cette *poudre*, il en avait trouvé l'emploi dans un engin de guerre, des bombes lancées par un canon spécial, dont l'usage devait assurer une foudroyante victoire à l'armée qui s'en servirait. L'armée ennemie serait détruite en quelques heures, les villes assiégées tomberaient en *poudre*... »

« D'autre *part*, on disait que Vignon et son *parti* étaient décidés à un effort considérable. »

« ... sa mère écoutait, en *s'efforçant* de cacher sa peine, sa crainte de ne pouvoir, en bas, *forcer* Gérard... »

« ... leurs tasses *fumantes* à la main, Duvillard emmena Fonsègue dans son cabinet, pour *fumer* un cigare... »

« Avec sa figure candide de *vierge*, encadrée de fins bandeaux, elle avait l'air d'une *vierge* de missel... »

« Tout d'un *coup*, elle s'oublia, avoua ses *coups* de cœur... »

« ... ils se hatèrent de monter dans le coupé qui les *attendait*, car ils venaient d'apercevoir le landau de Silviane, avec le cocher majestueux, immobile sur le

siège, tandis que les trois hommes, Duvillard, Gérard et Duthil, *attendaient* toujours... »

« ... il passait pour être à la Chambre l'inspirateur du *nouveau* groupe catholique. Et Monferrand, frappé des progrès de l'esprit *nouveau*... »

« ... la *battue* venait d'être organisée, on le traquait. Son cœur *battit*... »

« ... Personne n'était là qu'un *gros* chat blanc qui prit la fuite. Il s'y engouffra, alla rouler dans de la paille, parmi des tonneaux vides. Et il y était à peine enfoui, qu'il entendit galoper, galoper la chasse, les agents et gardes lancés, perdant sa piste et dépassant le chalet, filant du côté des fortifications. Le bruit des *gros* souliers s'éteignit, un profond silence *tomba*. Il avait mis les deux mains sur son cœur pour en étouffer les battements, il *tomba* dans un anéantissement de mort tandis que de *grosses* larmes coulaient de ses paupières closes.

» Après un quart d'heure de repos, Pierre et Guillaume avaient repris leur promenade, gagnant le lac, allant passer au carrefour des Cascades, pour revenir vers Neuilly, en faisant le tour, par l'autre bord de l'eau. Mais une ondée *tomba*, les força de s'abriter sous les *grosses* branches encore nues d'un marronnier ; et, la pluie devenant sérieuse, ils avisèrent, au fond d'un bouquet d'arbres, une sorte de chalet, un petit café restaurant, où ils coururent se réfugier... [1] »

1. Le morceau se continue. Après le *petit* café-restaurant, vous avez la « *petite* pluie d'été », puis des « *petites* tables », puis encore

« — Alors, *reprit*-il, tu ne *prends* pas une tasse de thé? »

« Guillaume eut un *saisissement* dont le frisson le glaça. Il *saisit* la main de Pierre... »

« ... ces salles de théâtre qui s'emplissent lentement, un *jour* de première représentation. Sous le *jour* froid qui tombait... »

« ... Monferrand, qui marchait derrière Barroux, *l'air* bonhomme, ayant *l'air* de ne rien savoir... »

« Des *voix* lui criaient de lire la liste tout entière; d'autres, quand il voulut la lire, se déchaînèrent, en *vociférant.* »

« ... elle se *leva* tout d'un coup, tremblante, éperdue, *soulevée* par un tel emportement que... »

« C'est Paris ensemencé par le soleil, et voyez quelle *terre* de labour que la charrue a creusée en tous sens, ces maisons brunes pareilles à des mottes de *terre...* »

« ... elle se fût hâtée de rentrer dans sa *solitude,* dans le coin de misère décente où, *seule,* ignorée... etc. »

« Et le Paris nocturne, semé d'étoiles, *étincelant* comme un ciel d'été, restait lui aussi la grande énigme, le chaos noir, la cendre obscure toute pétillante d'*étincelles...* »

des « *petites* tables ». Viennent ensuite des « *petits* gâteaux » et enfin des « *petits* verres » de chartreuse.

« ... il ne pouvait songer au *long* rêve qu'il avait fait, cette vie farouche et solitaire du saint prêtre qu'il n'était pas, son être pris d'un frisson de honte, la conscience trouble, agité du malaise d'avoir si *longtemps* menti. »

« ... il fit une allusion... à l'homme fort *chargé* de rassurer les bons et de faire trembler les méchants. Puis il *chargea* le misérable Salvat... »

« ... dans l'*infinie* détresse qui les envahissait, pour des causes profondes, sans nombre, qu'eux mêmes n'auraient pu exactement *définir*. »

« Et il dit *vraiment* ce qu'il y avait à dire, avec une justesse, avec une clarté parfaites. Il était d'une autre école, très simple, très uni, passionné seulement de *vérité*. D'ailleurs il lui suffit de remettre en son *vrai* jour... »

« ... pour que, *régnant* sur les nations, elle pût (la France) un jour imposer au monde le *règne* de la vérité... »

« ... durant les heures interminables qu'il *passait* ainsi devant les papiers épars sur sa table, cessant de les voir, parfois les regards perdus au loin, un flot de pensées imprécises *passait* en lui... »

« D'autres ne quittaient pas des yeux l'accusé, s'étonnaient de son *air* de fatigue et d'indifférence, à ce point qu'il avait à peine répondu aux questions que lui posait

à demi-voix son avocat, un jeune homme de talent, disait-on, l'*air* éveillé... »

« Je me serais enfui avant qu'un *seul* mot sortît de mes lèvres. *Seul*, j'en souffrais... »

« Guillaume, muet, qui avait en lui le *dernier* regard de Salvat, parut soudain conclure, prendre une décision *dernière*... »

Nous coupons là net. Il est de toute évidence que M. Zola n'est plus un écrivain, n'est même plus un homme, c'est une machine, — une machine à répétition. La transformation est complète ; le malheureux y a gagné de ne plus savoir la valeur d'un mot mis en sa place.

J'ai sous les yeux un article paru dans un journal parisien vers la fin de 1897 et signé d'un certain docteur Auzel. Ce docteur se devrait, par parenthèse, de signer Auzeld'oie... J'extrais de l'article ce qui suit : « Zola est dans la bibliothèque de tous les ecclésiastiques qui se piquent d'érudition et de littérature. » En fait d'érudition, M. Auzel n'est pas difficile ; il serait, dans des examens, un juge précieux pour les cancres. Zola érudit? Le pauvre homme! il a oublié jusqu'à ses modestes racines grecques et latines ; il est sordidement ignorant ; un élève de sixième lui en remontrerait ! Zola écrit : « ... ce fut, dans une pièce *entrevue*, la *vision* d'une fille... » comme si *entrevue* et *vision* ne comprenaient pas l'un et l'autre le *visus* latin ! Pour lui, si *haut* vient de *altus, hausser* n'en vient pas! Machinalement,

il accole *jouir* (gaudere) et *joie* (gaudium). Il met *fond* sur *refondre, combat* sur *débattre, vouloir* sur *volontiers, sentir* sur *consentir, sensation* sur *sentir, convaincre* sur *vaincre,* etc... Il empile *surprendre, apprendre* et *prendre ; avenue, venir* et *redevenir,* etc... M. Zola est l'esprit le plus détaché qui soit des préoccupations étymologiques. En quoi l'étymologie pourrait-elle intéresser ce « grand honnête homme de lettres » ? Est-ce que le souci de l'exactitude dans les mots, la science de ces mots, l'emploi raisonné de ces mots ont jamais fait monter le tirage d'un livre? *Attention* et *attendre* sont formés tous les deux du préfixe *ad* et de *tendere ; vivre* sort de *vivere,* et *vif* de *vivus* (qui est en vie, qui a de l'énergie, qui cause une impression forte...); *venir* et *souvenir* ont même origine : *venire* et *sub-venire,* etc., etc. M. Zola n'en a cure et, d'instinct, il assemble ces vocables, il les pousse, il les roule, il les heurte, et très souvent dans la même phrase! Il écrit : « ... un brusque *souvenir venait...* », « un besoin éperdu de *sensations* nouvelles et dont il avait *senti...* », « il *allait* sonner de nouveau lorsque la porte *s'ouvrit, découvrant* toute l'*allée* », « ... afin d'amortir l'ardeur trop *vive* des jours brûlants. Toute la famille *vivait... », «* toute une *activité* chaude *s'agitait...*[1] », « ils achevèrent de se mettre *cordialement d'accord...* » etc., etc. M. Zola en prend à son aise, il en prend trop à son aise, mais il ne fâche personne. Il vous fait passer d'agréables moments. « Pierre, dit-il, trouva

1. *Agitare* a donné *agiter*, mais il est fait lui-même de *agere* (agir) qui a engendré *acte* (actum), *actif*, *activité*, etc.

son frère encore *assis* sur son *séant...*[1] » N'est-elle pas admirable, littérairement et logiquement, cette ligne du « plus robuste talent » de notre âge ? Le frère de Pierre est *assis sur son séant.* On chercherait, en vain, à se convaincre et à convaincre M. Zola qu'il n'en est rien. La chose n'est pas contestable, le fait est là, brutal. M. Prud'homme l'a vu et M. Zola le rapporte : le frère de Pierre est *assis sur son séant.* C'est comme cela, et c'est comme cela parce que ce n'est pas autrement. M. Zola nous affirmerait demain qu'il s'asseoit, lui, sur le ventre, il affirmerait qu'il marche sur le crâne et pense par les pieds que nous l'en croirions sur parole, sans demander la preuve ; cet homme, qui ne sait pas tenir convenablement une plume, ne doit pas savoir se tenir lui-même... Quel crétin !

L'ignorance de M. Zola apparaît davantage dans ce pouilleux morceau que nous avons déjà cité : « Thomas, heureux de ce *métier manuel* qui le changeait en un simple *manœuvre...* »

Manus est dans *manuel :* qui s'exécute avec la main, *(manualis).* Il est également dans *manœuvre* (manus opera) : celui qui travaille de ses mains. Suivant Freund, il serait aussi, quoique d'une manière moins visible, dans *métier.* M. Zola n'a pas de chance !

Métier est d'extraction latine : *ministerium* (office, travail). D'après Littré, *minister,* le proche parent de *ministerium,* serait de même radical que l'osque

1. *Séant,* posture d'un homme *assis* dans son lit. (Tous les dictionnaires.)

minstreis, génitif correspondant à *minoris,* comme *magister* est de même radical que *magis.* Corssen prétend que *minister* et *magister* sont deux doubles comparatifs formés de *is* pour *ios, ius* (grec ιων, sanscr. *iyans)* et *ter,* (grec τερος, sansc. *tara). Minister* = min-ius-ter (le plus petit), *magister* = may-ius-ter (le plus grand). L'allemand Guillaume Freund est d'un avis opposé. Dans son grand dictionnaire de la langue latine [1], il donne pour origine à *minister* (adj.) le mot *manus,* et il définit *ministre :* qui va à la main, dont la main se sert, qui sert. Si par conséquent nous nous en rapportons à Freund, et il est loin d'être sans autorité, M. Zola aurait inconsidérément gratifié d'un troisième *manus* Thomas, le fils de Guillaume. Après l'homme qui est assis sur son séant, l'homme aux trois mains ! Quand je vous le disais qu'on ne s'ennuie pas toujours avec l'auteur de *Paris...!*

Dans tous les cas, et ceci ne sera pas discuté, il n'est permis à aucun littérateur, fût ce au plus marmiteux, d'associer ces deux mots : *métier manuel.* Un travail est manuel, un art est manuel, on ne peut pas, on ne doit pas écrire un métier manuel [2]. Ce serait le triomphe du pléonasme, — du Pléonasme, cette sottise qui ne se connaît point !

1. Traduit en français par M. Theil.

2. On ne lira pas sans intérêt cette note de Dupiney de Vorepierre : « Le métier fait l'ouvrier, la profession fait l'homme de telle ou telle classe. *Le métier exige un travail de la main,* la profession un travail quelconque. Ainsi l'on dit le métier de boulanger, de chaudronnier, de maçon, mais on dit la profession de commerçant, d'avocat,

Les philologues n'ont là-dessus qu'une opinion : « *métier*, exercice d'un art *manuel* », vous répondront-ils si vous les interrogez. L'expression variera : « *métier*, exercice d'un art *mécanique* ». C'est blanc bonnet pour bonnet blanc. Que signifie, en effet, ce terme : *mécanique ?* Sans doute il veut dire : qui a trait aux machines, mais il n'a pas qu'une seule acception. Demandons à Malherbe, ce judicieux réformateur de notre poésie et de notre langue, d'éclairer M. Zola. « Après avoir fait ces inventions, ne les jugeant pas dignes de son occupation, il les remit à des personnes mécaniques pour les exercer. » Ainsi parle Malherbe en son *Lexique*. Dès le XVIe siècle donc, *mécaniques* s'entendait, par extension, des gens qui travaillaient de leurs mains. Il y a plus : à la même époque, la même épithète marquait ceux qui avaient l'apparence d'hommes employés à des œuvres manuelles. C'est encore Malherbe qui nous renseigne : « Ne soyons point superbes ni mécaniques en notre habillement. »

M. Zola estime-t-il que les écrivains du XIXe siècle finissant n'ont pas à tenir compte de ce qu'ont fait leurs aînés du XVIe ? Oubliant qu'il faut remonter dans les lointains d'un idiôme si l'on veut pénétrer mieux le sens vrai de ses mots et la raison souvent profonde qui détermina leurs applications diverses, M. Zola juge-t-il nos vieux auteurs trop vieux et qu'il n'y a rien à tirer

de médecin, et non pas le métier, parce que ces derniers ne travaillent pas de la main ou du moins d'un travail qui est avant tout manuel. » (V. Dictionnaire du Dupiney de Vorepierre au mot *métier*.)

de leurs vieilleries ? Je le voudrais pour M. Zola, mais la philologie la plus récente lui donne décisivement tort. Malherbe et son Lexique vivent toujours. A l'heure actuelle *mécanique,* s'il ne sert plus à qualifier les personnes, continue à s'entendre de ce « qui s'opère par la main, par le corps, comme par une sorte de machine » dit Littré, lequel ajoute : « *arts mécaniques,* arts qui ne demandent que l'office du corps, de la main, pour être appris et exercés, par opposition aux arts libéraux ».

Le public m'excusera de m'être arrêté aussi longtemps sur ce triple pléonasme de M. Zola. Quelqu'un avait parlé de « l'érudition » du romancier de *Paris,* il était utile de répondre. M. Zola apparaîtra mieux ce qu'il est : un disgrâcié des Lettres, un faux artiste. Il lui manque beaucoup de choses ; il y en a une que Dieu ne pouvait pas refuser à M. Zola : le don, particulier aux esprits inférieurs, d'accumuler autour de platissimes banalités des mots qui tous se ressemblent, *métier, manuel, manœuvre*...

Et l'on ne verra plus en lui... que le manœuvre!

Revenons aux répétitions de M. Zola. *Paris* en est gâté, en est pourri, de ces pullulentes répétitions. Voulez-vous que, cessant de citer — car on ne peut pas citer tout le temps, cela deviendrait fastidieux, — nous analysions? Suivez-nous chez le baron Duvillard, avant le déjeuner décrit par M. Zola, au chapitre II du livre premier. On voit de « *grands* appartements », en particulier « un *grand* salon rouge ». L'hôtel a gardé « toute

une *grandeur* de noblesse ». Le baron arrive, c'est « un homme... *grand* et solide » ; il s'asseoit au milieu « du *grand* silence chaud qui semble tomber des tentures ». Son *grand*'père Jérôme avait gagné trois millions, mais son père Grégoire était « le véritable *grand* homme de la famille ». Quant à lui, Henri, quoique inférieur à son père et à son *grand*'père, il incarnait « la royauté... Et la figure, par moments, *grandissait*, débordait, devenait la bourgeoisie elle-même... » Un des invités, Duthil, entre, puis la baronne Duvillard « très blonde, *grande* ». Gérard entre à son tour, « un *grand* et bel homme » ; on le laisse seul avec la baronne, un « *grand* silence un peu gêné » se fait. Alors Zola nous dit comment Henri Duvillard avait épousé la fille cadette de Justus Steinberger, le « *grand* banquier juif ». Justus « avait dans le baron Grégoire un redoutable adversaire contre lequel il devait lutter devant toutes les *grandes* proies ». Il maria sa fille Ève au fils du baron, à Henri. Ève, trahie, prit un amant ; quand celui-ci mourut, ce fut pour elle « une *grande* tristesse ». Ève se donna à Gérard, qu'elle trouve « de si *grande* et de si noble mine » ; malheureusement il est le dernier d'une race et, derrière « cette *grande* taille », c'est une ruine. Ève aime tendrement Gérard, qui est « flatté de cette *grande* tendresse ». Depuis « un *grand* mois » les amants ne se sont pas vus, et ils en sont aux explications ; Camille survient. Une « véritable haine avait *grandi* » entre les deux femmes ; Ève sentait « *grandir* une rivalité à laquelle elle ne voulait pas croire ». On change la conversation, et Hyacinthe fait son apparition, un androgyne avorté, incapa-

ble même des *grands* attentats et des *grandes* débauches. » Enfin, les deux derniers convives, dont l'un est « un vieillard *grand* et sec » arrivent. Tout le monde passe dans la salle à manger « où brûle un *grand* feu ». Le déjeuner commence, les *grands* consentent à s'éloigner : on ne les verra plus qu'après le repas...

A la Chambre, l'abbé Pierre rencontre Mège, le député collectiviste, auquel il « avait fini par *s'intéresser* ». La séance allait s'ouvrir. Pierre « se lança dans la tourmente... Le milieu le prenait, *l'intéressait* ». Massot s'asseoit près de l'abbé ; « ce prêtre perdu au milieu de cette cohue *l'intéressait.* » M. Zola fait défiler devant Pierre ministres et députés : Barroux est d'une « majesté *un peu* théâtrale » ; il est « tonitruant et *un peu* sot » ; Monferrand a une face « *un peu* commune » ; Chaigneux a la taille « *un peu* courbée ». Et Pierre « surtout *s'intéressait* à la tourmente... » Fonsègue tardait à venir, Massot s'étonna : « Ça *l'intéresse* pourtant ce qui se passe. »

Dans le « *vieux* salon fané » d'un « *vieil* hôtel situé rue St-Dominique », la comtesse de Quinsac s'entretient avec le marquis de Morigny, « un *vieillard* de soixante-quinze ans ». Quoique petit, le marquis a « *grand* air » ; sa fortune est estimée à des millions, tandis que la comtesse vit avec quinze mille francs de rente « sauvés à *grand'*peine ». Je renvoie le lecteur au texte pour la suite des « grands ».

L'hôtel de Silviane d'Aulnay, la maîtresse de Duvillard, est très luxueux, ce luxe ne sert qu'à faire mieux

6

ressortir la pauvreté du vocabulaire de M. Zola. Silviane veut faire « son *entrée* à la Comédie française » et elle se plaint à Gérard. Le baron « *entrait* ». Silviane l'accueillit froidement, puis lâcha sur lui un flot de reproches et d'injures : « Est-ce que vous n'auriez pas dû exiger mon *entrée* à la Comédie...? » Duvillard promit d'arranger la chose, « mais, à ce moment, un domestique *entra* ». Duthil et Pierre attendaient M. le baron dans le fumoir. Ce qui frappait Pierre « c'était le recueillement presque religieux de cette *entrée*... » Le baron vint, il « *entrait,* encore bouleversé ». Duthil lui raconta les incidents de la Chambre et annonça la formation prochaine d'un ministère Vignon. Le baron répondit que « ce ne serait pas encore un ministère Vignon qui ferait *entrer* Silviane à la Comédie ».

Quand le baron était entré chez Silviane, elle s'était faite « *tout de suite* de glace ». Elle fut amère, nous l'avons dit; Duvillard cherche à l'apaiser : « Allons, là, *tout de suite,* faites un souhait, et je le réaliserai sur l'heure. » Silviane n'en démord pas : c'est un rôle à la Comédie française qu'il lui faut; si on l'en juge indigne, lui, Duvillard, est frappé du même coup : « Alors, une fille, n'est-ce pas? dites *tout de suite* que je suis une fille... » Duthil fait appeler le baron, celui-ci pense que le député désire « lui apprendre *tout de suite,* à part, » des nouvelles importantes.

Chez la princesse de Harn, ce n'est pas mieux. Massot est un ami de la princesse, il avait « rendu compte de sa première soirée .... lorsqu'elle avait débuté

dans cet hôtel, *dès* son installation à Paris ». Il la croit autrichienne, « bien qu'il faille en douter, *dès* qu'elle affirme une chose ». Pierre s'adresse à elle. « Mais tout ce que vous voudrez, monsieur l'abbé, dit-elle à Pierre, *dès* qu'elle connut le motif de sa démarche. » Hyacinthe entre, « mais *dès* le seuil » il rencontre lord Elson; quant à Camille, la sœur d'Hyacinthe, Massot l'amène à Pierre qui « *dès* les premiers mots » se désespère.

Pierre est « *envahi* » par une passion de charité. Il se promène en attendant l'heure de retourner à l'hôtel Duvillard. En apercevant Salvat, il est « *envahi* d'une inquiétude ». Un moment après, il pénètre dans la Madeleine où « de grandes ombres avaient *envahi* la nef ».

Il écoute Mgr Martha, qui prêche « la politique de Léon XIII, pour le *triomphe* définitif de l'Église ». Mgr Martha est un grand orateur, la conversion d'Ève au catholicisme avait été « son plus beau *triomphe* »; ce jour-là Gérard « était ému aux larmes, tandis que le baron *triomphait* ». Justus Steinberger « avec l'espoir entêté du *triomphe* de sa race » se consolait. Ces détails fournis, M. Zola résume la conférence de Mgr Martha sur l'esprit nouveau qui est « le réveil de l'idéal... le *triomphe* du spiritualisme sur la littérature fangeuse ».

Pierre rencontre l'abbé Rose. Ce dernier lui apprend que Laveuve auquel ils s'intéressaient tous deux est mort. « Oui, je l'ai trouvé mort, oh! dans quelle misère *affreuse*. » Pierre est découragé, l'abbé Rose s'excuse

presque de lui avoir révélé « cette chose *affreuse* ». Il l'invite à prier; Pierre ne peut prier, un « vide *affreux* » se fait en lui.

La veuve s'était éteint dans une affreuse « *misère* ». La mort « était venue, avait délivré le *misérable* ». Pierre considère « l'atroce ironie de cela... C'était pour ce *misérable* mort qu'il avait couru... etc. »; et « c'était pour cet évadé de la *misère* qu'il avait fatigué les gens ». Il croit que l'Évangile ne suffit pas à l'humanité; il faut « un autre salut au monde, en face du besoin exaspéré de justice qui monte des peuples dupés et *misérables*. » Il examine le problème et conclut : « avant tout, être juste, et l'effrayante *misère* » disparaîtra.

Voici le crépuscule. Aux yeux de Pierre s'offre « une perpective d'une souveraine *grandeur* », un décor « de *grandiose* magnificence ». Pierre s'en va par les boulevards, regardant « les *grandes* lettres d'or des enseignes ». Sur la chaussée « les *grands* omnibus » manœuvrent. Des camelots hurlent un titre de journal, on n'y prête pas « *grande* attention ». Pierre, songeant à ce qu'il a vu le matin, et à ce que Paris sera cette nuit, a « un *grand* frisson ». La bourgeoisie se repaît, le peuple, « le *grand* muet » gronde; la foudre se prépare... Notre héros est sur la place de l'Opéra; « le cœur de la *grande* ville semble battre là ». Il veut traverser la rue Scribe, deux crieurs, « deux *grands* diables », vendent des journaux, des passants s'attroupent: il voit Salvat s'approcher d'un « *grand* café », s'éloigner ensuite. Alors « un homme *grand* et fort débouche de la rue

Caumartin. » Pierre reconnaît son frère : Guillaume « avait gardé ses grosses moutaches très brunes... ce qui donnait toute une vie énergique à sa *grande* face ». Guillaume arrête Salvat et lui parle. Pierre est dans l'attente « d'un *grand* malheur ». Son saisissement « *grandit* » lorsqu'il retrouve, au bout d'un instant, Salvat devant la porte « *grande* ouverte » de l'hôtel Duvillard. Un landau « attelé de deux *grands* » chevaux paraît dans la rue...[1] »

Pierre a emmené chez lui Guillaume. « Mon *pauvre* petit Pierre, murmure très bas Guillaume, pardonne-moi de tomber ici de la sorte. » Et « leurs *pauvres* cœurs » sanglotent. Pierre est dans une angoisse profonde, et Guillaume devine « un peu de l'anéantissement où tombe ce *pauvre* être... » Il dit à son frère : « Mon *pauvre* petit Pierre, excuse moi ... etc... » La conversation se poursuit et, comme Pierre demande à Guillaume s'il a vu la victime de la bombe de Salvat : « Oui, oui, je l'ai vue. Ah ! le *pauvre* petit être ! »

Guillaume et Pierre réunis, leurs cœurs « *sanglotaient* de leur fraternelle tendresse *éperdue* ». Plus loin, Guillaume se rappelant l'image du trottin de modiste tué par la bombe, « *sanglota éperdument* ».

Pierre est « *foudroyé* par le doute »; son père était mort « *foudroyé* par une explosion de laboratoire ».

Dans la chambre où Guillaume est couché, une lampe brûle « *doucement* ». Les deux frères se serrent la main :

1. Dans le livre de M. Zola, les « grands » se comptent par centaines.

« Merci, mon petit Pierre, je te retrouve, tu es *doux* et tendre comme autrefois ». Ils songent au passé, à leur père, à leur mère « si *douce* », et ces souvenirs les emplissent « d'une extraordinaire *douceur* ».

Guillaume était « *retombé* sur le dos ». Lorsqu'il recommença à parler, ce fut pour demander pardon à Pierre de « *retomber* ici ». Pierre se figurait Guillaume « comme un déclassé, de conduite louche... sur le point de se remarier » avec une fille « *tombée* on ne savait d'où ». Il souffrait, et Guillaume... « dut deviner... un peu de l'anéantissement où *tombait* ce pauvre être ». Guillaume parla, ils se regardèrent et Pierre fut repris d'espoir, ce ne fut qu'un éclair, « déjà tout sombrait, *retombait* au doute ». Et, évoquant le cadavre du trottin, Pierre « laissa *tomber* sa face parmi la couverture... »

Une minute, l'idée lui était venue que Guillaume pouvait être complice de Salvat. Et il « *frémissait*... » Peu après, « à son tour Guillaume *frémissait* ». Plus tard, « son grand secret l'étouffait, il *frémissait* » de nouveau.

La nuit venue, « la petite maison » rentre dans le silence. Le lendemain les journaux s'étendent longuement sur l'attentat, ils consacrent une colonne au « *petit* trottin de modiste ». L'un d'eux publie des renseignements sur l'engin explosif, « une boîte de conserve, relativement très *petite* ». On s'étonne « qu'un si *petit* engin » ait pu exercer de si violents ravages. A huit heures, Bertheroy apparaît « tel qu'un jeune carabin qui

court chez un ami lui rendre le service d'une *petite* opération ».

Bertheroy parti, « la *petite* maison frissonne de silence ». Pierre et Guillaume regardent sur un journal un croquis représentant « le *petit* trottin mort », pendant que, « là haut, à Montmartre, la *petite* maison que depuis tant d'années Guillaume occupait avec les siens » attend tranquillement. Inquiet, Guillaume remet « une *petite* clef » à Pierre qu'il envoie à Montmartre. Pierre hésite, il pense à cette madame Leroi « restée dans le faux ménage pour élever les *petits*... » Maintenant encore, lorsqu'il allait au Sacré-Cœur il s'écartait avec défiance de « la *petite* maison... »

M. Zola nous raconte comment Guillaume eut pour femme Marguerite Leroi : « ... la chose qui devait être se fit alors de la façon la plus simple et la plus *tendre*... etc... » Et ces amants s'adorent. Ils ont trois fils. C'est une vie « de paisible *tendresse* ». Marguerite meurt, Guillaume ne se remarie pas, il ne veut pas introduire une inconnue dans cette maison où les cœurs sont « si *tendrement* unis ». Cependant il recueille une orpheline, Marie, qui, elle, « se souvient *tendrement* de sa mère ». Guillaume épouserait peut-être Marie; malheureusement il craint (répétons-le avec M. Zola) d'amener une étrangère qui gâterait « la paix *tendre* de la maison ».

Pierre et François reviennent de la conférence Bertheroy. Ils causent. François vante beaucoup la jeunesse,

« celle qui *travaille* ». Le silence qui les entoure « n'est fait que du labeur de tant de jeunes cerveaux penchés sur la table de *travail*... » Et, du geste, François indique « les institutions, les lycées... tout ce domaine du *travail* intellectuel... » Et Pierre croit entendre réellement « le murmure sourd du *travail* de toutes ces intelligences... » Ce n'est pas la trépidation « des usines ouvrières où le *travail* manuel peine et s'irrite », mais ici l'effort est aussi meurtrier... Pierre et François entrent au musée du Louvre où ils voient « les copistes *travaillant* dans un profond silence... » Antoine dessinait ; « pendant des journées d'acharné *travail* il venait là » copier les primitifs. Cette « séance de bon travail » avait mis dans ses yeux une flamme...

Est-il question de Gérard, point de flamme ! Nous disparaissons sous des « écroulements ». Gérard n'a qu'à attendre « l'*écroulement* final ». La comtesse de Quinsac pleure sur ce fils « en qui leur race et tout un monde *croulaient* ». Le marquis de Morigny prévoit « l'*écroulement* suprême ».

Et les « abominations ! » Pour le marquis, la République est « *abominable* », et le mariage de Gérard avec Camille serait « *abominable* ». Pour la comtesse, ce mariage serait aussi une « *abomination* ».

Ailleurs ce sont des « besoins ». Silviane a « *besoin* » d'un critique influent. Elle n'a pas moins « *besoin* de se remonter » et elle demande du champagne. Elle est prise bientôt « d'un irrésistible *besoin* de noce ».

Allons visiter le cabinet des Horreurs, cet ancien

café que n'avaient pu faire vivre « les *petits* rentiers du quartier ». Au fond, se trouve « une *petite* estrade ». Près de l'estrade « la *petite* princesse de Harn s'épanouit... » Bergaz est en compagnie de deux jeunes gens dont l'un Rossi, est « un italien *petit* ». Bergaz désigne à Rosemonde une « *petite* femme », l'épouse d'un consul. Il lui désigne d'autres personnages. Raphanel arrive, « celui-là *petit* homme rond et gai » ; Bergaz l'examine « avec un *petit* rire de soupçon ». Une chanteuse, sur l'estrade, lance des refrains canailles ; Silviane fait « son entrée dans la *petite* loge, au fond ». Sifflets, rires, applaudissements. La « *petite* princesse se lève pour mieux voir... »

Quelques notes sur les individus qui hantent ce singulier cabinet des Horreurs : Bergaz est « un *vague* espagnol » ; Rossi a glissé « à la facile existence des métiers *louches* » ; Raphanel est « une des *vagues* et *louches* figures de l'anarchie » ; Sanfaute est « un *pâle* voyou » ; Mathis, sans être un voyou, est un garçon au « visage *pâle* et *pincé* ». Hyacinthe est venu « *pincé* très correctement » dans sa redingote. Sanfaute, déjà cité, a les « joues *maigres* ». Bergaz montre à Rosemonde une femme « *maigre* » aux yeux luisants. Tout à l'heure, on verra et l'on entendra une chanteuse « *maigre* ».

En renseignant Rosemonde, Bergaz « *riait* de son air aigu ». Hyacinthe faisait des observations « en *riant* franchement ». Bergaz examinait Raphanel « avec un petit *rire* de soupçon ». Aux ordures débitées par les chanteuses, la salle « cherchant à *rire* » éclate. Silviane paraît, il y a des cris, des « *rires* ». Silviane « *sou-*

riante » ne s'émeut pas. Duthil ne se trouble pas davantage ; « il faut bien *rire* ». Rosemonde se livre à des réflexions sur le compte de Duvillard, Hyacinthe, qui « *ricane* » répond en équivoquant. La petite princesse se met « *à rire* ».

Dans ce lieu, nommé cabinet des Horreurs, on remarquera surtout celles de M. Zola. M. Zola, c'est une justice à lui rendre, s'y connaît, en horreurs, et son livre en est plein au point d'en crever. En voici une poignée encore :

Au moment où la Chambre se prépare à discuter l'interpellation Mège, le général de Bozonnet, jugeant que l'état militaire est un état perdu, a « un *geste* de désolation ». Mège, arrêté par un des ses collègues, « *gesticule* ». Dans un instant, Monferrand se frottera les mains « en un *geste* familier... », en attendant que Mège « redresse son corps déguingandé, dans une *gesticulation violente* ». Alors l'interpellateur rappellera « cette *violente* campagne de délations » menée par la *Voix du Peuple*. Et il en arrivera lui-même « aux pires *violences* ».

Soudain, « un *frémissement* » courut. Barroux montait à la tribune. Il parla avec émotion, « il n'y eut plus qu'un honnête homme, *frémissant...* » A la fin de son discours, il fit, « en *frémissant* », allusion aux manœuvres cléricales. Monferrand à son tour prit la parole et la Chambre écouta, « *frémissante* ».

Infortuné Barroux! avoir tant frémi et voir tout le succès aller à Monferrand qui n'a pas frémi, ce n'est pas de veine! « Il sentait *crouler* avec lui tout un monde »,

dit M. Zola. Les vieux avaient eu raison de mourir, car « tout *croulait*, du moment que l'idée de liberté faisait banqueroute... » Barroux, en quittant la tribune, avait « en lui un *écroulement* ». Après le discours Monferrand, il resta « à son banc, immobile, d'une pâleur de mort, comme foudroyé, écrasé sous *l'écroulement* du vieux monde ».

Si la poussière de ces écroulements vous gêne, vous êtes libre d'aller respirer l'air pur de la campagne avec Pierre et Marie, dans leur promenade à bicyclette. « Cette *envolée* à deux » était toute naturelle. Chemin faisant, Marie jase, narre sa vie du lycée : « c'étaient des cris, des galops, des poussées, et nos cheveux *s'envolaient*... etc. » Elle estime qu'une bicycliste doit se mettre en culotte afin d'être « à l'aise, de *voler* comme l'oiseau ». Dans la forêt, Pierre et Marie « filent côte à côte, du même *vol* régulier ». La conversation roule sur l'utilité de la bicyclette, ce qui n'empêche nullement notre couple de savourer le délice « de s'en aller ainsi, d'un *vol* d'hirondelle qui rase le sol ».

Préférez-vous aux fugues printanières les spectacles de cour d'assises, M. Zola vous les fera voir. Il vous montrera Salvat « *seul* et lamentable entre quatre gendarmes ». Salvat, très calme, avouera; lorsqu'il dira la misère des pauvres affamés, « là *seulement* il s'animera ». A propos de la fabrication de la bombe, le président observera que c'est « le *seul* point obscur de l'affaire ». Invité à s'expliquer là dessus, l'accusé prétendra qu'il a fabriqué la bombe « tout *seul* ». Et « à la fin *seulement*, une invincible émotion » l'envahira et il

criera, parlant de la fillette que, sans le vouloir, il a tuée, que « ça, c'est vraiment la *seule* chose » qu'il regrette.

Nous en avons terminé avec cette partie des rabâchages du « Maître » ; nous craindrions, à continuer ce petit jeu, de lasser la patience du public, et franchement il y aurait de quoi. Par ce que nous avons recueilli, le lecteur devinera ce que nous n'avons point ramassé ; l'importance de cette glane fera juger de l'épaisseur de cette moisson... Les curieux, ceux qui voudront se rendre encore plus exactement compte des embroussaillements du livre, iront au livre. Ils y compteront les *mais,* les *puis,* les *tandis que,* les *tout de suite,* les *lorsque,* les *parmi,* les *au milieu*, les *de nouveau*, les *un peu,* les *tout d'un coup,* les *là,* les *même,* etc., etc... Et les *ah!* au commencement des périodes, et les comparaisons non dissimulées, « non fondues dans la phrase », eût dit Goncourt, mais qui champignonnent innombrablement et que le romancier accroche toujours à un *comme,* ou à un *tel que.* Je mentionnerai, pour finir, la *fièvre* qui ravage, d'un bout à l'autre, le *Paris* de M. Zola; elle est véritablement endémique. Cela aidera peut-être à comprendre pourquoi Pierre, Guillaume et ceux que je ne nommerai pas, sont si *frémissants* et si *frissonnants ;* cela expliquera-t-il pourquoi l'auteur écrit si mal ?

O mon pauvre et grand Flaubert, qui fis un jour une courbette devant « l'énorme talent » de Zola, de quel mépris se chargeraient tes lèvres si, revenant au monde, tu avais à dire toute ta pensée sur cet indécent bafouilleur !

IV

M. Zola ne répète pas que les mots, il répète aussi les phrases. Quel homme précautionneux! Non seulement il tient à ne rien perdre, ce qui serait, après tout, légitime, mais encore il fait servir les mêmes choses deux fois, quatre fois, dix fois, ce qui est d'un grigou. En dépit de ses apparences de prodigalité, M. Zola est un avare, un vieil avare doublé d'un impuissant. Est-il à bout de souffle? Sa torpide pensée se refuse-t-elle à de nouvelles besognes? Il ouvre son tiroir aux clichés et prend dans le tas, sans choisir : le premier venu est toujours le bienvenu.

Pierre nous est montré comme un « *prêtre sans croyance veillant sur la croyance des autres, faisant chastement, honnêtement son métier, dans la tristesse hautaine* de n'avoir pu renoncer à son intelligence... » Plus loin : Pierre est « resté prêtre, *prêtre sans croyance nourrissant du pain de l'illusion la croyance des autres* ». Ailleurs, nous revoyons ce « *prêtre incroyant veillant*

sur la croyance des autres, faisant chastement, honnêtement son métier, dans la tristesse hautaine de son mensonge ». Pierre s'efforce de rompre définitivement avec le sacerdoce, son rêve d'autrefois lui traverse soudain l'esprit : « Ah ! le beau rêve, qu'il avait fait de grandir farouche et solitaire ! *Ne plus croire, mais veiller en prêtre chaste et loyal sur la croyance des autres*... » Ce refrain revient une dernière fois à la fin du roman : «... Sa soutane l'étouffait du *mensonge hautain* où il s'était refugié pour la garder à ses épaules, cette attitude du *prêtre incroyant qui continue, honnêtement, chastement, à veiller sur la croyance des autres.* »

Regardons Pierre sortant de visiter Laveuve. Il s'échappait, « *il eut l'étonnement de revoir Salvat*... » Suivons-le dans sa course errante à travers Paris : « *il eut la surprise de reconnaître* de nouveau, sur un banc, Salvat... » En voulez-vous des « étonnements » et des « surprises » ? M. Zola en a mis partout. « *Il eut l'étonnement de voir* encore là les deux femmes... » — « Pierre fut *surpris de reconnaître* le fils du baron... » — « *Et ils eurent la surprise de reconnaître* un prêtre. » — « *Il eut la surprise d'apercevoir*, dans un coin de l'antichambre...» — « *Il eut l'étonnement de reconnaître* devant lui, pressant également le pas, Gérard de Quinsac... » — « *Ils venaient d'avoir la surprise de reconnaître* Pierre et Guillaume. » — « Il eut *la surprise d'assister* à une visite d'une autre sorte. » — « *Il eut la surprise* et l'embarras *de voir entrer* son frère Guillaume. » — « *Il eut la surprise de voir entrer* Berthe-

roy... » — « Et Pierre *eut la surprise* de retrouver la... » — « *Et il eut la surprise de reconnaître* Madame Théodore... »

Un portrait de Pierre : « Sa double hérédité en éternelle lutte, son père dont il tenait *la tour inexpugnable de son front*, sa mère qui lui avait donné ses lèvres altérées d'amour... etc. »

Un portrait de Guillaume : Celui-ci a « le front haut *en forme de tour. Il tenait de son père ce front* de logique et de raison *inexpugnables* que Pierre avait lui aussi... »

Un portrait d'Antoine, l'un des fils de Guillaume : Antoine apparaît avec « *le grand front, en forme de tour qu'il devait à son père...* »

Guillaume, dans une conversation, rappelle que Pierre a « *son front, à lui* (leur père), *d'une solidité inexpugnable de tour* ».

Etc...

Pierre était « *tel qu'un sépulcre vide où ne restait pas même la cendre de l'espoir.* » — « Quel ridicule que de s'être laissé embraser de nouveau par cette flambée de charité, un dernier incendie dont il ne sentait plus en lui que la cendre ! Cette fois, il se crut mort lui-même, *il n'était plus qu'un sépulcre vide.* » — « *Le sépulcre était vide, la cendre même en venait d'être balayée.* » — Pierre déclare à Guillaume : « C'est fini, *je ne suis plus que cendre, un sépulcre vide.* » — Plus loin : « ... le prêtre que je suis est mort, *un sépulcre vide.* » — Barroux sent en lui « *un vide de sépulcre.* » — A propos de

Pierre : « Ah! ne plus croire, ne plus aimer, *n'être que cendre...!* » — « C'était ainsi qu'il avait fini par être adoré comme un saint, lui qui niait tout, *vide tel qu'un sépulcre dont le vent a balayé la cendre.* » — « Derrière, on sentait la détresse du néant, *un vide de sépulcre dont le vent a balayé les cendres.* »

Paris est « voilé de nuées, comme enseveli *sous la cendre de quelque désastre...* » — « *La cendre de désastre qui noyait Paris* semblait s'épaissir... » — « Ce grand Paris *si voilé de cendre...* » — « L'expérience nouvelle se posait avec ce Paris qu'il avait vu *si voilé de cendre...* » — « ... cette nuit complice dont *la cendre fine peu à peu noyait* l'océan des toitures... » — « *le ciel restait d'un gris de cendre fine...* » — « *ce ciel de cendre*, cette pluie tombant encore l'attristaient d'un frisson... » — « ... une lueur d'aube commençait à pleuvoir du ciel comme une *cendre fine.* »

M. Zola ne se contente pas de cendrer le ciel, Paris, Pierre, Barroux, il cendre également Gérard de Quinsac. Gérard « *n'était que cendre*, toujours menacé de la maladie et de l'écroulement ». — « Et n'y avait-il pas là le symbole de cette noblesse, d'apparence encore si haute et si fière et qui, au fond, *n'était que cendre ?* »

C'est, tout le long de *Paris,* la même phrase, ou la même idée, ou la même image. Nous allons ou plutôt M. Zola va achever de convaincre les esprits. Citons simplement :

Sur Silviane et le baron Duvillard : « Cette fille était

sa tare à lui. » — « Elle était la tare chez cet homme si solide et si puissant encore. » — « Et la sourde conscience que Silviane était sa tare vengeresse... etc. »

Sur Gérard : « Derrière la noble façade de la race, cette grande taille, cette mine fière, elle savait donc quel était le mensonge. » — « Elle tremblait toujours, elle savait bien le mensonge de la façade... » — « Dans sa haute et fière mine, son visage de bel homme lui parut, en effet, blêmi, cachant moins, sous la noblesse de la façade, l'irréparable délabrement intérieur. » — «... elle le savait si faible, si maladif même, derrière sa façade de bel homme... »

Sur la charité : « ...cette banqueroute de la charité, l'ironie affreuse du saint homme puni pour avoir donné... » — «... cette banqueroute de la bonté elle-même, la charité dérisoire, la charité inutile et bafouée. » — « Et qu'allait-il devenir lui-même dans la banqueroute de cette charité qui seule, depuis trois ans, le tenait debout, en occupant toutes ses heures, en lui donnant l'illusion de se dévouer... » — « Les trois francs qu'il tenait dans sa main ... l'emplissaient à la fois d'une émotion attendrie et d'une sourde colère contre l'inutile charité. » — « Avec la charité illusoire, inutile, l'Évangile croulait... » — « Mais quel terrible argument, l'inutilité absolue, dérisoire de cette charité! » — « ... la charité inutile et dérisoire devant la haute et souveraine justice... » — « Laveuve, le mort, était comme le soufflet d'ironie atroce à l'illusoire et

tapageuse charité. » — « Je comprends que tout ait croulé pour vous lorsque la charité vous a semblé insuffisante et dérisoire. » — « La charité! la charité! c'est la certitude de son néant et de son inévitable banqueroute qui a fini de tuer le prêtre en moi... » — « ... la charité était une simple distraction de riche, illusoire, inutile. »

Sur Mège : « Depuis qu'il émargeait comme député, les socialistes du dehors ne voyaient plus en lui qu'un rhéteur, un dictateur au fond... » — « Barthès... s'emportant, lui aussi, contre Mège qu'il accusait, depuis son entrée à la Chambre, de n'être plus qu'un rhéteur, un théoricien rêvant de dictature. »

Sur le même : « Il s'y battait (à la Chambre) pour ses idées, avec une volonté, une obstination farouches, en doctrinaire qui avait disposé du monde selon sa foi... » — « ... un apôtre qui mettait une obstination farouche à vouloir refaire le monde selon sa foi. »

Salvat, lui, est un rêveur « voulant refaire le monde selon sa logique de sectaire ».

Sur le vieux monde : « Plus rien ne pouvait retarder la catastrophe inévitable... » — « Il (Pierre) sentait la foudre inévitable, rien désormais ne pouvait retarder la catastrophe. »

Sur le peuple : «... il (Pierre) n'entendait plus que le cri du peuple, du grand muet, demandant justice, grondant et menaçant de reprendre sa part ». — « ... le

peuple, l'éternelle dupe, le grand muet, serrait les poings, grondait en réclamant sa légitime part. » — « L'universel cri de justice dont la clameur, de plus en plus haute, monte du grand muet, du peuple si longtemps dupé et dévoré... »

Sur Janzen : « ... un sans-patrie, promenant par-dessus les frontières son rêve de fraternité sanglante. » — « Son existence de sans-patrie promenée au travers de l'Europe en un rêve sanglant restait insondable. » — « D'un geste large, il fit entendre le sans-patrie qu'il était, promenant par-dessus les frontières son rêve de fraternité sanglante. »

Poursuivons :

Paris était « noyé sous un dégel morne et frissonnant ». — « ... la cendre de désastre qui noyait Paris... etc. » — Pierre attend « l'effondrement, Paris noyé de sang... » — « la boue noyait le pavé défoncé... » — « La noire humidité noyait tout de son frisson. » — Chaigneux a « toute sa face noyée ». — « C'est la malchance acharnée... du pauvre homme médiocre qui a cru que sa situation de député allait lui faciliter les affaires et qui s'y noie. » — « Cette nuit complice dont la cendre fine peu à peu noyait l'océan des toitures... » — « C'était la République elle-même que ses adversaires essayaient de noyer sous un flot d'abominations. » — Janzen a le visage « comme noyé de brume ». — L'ironie de Camille « était comme un flot de boue cachée dont elle cherchait à la (Ève) noyer ». — Chez

Mgr Martha, une expression de constante amabilité « détendait et noyait l'impérieuse autorité du visage ». — « ... l'ombre lente continuait à pleuvoir, noyant les sanctuaires... » — « ... une amertume noya le cœur de Pierre. » — La masse de l'Opéra est « peu à peu noyée d'ombre ». — « La rue étroite, à côté du boulevard, se noyait d'une ombre bleue. » — « La fumée âcre noyait tout. » — « Les rues se noyaient sous une humidité glaciale. » — « Ses petits yeux tendres se noyaient de rêve. » — « C'était un pêle-mêle extraordinaire de vérités, d'inventions, de renseignements précis noyés dans les extravagances les plus inattendues. » — « ... il tenait de sa mère des yeux que noyait le rêve. » — « ... deux grosses larmes lui noyaient les yeux. » — « Elle avait une figure ronde et noyée... » — « Le corps nu, drapé à peine, était d'un éphèbe, mince et robuste, à la tête noyée d'allégresse... » — « Cette face de colosse blond, noyée habituellement de douceur et de rêve... » — « ... la lumière diffuse était si dorée, à cette heure du soir, que la vision s'y noyait... » — « Durant des heures, les deux frères demeuraient ainsi noyés de silence... » — « Bache surtout, gras et paterne, ses petits yeux tendres à demi-noyés dans la neige des cheveux... » — « ... le cœur noyé d'un attendrissement immense... » — « ... tout cela noyé dans d'extraordinaires histoires... » — « ... cet envahissement des ténèbres noyant les choses inavouées qu'elle craignait de laisser voir... » — « ... le marquis de Morigny dont le fin profil, le grand air de vieillard sévère et tendre, se perdait, noyé d'ombre... » — « Celui-là, petit homme

rond et gai, à la figure poupine, au nez enfantin noyé entre de grosses joues... » — « Gérard noyé d'ombre... » — « ... l'autre le regarda, mais ne vit que sa grosse tête rude, noyée d'ombre. » — « Et dans le brouillard qui peu à peu noyait ses yeux fous... » — « ... elles débordaient de ses beaux yeux noyés. » — « ... ce serait si lâche à moi ... de t'empêcher de faire une fin heureuse, en m'accrochant, en te noyant avec moi... » — « ... des larmes noyèrent ses yeux... » — « ... au sortir du gouffre d'erreurs où la discussion des textes l'avait noyé. » — « les quartiers riches à l'Ouest sont comme noyés d'une brume... » — « ... à la place de la tonsure dont la pâleur se noyait. » — « ... au fond de l'ombre qui noyait ce côté de la salle. » — « ... ils avaient, noyées d'ombre, de bonnes têtes somnolentes. » — « ... une grande ombre vague, sous laquelle la cohue entassée se noyait, confuse. » — « ... une tristesse ignorée semblait monter d'elle et noyer son visage... » — « ... d'autres descendirent des chambres vides et froides, se noyèrent dans l'immense ville... » — « ... noyée dans cette marée de figures inconnues, elle échangeait avec le marquis un regard d'indicible tristesse... »

J'en passe !

Sans avoir sur la conscience autant de *noyades* que Carrier, de conventionnelle mémoire, M. Zola en a tout de même un certain nombre. Est il nécessaire de dire que, lorsqu'on n'est pas « noyé » dans *Paris*, on y « sombre »? Vous n'avez pas d'autre alternative.

« Ces trois années, Pierre venait de les vivre dans une

tourmente sans cesse accrue où son être entier avait fini par sombrer. » — Laveuve avait « un nez qui sombrait dans la bouche ». — Le marquis de Morigny se demandait « pourquoi discuter quand tout sombrait ». — Pierre « achevait de sombrer » dans un problème torturant. — « Tout allait sombrer, et il n'entendait plus... » — « La nuit noire s'était faite, une nuit sans pardon où les étoiles sombraient... » — « Et ce ne fut, malheureusement, que la brève vision d'un espoir indistinct de rachat et de victoire, car déjà tout sombrait. » — « ... Agathe, dont la foi protestante avait achevé de sombrer... » — « ... Salvat n'avait point osé revenir rue des Saules, dans l'ébranlement de son attentat où tout sombrait. » — « ... l'inévitable lutte des classes où notre civilisation devait sombrer. » — « Moi qui ai vu sombrer le vieux monde dont je suis... » — « Le Christ bitumineux avait sombré... » — « Un ancien projet ... avait sombré... »

Dernières citations :

« ... cette nuit complice dont la cendre fine peu à peu noyait l'océan des toitures... »

« ... on apercevait, dans la lumière, l'océan de Paris, la mer sans bornes des toitures. »

« A cette heure, sous le soleil oblique de l'après-midi d'hiver, Paris était ensemencé d'une poussière lumineuse, comme si quelque semeur invisible, caché dans la gloire de l'astre, eut jeté à main pleine ces volées de

grains, dont le flot d'or s'abattait de toutes parts. L'immense champ défriché en était couvert, le chaos sans fin des toitures et des monuments n'était plus qu'une terre de labour dont quelque charrue géante avait creusé les sillons. Et Pierre, dans son malaise, agité quand même d'un besoin d'invincible espoir, se demanda si ce n'était pas là les bonnes semailles, Paris ensemencé de lumière par le divin soleil... »

« ... la mer sans fin des toitures... »

« ... le large vitrail dominait l'océan des toitures... »

« Le soleil oblique, qui descendait derrière de minces nuages de pourpre, criblait la ville d'une grêle de rayons, rebondissant de toutes parts sur l'immensité sans fin des toitures. Et l'on aurait dit quelque semeur géant, caché dans la gloire de l'astre qui, à colossales poignées, lançait ces grains d'or, d'un bout de l'horizon à l'autre.

» Il dit (Pierre) tout haut son rêve :

» — C'est Paris ensemencé par le soleil, et voyez quelle terre de labour, que la charrue a creusée en tous sens, ces maisons brunes pareilles à des mottes de terre, ces rues profondes et droites comme des sillons !

» Marie s'égaya, se passionna :

» — Oui, oui ! c'est vrai ... Le soleil ensemence Paris... »

« Et le grand Paris en face déroulait la mer sans fin de ses toitures. »

Qu'en dites-vous ?

On a beaucoup vanté la richesse d'imagination de M. Zola. J'ai mon opinion là dessus qui n'est pas celle de tout le monde, et je n'ai nulle envie de la taire, M. Zola s'en apercevra tout-à-l'heure. Il m'est permis, dès maintenant, de constater qu'il ne s'est pas mis en frais pour *Paris*. Nous ne répugnons certes pas aux redites quand elles s'imposent — nécessité fait loi — ou quand elles ajoutent — à quoi n'arrive-t-on pas avec du talent ? — à la beauté plastique d'une œuvre. M. Zola, lui, c'est une justice à lui rendre, n'y apporte vraiment aucune discrétion. Quel écrivain de quatre sous à côté seulement d'un Loti ! Chez nos romanciers contemporains, l'image, la même image revient parfois, mais l'œil, non plus que l'esprit, ne s'en trouve blessé ; en sent qu'elle a été cherchée, voulue, et, ce qui vaut mieux, elle est à sa place partout où elle déroule les magnificences de sa forme prestigieuse. Tantôt c'est une description, un paysage aux immuables perspectives dont l'auteur encadre une action très simple menée par de rares personnages vivant d'une vie tout intérieure. Loti nous a donné cela. Tantôt c'est, dans une action plus complexe, comme un *leit-motif* wagnérien, le rappel systématique de traits qui caractérisent un être, l'évocation d'objets qui allaient s'effaçant déjà parmi l'orchestration enchevêtrée du livre, et qu'on voit soudain réapparaître, en leur pure essence, reconstitués... Dans les deux cas, on salue l'artiste qui a exécuté ces choses pleines de signifiance. M. Zola n'en fait pas de pareilles. C'est trop haut pour lui, d'une splendeur

expressive trop intense. Avec M. Zola, il nous faut tomber dans la répétition bête, inordonnée, surgie la plupart du temps sans qu'on devine pourquoi. Il semble qu'il soit payé à la ligne. Il plaque des images à propos de tout et de rien, ce qui a, pour cet intrépide pondeur de copie, l'avantage d'allonger démesurément ses volumes. S'efforce-t-il, dans cette cacophonie qu'est son roman, d'arriver à l'effet par de méthodiques réminiscences d'impressions, sa phrase détonne encore plus; pas de goût, aucun art; l'image au lieu de se déployer, s'étrique misérablement. M. Zola n'est plus qu'un poussif, le voilà descendu au rang de petit « crevé » littéraire.

La variété dans l'imagination lui manque, c'est un fait. M. Bourget voudra bien nous apprendre si c'est un résultat de la persévérance dans le travail...

V

> Entre la langue et le caractère d'un peuple, il y a la même relation mystérieuse qu'entre la lune et la mer.
>
> LEIBNITZ.

On s'est abusé longtemps sur les facultés d'imagination de M. Zola. On prenait pour de la force la brutalité et la grossièreté de sa manière. Que penseriez-vous d'un peintre qui, dans ses académies, se bornerait à mettre des muscles où il faut surtout des nerfs? Vous vous diriez que cet homme fait le métier d'un autre et, s'il était votre ami, vous lui conseilleriez de tenter la fortune dans une carrière différente : le mauvais peintre, envoyant sa palette au diable, se révélerait peut-être financier habile, inventeur génial, diplomate consommé... M. Zola a transposé dans la littérature et pratiqué sans honte la fantaisie dont nous venons de parler. Il s'en est servi comme d'un moyen, d'un procédé, presque comme d'un système, et il y a

gagné la célébrité et l'argent. Il a mis des paquets de chair partout. Était-ce ou n'était-ce pas la négation de toute esthétique ? La vérité dans l'art était-elle encore ou n'était- elle plus l'unique loi de l'art ? Et nos créations, pour être des images de vérité, ne devaient-elles plus correspondre à l'éternelle Création, faite ici de contrastes, là de nuances, ailleurs du mélange de ce qui est fort avec ce qui est délicat? On ne s'en inquiétait guère, on regardait béatement — je ne sais pas si béatement est le mot juste — on admirait, on s'extasiait: quelle puissance de bloc! quelle solidité de granit ! Hélas! c'était tellement solide et tellement puissant que personne ne vit onques cela remuer. Corps monstrueux que sa bouffissure énorme empêchait de se mouvoir, et dans lequel la vie ne circulait pas!

Heureusement pour notre réputation de peuple spirituel, nous commençons à revenir de cette erreur. On s'aperçoit enfin, en dépit du *naturalisme* affecté de M. Zola, que rien n'est moins *nature* qu'un roman de ce romancier. Plusieurs ajoutent que rien n'est moins français, et ils ne se trompent pas. M. Zola n'est pas un écrivain français, il ne l'est ni par la pensée, ni par l'expression. Il est, en son genre, un « déraciné »; il a beau s'être implanté en terre gauloise, il ne s'est rien assimilé du pays qui l'a accueilli, il n'a réussi à nous prendre ni notre tempérament, ni nos idées, ni notre langage. Le caractère chez nous, est tout de clarté, de loyauté brave, de fierté, et la conscience nationale, quand on y touche, ne serait-elle qu'effleurée, rend un son de

métal pur. Pareillement, et par une conformité logique, notre langue est toute de limpidité et de netteté. Elle est franche — docile seulement aux gens de la maison, à ceux dont les aïeux, au cours de longs siècles, ont vécu sur le bon et vieux sol, et robustement s'y sont fixés, tels les chênes en nos forêt profondes — à ceux qui ont puisé au terroir les sentiments communs à tous les fils de la grande famille française. Dès lors, comment ne serait-elle pas rétive à M. Zola ? il n'est rattaché par aucun lien à l'âme de la Patrie ; ses ancêtres ne sont pas d'ici, il n'ont pas poussé dans ce large et droit sillon. M. Zola est un nouveau venu parmi nous. Cette moitié d'Italien ne pourrait jamais faire qu'une moitié de Français. Ne sentant pas comme nous, il ne pense pas, il n'écrit pas comme nous.

Nous avons établi que la variété dans l'imagination lui manquait. Nous allons prouver qu'il a l'imagination aussi boiteuse que nécessiteuse.

Ce qu'il convient d'observer d'abord chez M. Zola, c'est son impuissance à trouver une comparaison qui ne cloche point. Les comparaisons ont toujours été recherchées par les écrivains de grand talent (je ne dis pas cela pour l'auteur de *Paris)*, ils n'en ont que rarement abusé et, dans tous les cas, sous leur plume, elles ne grimaçaient pas. Une certaine probité de l'intelligence et je ne sais quel tact gardaient ces fermes esprits des exagérations, des outrances et du ridicule. Rien n'est plus malaisé que l'emploi des comparaisons. Elles sont un attrait ; elles colorent vivement ; elles donnent

du ton à un tableau; elle mettent en communication avec l'âme des choses; elles font vibrer. Mais un barbouilleur n'y suffit pas.

Saviez-vous que les sépulcres eussent des gestes? M. Zola affirme qu'il en est :

« Il était (Pierre) la règle, *il n'avait plus que le geste du prêtre, tel qu'un sépulcre* vide où il ne restait pas même la cendre de l'espoir. »

Dans vos promenades aux champs, par les beaux soleils, vous est-il venu à l'idée (j'espère pour vous que non) de comparer un rayon de lumière aux flammes d'un feu de cheminée? M. Zola, lui, compare ces flammes à un rayon de printemps :

« Et l'on passa dans la salle à manger où brûlait un grand feu *dont les flammes joyeuses luisaient, telles qu'un rayon de printemps.* »

Avez-vous déjà vu des nuances qui étaient des étiquettes, et des étiquettes qui classaient une soif? M. Zola a vu les unes et les autres :

« Gauche, droite, catholiques, républicains, socialistes, *les vingt nuances des partis n'étaient que les étiquettes qui classaient la même soif brûlante* de gouverner. »

Jusqu'ici la discrétion des alcôves n'avait été mise en

doute par personne. Il a fallu M. Zola pour parler de leur indiscrétion et pour la comparer à celle des magasins :

« Jamais il n'avait remarqué le bariolage des façades, les glaces peintes, les stores, les trophées, les affiches violentes, *les magasins magnifiques, d'une indiscrétion de salons et d'alcôves,* ouverts à la pleine lumière. »

Qu'est-ce que la voie lactée ? C'est la plus importante des *nébuleuses,* c'est cet amas d'étoiles *indistinctes,* cette *blancheur douce* que nous contemplons par les nuits sereines, et qui entoure le ciel comme d'une ceinture. M. Zola, lui, assimile cette voie lactée à des *étoiles vives,* et il a soin, pour achever de se rendre grotesque, de mêler, à ces scintillations et à ces lueurs, *l'aveuglante* clarté du *plein soleil :*

« Bientôt les boulevards allaient charrier les *étoiles vives* des voitures, *ainsi qu'une voie lactée* en marche, entre les deux trottoirs incendiés par les lanternes, les rampes, les girandoles, un luxe *aveuglant de plein soleil.* »

Plus loin, ce sont de « petites mains d'infirme *qui se crispaient comme des griffes* ». Il paraît qu'il y a des griffes qui se crispent ! On apprend tous les jours quelque chose de nouveau...

Tout le monde sait qu'une cicatrice est la trace qui reste d'une blessure. M. Zola en est arrivé à voir dans

des blessures — et dans des blessures *terribles*, encore! — de simples cicatrices :

« Les terribles blessures apparaissaient comme des cicatrices récentes. »

M. Zola ne se pique pas de logique.

« Je m'amusais justement, lorsque vous êtes arrivé, à suivre, là bas, sur Paris, ces fumées que le vent couche vers l'Est. *On dirait des navires, toute une escadre innombrable que le soleil empourpre.* Oui, oui! *des vaisseaux d'or, des milliers de vaisseaux d'or* qui partent de l'Océan de Paris, pour aller instruire et pacifier la terre. »

De sorte que voilà une flotte (car lorsqu'il y en tant de vaisseaux, ce n'est plus une escadre) qui est dans la même minute de *pourpre* et *d'or*. M. Zola est un profond observateur...

Admirez ceci :

M. Zola nous montre deux bicyclistes (Pierre et Marie) qui s'en vont « d'un vol d'hirondelle qui *rase le sol* ». Deux minutes après, nous retrouvons Pierre et Marie, ravis « de *rouler* de nouveau côte à côte, comme deux oiseaux accouplés, *planant* d'un vol égal ». Tout à l'heure, ils rasaient le sol, maintenant ils planent, quoiqu'ils n'aient pas quitté leurs bicyclettes, et tout en planant ils « roulent », et ils roulent « comme deux oiseaux ». M. Zola a vu déjà des oiseaux qui roulaient.

Heureux homme ! Mais le plus joli est peut-être la phrase suivante. Il s'agit de nos deux bicyclistes : « Alors, ce fut cette griserie allègre de la vitesse, l'enivrante sensation de l'équilibre dans le coup de foudre où l'on roule à perdre haleine... » Rouler dans un coup de foudre ! N'est-ce pas renversant ? Si les bicyclistes se tiennent en équilibre, le lecteur perd le sien. En vain l'on cherche, on ne parvient pas à comprendre.

Allons toujours :

« La Cour reparut. Tout un redoublement d'émotion soulevait la salle ; un grand souffle passait, *tel qu'un vent d'anxiété agitant les têtes.* »

« C'était un rayonnement, une vibration qui sortait d'eux, malgré eux, un souffle plus subtil qu'un rayon ou qu'un parfum. »

Ainsi, ce souffle est plus subtil qu'un rayon, et pourtant c'est, en même temps qu'un souffle, un rayonnement !

Pour faire suite à la comparaison des flammes et du rayon de printemps :

« ...il n'y avait plus que les boutiques braisillantes des marchands de vins, qui luisaient, *pareilles à des phares.* »

Toutes les comparaisons et toutes les métaphores de M. Zola sont frappées au coin de cette extravagance. M. Zola est un « Maitre ». Oui, certes, dans l'incohérent

et dans le baroque. Il excelle à réunir dans une phrase les termes les plus contradictoires :

« Et le beau monde se ruait chez les maîtresses de maisons hardies, les excentriques, les étrangères telles que la princesse, qui ne *reculaient* devant aucune *attraction*. »

« Et son ironie, *sortie* de ses lèvres de vierge, devant ce prêtre innocent, était comme un flot de boue *cachée*... »

« ... il s'agissait de se rallier au gouvernement nouveau et de *l'absorber* en *l'envahissant*. »

« ... quels continuels flots d'idées, se *succédant*, se *heurtant*[1] sans fin, les unes enfantant les autres... »

« Et là, dans ce *cadre d'infini*, une jeune fille de vingt-six ans était debout... »

« ... elle fut reprise d'une de ces rougeurs de petite fille qui l'ennuyaient tant, elle *s'empourpra*, lorsqu'elle voulut, elle aussi, envoyer son mot de tendresse au blessé. Mais bravement, elle prononça le mot les yeux gais et *candides*... »

« ... que de fois ses yeux se *levaient* du livre, se perdaient dans la rêverie sombre, dans le néant où il *retombait* toujours[2]. »

1. Si elles se succèdent, elles ne se heurtent pas. Le bon sens et l'étymologie l'indiquent.

2. C'est comme au puits : quand un seau monte l'autre descend. Nous retrouvons plus loin le même effet.

« ... ses yeux de *rêverie* et de tendresse restaient *fixés* sur Guillaume. »

« Seulement quelle abomination, quel *soulèvement* de la raison et du cœur lorsque de la théorie on *descend* à la propagande. »

« Il avait gardé de l'école normale tout un dogmatisme, un pédantisme étroit dont rien n'avait pu le laver [1], ni ses efforts *herculéens* pour être sceptique et *léger*, ni... etc. »

« C'était le rut de l'immonde, l'irrésistible *attirance* de l'opprobre et du *dégoût*. »

« Et il finit par dire gaiement avec une *pointe* de *tendresse* émue... »

« Pendant près de deux heures, il continua de la sorte, dédaigneux de vérité et de logique, ne cherchant qu'à frapper l'imagination, utilisant la terreur qui avait soufflé sur Paris, agitant comme un drapeau *sanglant* la pauvre petite victime, la jolie enfant dont il montrait la main *pâle*, dans le bocal d'esprit de vin... »

Etc., etc.

M. Zola, nous venons de le constater, accumule dans ses images des mots qui se cabrent les uns devant

1. M. Zola fait du pédantisme une *tache*. Or voyez quelle épithète il accole à ce mot : « étroit ». Zola est tout entier là dedans. Il n'a jamais su se servir de nos vocables. Il est d'une ignorance crasse « dont rien ne pourra le laver ».

les autres; il y a là, pour qui sait lire, des effets de comique intense. Mais ce n'est pas ce qu'il y a de plus étonnamment drôle chez M. Zola. Fréquemment M. Zola dispose, autour d'une idée ou d'un fait, des images qui ne se lient pas entre elles et qui parfois se nient.

« Cette histoire des chemins de fer africains, *ce petit coin de boue remuée, exhalant d'inquiétantes odeurs,* soulevant brusquement à la Chambre cette émotion, ces craintes, ces colères, ce n'était en somme qu'une occasion à bataille politique, *un terrain où allaient s'exaspérer les appétits voraces* des divers groupes... »

Bon appétit, Messieurs.

A propos des scandales parlementaires :

« *La boue coulait* à plein bord, *la plaie hideuse, saignante et dévorante s'étalait*... »

Voulez-vous tout à la fois courir, être saisis par un engrenage, tomber sous une meule, dans une ruée, être charriés et heurtés par une fièvre, et écraser vos riveaux? Fiez-vous à M. Zola :

« ... et tous couraient à leurs soucis, à leurs passions, ressaisis par l'engrenage, retombés sous la meule, dans cette ruée de Paris, dont la fièvre les charriait, les heurtait en une ardente bousculade, à qui passerait sur le corps des autres et les écraserait. »

Le sublime dans l'art de parler pour ne rien dire, avec accompagnement de faute de français :

« Et le Paris nocturne, *semé d'étoiles, étincelant* comme un grand ciel d'été, restait lui aussi la grande énigme, le *chaos noir*, la *cendre obscure toute pétillante d'étincelles*, dont (sic) la prochaine aurore devait sortir [1]. »

Un problème :

« Le crépuscule l'avait envahie (la salle des assises) ; on trouvait sans doute qu'il était inutile d'allumer les lustres, puisque bientôt l'arrêt serait rendu, et il n'y flottait plus qu'un *jour* mourant, une grande *ombre* vague... »

Est-ce du jour qui flotte ? Est-ce de l'ombre ? Nous n'en savons rien, et M. Zola n'en sait probablement pas plus que nous.

Nous allons assister — spectacle très original — à « la mort d'un flot ». Guillaume a résolu de faire sauter la basilique du Sacré-Cœur :

« ... quelle leçon plus exécrable et plus haute, dans l'injuste mort d'une foule innocente, de milliers d'inconnus, du flot qui passe ! »

Avec M. Zola, il y a toujours à boire et à manger :

« Certes, le divin semblait nécessaire à l'homme

1. Il fallait *d'où*, monsieur !

comme le pain et l'eau; toujours l'homme s'y était rejeté, *affamé* du mystère, semblant n'avoir d'autre consolation que de s'anéantir dans l'inconnu. Mais qui pourrait dire que la science, un jour, n'étanchera pas cette *soif* de l'au-delà ? »

Et les non-sens !

« ... *une attitude* si haute et si grave *parfumée* d'une bonté si pure. »

« Et il semblait à Pierre aveuglé, étouffé, qu'il entrait *dans l'au-delà d'un de ces antres de la chair, tel que le Paris du plaisir en réalise le rêve.* »

« Était-ce donc nécessaire, cette décomposition des grandes cités qui ont gouverné le monde, cet afflux de toutes les passions, de tous les désirs, de tous les assouvissements, ce terreau accumulé, apporté du globe entier, où s'épanouit en beauté et en intelligence la fleur de la civilisation ? »

Cette dernière phrase est écrite à propos d'un salon où l'on ne voit que des rastaquouères et des cosmopolites...

On dit « un monde pourri », une « vieille société », et il y a, quant aux expressions : *société, monde*, pleine synonymie. M. Zola fait de l'une le complément de l'autre, de telle manière que la phrase ne signifie plus rien.

« N'était-il pas au coin de cette rue, au bout de ce boulevard, le gouffre attendu où allait crouler *ce monde pourri dont il entendait craquer la vieille société à chaque pas ?* »

Ouvrons le petit Littré. Nous y verrons qu'une *clameur* est un « ensemble de cris tumultueux ». Ouvrons ensuite *Paris*, nous y lirons :

« *L'universel cri* de justice *dont la clameur* de plus en plus haute monte du grand muet ... etc. »

Autres non-sens :

« Et ce serait à souhaiter qu'un génie barbare vînt, sans lecture, sans critique, sans pondération et sans nuance, *ouvrir à coups de hache* le siècle de demain, *dans une belle flambée de vérité et de réalité.* »

« Lui, rêvait de graver sur bois ses propres dessins, d'être le cerveau qui enfantait et la main qui exécutait, de façon à obtenir *des effets* nouveaux, *d'une grande intensité de vision* et d'accent. »

« Mais, à côté de ces travaux courants, il avait déjà fait *quelques planches d'une extraordinaire sensation* de puissance et de vie... »

« Sa chevelure éparse et *féconde* (il s'agit d'une statue figurant la Justice) était comme les rayons de sa face... »

« Et quel réveil joyeux lorsque la virginité sera méprisée, lorsque la fécondité redeviendra une vertu, dans l'hosanna des forces naturelles libérées, les désirs honorés, les passions utilisées, le travail exalté, *la vie aimée, enfantant l'éternelle création de l'amour.* »

Etc... etc...

Après les non-sens les contre-sens ! Il y en a de toutes les couleurs. M. Zola va montrer, s'accomplissant sous vos yeux, les effets d'une cause qui ne s'est pas encore produite. On n'invente pas ces choses. Laissons parler M. Zola :

« En un siècle d'histoire, en trois générations, la royauté s'était incarnée en lui, déjà menacée, *ébranlée* par la *tempête de demain.* »

M. Zola n'a évidemment pas la notion du temps :

« Et voilà que la jeunesse intellectuelle dont il avait désespéré, cette génération *de demain* qu'il croyait gâtée, *retournée à l'erreur, à la pourriture ancienne, venait de de se révéler* à lui... etc. »

Gérard a « grande taille » et « mine fière » mais un mal redoutable dévore intérieurement cette organisation. Sachant cela, vous pensez : que l'apparence est donc trompeuse ! M. Zola le pense autant que vous. Seulement il écrit tout le contraire :

« Derrière la noble façade de la race, cette grande

taille, cette mine fière, elle savait donc quel était le mensonge. »

Ce n'est plus la façade qui constitue le mensonge, c'est ce qu'il y a derrière !

« Et ce fut alors, à cette profondeur, que *le silence* de la terre (Guillaume et Pierre sont dans les substructions de la Basilique du Sacré-Cœur) qui pesait si lourdement sur eux *frissonna, s'ébranla peu à peu d'ondes sonores,* comme si la mort sonnait quelque part sa cloche invisible. »

« Il ne lâchait (Janzen) que de courtes phrases, mais elles cinglaient comme des fouets, elles coupaient comme des sabres. *Ses idées, ses théories en restaient un peu obscures.* »

Arrangez cela comme vous pourrez ! Mais il y a mieux :

« Sa vie avait toujours été un espoir *sans limites qui toujours se brisait contre les bornes* de la réalité. »

« Et Paris était là, qui s'étendait, *sans borne, d'un bout à l'autre* de l'horizon. »

Tairons-nous les images simplement burlesques, les métaphores bizarres ? Il y en a des tas hauts comme la tour Eiffel. Nous n'en citerons que sept ou huit :

« N'était-ce pas l'assassinat même de la vie, la pen-

sée lâche de ne pas vouloir la vivre pour elle-même ? »

« La mer sans fin des toitures se découpait avec une netteté singulière… »

« Ève sentit qu'elle aurait dû quitter la place. Et elle n'en trouvait pas la force, c'était impossible sur le mot qui l'avait frappée comme d'un soufflet [1]. »

« … l'odeur âcre de tout ce monde entassé accroissait l'ivresse, les cris dont l'auditoire se fouettait à chaque chanson nouvelle. »

« Et son répertoire, ses Fleurs du pavé, achevaient d'expliquer son succès, des chansons où l'ordure et la souffrance d'en bas, toute l'abominable plaie de l'enfer social, hurlait et crachait son mal… »

« Janzen seul le satisfaisait parfois, par ses mots brefs qui dépassaient l'horizon, tels que des flèches terribles conquérant la totalité de la terre à la famille humaine. »

« Jamais encore il n'avait senti à ce point le dégoût de son mensonge, cette prêtrise qui était devenue pour lui un vain geste. »

« Allez donc gouverner les hommes si l'on vous ôte des mains l'argent, le bâton souverain. »

1. Un autre que M. Zola eût écrit : « sur le mot dont elle avait été frappée comme d'un soufflet ». Avec M. Zola c'est le mot qui donne le soufflet !

Une pensée qui est un assassinat, et l'assassinat même de la vie! une mer qui se découpe avec netteté, un mot qui frappe comme d'un soufflet, une odeur qui accroît des cris, une plaie qui hurle, des mots qui dépassent l'horizon tels que des flèches terribles... (voir la suite plus haut), une prêtrise qui est un geste, l'argent qui est un bâton, après celles-là nous pouvons tirer l'échelle.

VI

Ce chapitre, que nous aurions pu intituler les *Drôleries de M. Zola,* se rattache directement au chapitre qui précède. Il en est le complément indispensable. Celui là nous a montré M. Zola incapable d'harmoniser, dans un tableau, deux images se rapportant à un même objet. Celui-ci nous le montrera également inhabile à lier deux idées. M. Zola n'a que des idées sans suite. On croirait parfois, en le lisant, à de véritables coq-à-l'âne. Le discours inorganique, brisé, dissocié, semble fait de débris de phrases ramassés un peu partout et rapprochés les uns des autres, sans ordre, au petit bonheur, à la va-comme-je-te-pousse; assez souvent il renferme des propositions qui se combattent et même s'annihilent. En un mot, le raisonnement ne se tient pas, c'est inexprimablement bête.

Conçoit-on, en effet, quelque chose de plus sot et de nature à soulever davantage la risée que ces lignes :

« Là, *il se troubla, il vit clair tout d'un coup* dans la divine insouciance où il était du monde. »

« Maintenant, *il n'avait plus qu'une hâte,* achever sa bonne œuvre qu'il croyait enfin certaine. *Et il s'efforçait d'attarder* son pas... »

« *Il y eut un silence suprême pendant lequel on entendit* de nouveau la voix gaie de Duvillard. »

« ... il habitait avec sa mère, *veuve, ruinée par un mari* d'esprit aventureux. »

« ... il voyait devant lui le baron et le général et Duthil et Amadieu, qui *buvaient* à petites gorgées leur café, silencieux, *sans un geste.* »

« Mège avait très bien parlé, avec une fureur d'indignation *extraordinaire,* contre la bourgeoisie pourrie et pourrisseuse, mais, *comme toujours,* il avait dépassé le but, effrayant la Chambre par sa violence [1]. »

« ... mais elle se recula *très digne,* et *elle le tutoya* [2] comme elle avait tutoyé Gérard. »

« Elle, *je la crois vraiment autrichienne, bien qu'il faille en douter,* dès qu'elle affirme une chose [3]. »

1. Mège avait donc parlé, ce jour là, avec son *ordinaire* fureur d'indignation. M. Zola ne sait ce qu'il dit.

2. C'est l'attitude que prend Silviane en recevant le tout-puissant baron Duvillard dont cette fille est la maîtresse.

3. Cette faute contre la logique se double d'une faute, beaucoup plus grave, contre la syntaxe. *Dès qu'elle affirme une chose* est une proposition hybride et qui ne remplit pas son office de surbordination. Il fallait : *dès qu'elle affirme qu'elle l'est,* ou : *dès qu'elle affirme cette* chose. M. Zola n'y regarde pas de si près. Peu lui importent les règles de coordination ! Un non-sens de plus ne le gêne guère...

« Quant à Janzen, il se dit russe, mais il doit être allemand... Oh ! l'homme le plus discret, le plus énigmatique, sans logis, sans nom peut-être, un terrible monsieur *au passé inconnu, à la vie ignorée*. Personnellement, *j'ai des preuves qui me font penser qu'il a participé à l'effroyable attentat de Barcelone*. »

« Mais quant à être une bonne *toquée,* une *folle,* cela était hors de discussion, prouvé, éclatant. *Très intelligente d'ailleurs,* elle avait ... etc. »

« Leroi, révolté par l'injustice et la souffrance, *incroyant, prophétisait* la République, vengeresse des folies de l'Empire. »

« *Sans te le dire,* je suis hanté par un tourment. Si ce Salvat est en fuite, il a dû laisser, là-bas, la femme et l'enfant toutes seules [1]. »

« Son père, *resté* veuf, *s'était remarié* à une couturière... »

« *Il ne savait pas,* il ne voulait pas conclure. *Mais sa conviction était* qu'on se trouvait en face d'une poudre inconnue, d'un explosif nouveau... »

« C'était cet examen qui lui prenait *toutes ses heures.* Il n'avait d'autre repos que ses voyages à pied à Montmartre et de *longues* promenades dans le jardin du Luxembourg. »

1. Et voilà le tourment dit !

« ... ils croient se débarbouiller du professorat, *en affectant un doute aimable, une ignorance voulue,* une innocence apprise. Leur grande crainte est de sentir l'École, et ils sont très parisiens, ils risquent la culbute et l'argot, font des grâces de jeunes ours savants, dévorés du désir de plaire. De là les flèches sarcastiques dont ils criblent la science, *eux qui ont la prétention de tout savoir...* »

« ... ils restent *très ouverts au doute*, mais ce sont pour la plupart des esprits très clairs, *très nets et très fermes,* passionnés de certitude... »

« Dès lors, *ce fut fini,* la scène *dut aller jusqu'au bout.* »

« Et, à le voir si beau, si affectueux encore, elle s'oublia, s'affola. Tous ses raisonnements, toutes ses belles résolutions furent emportés. C'était l'élan invincible, *l'arrachement même de sa chair,* à la pensée qu'elle l'aimait toujours, *et qu'elle le garderait, et que jamais elle ne le donnerait à une autre*[1]. »

« ... le bureau avec ses tables, ses sièges, son fauteuil présidentiel, restait également *désert, peuplé* seulement de deux garçons de bureau... »

« L'attitude *muette* et digne *de Salvat déclarant* qu'il n'avait pas de complices, *avouant tout,* mais gardant le silence dès qu'il... etc. »

1. Alors il n'y a pas « d'arrachement ».

« *Doucement,* Madame Mathis s'était remise à coudre *comme si elle se fût hâtée* de rentrer dans sa solitude... »

Nous pourrions continuer de citer jusqu'à demain, et nous ne serions pas au bout... Il m'est arrivé maintes fois de passer trois heures sur un feuilleton de *Paris;* quand, mes notes prises, je relisais le feuilleton, je retrouvais de ces divagations aussi ingénûment émises que ridiculement stupides. J'en ai certainement oublié. Ce qui m'a confondu, c'est encore moins ce style désarticulé que l'inanité de l'observation chez M. Zola. M. Bourget, s'il aimait la vérité comme elle doit être aimée, je veux dire pour elle-même, n'oserait prétendre que l'observation chez l'auteur de *Paris* soit bien aiguë ; elle n'a, pour tout esprit impartial, aucune pénétration et, par une singularité qui tient presque du phénomène, elle n'est pas grossière ; elle va simplement à rebours de toute observation, c'est la pleine *insignifiance* au sens strict et étymologique du mot. En d'autres termes, l'observation n'existe point chez M. Zola ; ce qui en tient lieu est une chose sans nom dans aucune langue.

Jugez :

Pierre est devant Laveuve, qui gît sur des loques et qui dort. Pierre examine ce malheureux, distingue la tête, les « yeux vitreux ». Est-il perspicace, ce Pierre ! Il a distingué que les yeux de Laveuve sont vitreux, et Laveuve dort ! il dort si profondément que l'arrivée et la conversation de trois personnes ne l'ont pas éveillé !

A la Madeleine, c'est mieux encore. Là il fait nuit presque complète. « Quelques cierges seuls brûlaient, de grandes ombres avaient envahi la nef... Un reste de jour, la lueur oblique et mourante d'une fenêtre éclairait justement le conférencier. » Vous supposez bien qu'en dépit de cette lueur « mourante », on n'y doit pas voir beaucoup. Ça ne fait rien. M. Zola voit tout, remarque tout. Mgr Martha était « grand et fort dans la blancheur de son surplis, à peine grisonnant, bien qu'il eût dépassé la cinquantaine. Il avait de beaux traits, des yeux noirs et vifs, un nez plein d'autorité, un menton surtout et une bouche du dessin le plus ferme... etc. »

Madame Théodore, après une courte absence, rentre dans la chambre où son mari était resté seul. Elle est « contrariée de trouver là du monde ». *Du monde* c'est tout uniment le jeune Mathis, venu pour voir Salvat !

Nous avons entendu plus haut un « incroyant » qui « prophétisait »; cette merveille a son pendant : la mère de Pierre et de Guillaume « si douce, avec ses grand yeux *désespérés* de *croyante* ».

Que de contradictions dans les termes, dans les idées, dans les faits ! Nous mentionnons au hasard :

L'abbé Rose « déplacé de l'église Sainte-Marguerite » est envoyé à Saint-Pierre de Montmartre. Est-ce une défaveur ? Vous allez éprouver combien c'est difficile à savoir. M. Zola commence par déplorer « *la disgrâce* où

il (l'abbé Rose) était tombé ». Une minute après, nous apprenons que « *ce n'était pas une disgrâce,* mais un simple éloignement ». Deux pages plus loin, il est fait allusion au « saint homme *puni* pour avoir donné ». A un autre endroit, il n'est plus question que « d'un vieux prêtre *menacé d'être puni* pour s'être montré trop charitable ». Êtes-vous renseigné ?

Salvat l'anarchiste est chez lui. Il regarde avec obstination, posé sur la table, son sac à outils. Il songe peut être « aux représailles prochaines et sanglantes des meurt-de-faim, dans la *rêverie incendiaire qui allume* ses grands yeux bleus, singuliers, vagues et brûlants. Céline veut toucher au sac (il y a une bombe dedans), Salvat le prend, « le dépose *derrière lui,* contre le mur, puis retombe dans sa *noire rêverie* ». Céline, Madame Théodore et Pierre s'en vont et l'anarchiste reste seul, « hanté de son *rêve ardent* [1], *les yeux de nouveau fixés sur le sac* » — qu'il a derrière lui !!! Il est vrai que Salvat a pu se retourner. Mais M. Zola ne nous le dit pas !

Pierre voit Salvat arrêté en face de l'hôtel Duvillard, « regardant cette porte monumentale ». Par un phénomène aussi bizarre qu'inexpliqué, Salvat, en même temps qu'il « regarde » la porte, « cherche des yeux ». L'anarchiste, « dérangé dans sa contemplation »,

1. Un rêve *ardent* qui est une rêverie *noire* laquelle est *incendiaire,* cela fait rêver !

s'éloigne. Pour M. Zola *regarder, chercher des yeux, comtempler,* sont trois synonymes.

Hyacinthe « a un mépris égal de toutes les *professions* » et M. Zola nous le représente « *professant* les pires idées ». — Amadieu se sauve « en disant qu'une grave affaire le réclame *au Palais* ». Et bientôt Duthil « *le suit, pour se rendre à la Chambre* ». — Pierre « *s'entête un moment* ». — « Une chose considérable lui reste à faire sans qu'il lui soit possible de dire laquelle. C'est *partout* et *très loin...* » — Guillaume se retrouve avec Pierre dans la maison de leur père à Neuilly : « leurs souvenirs communs s'éveillaient, *la vieille maison leur parlait de leur enfance, des parents disparus, des jours lointains* où ils avaient aimé et souffert. » Douze lignes plus loin, « cette profonde solitude *muette* du jardin, *de la maison, de tout le passé* » emplit d'amertume les deux frères. — Janzen a les yeux « *clairs, chimériques* et durs ». — Céline offre à Pierre de le « *conduire* » chez l'oncle Toussaint. Pierre accepte, et Céline « se hâte de le *suivre...* » — Madame Toussaint est une grosse femme, « *n'ayant d'autre* défaut que d'adorer faire de la bonne cuisine », ce qui ne l'empêche pas « de succomber à son péché de bavardage », dès qu'il y a quelqu'un pour l'écouter. Total : deux défauts au lieu d'un. — Toussaint « ne paraît avoir ses cinquante ans que lorsqu'on s'arrête à *la ruine de sa face ronde et cuite, crevassée, mangée par le travail, hérissée d'une barbe grisonnante,* qu'il ne fait plus que le dimanche, et *son bras droit seul, déjà touché par la paralysie,* s'attarde en des gestes ralentis. » Tous-

saint a un fils, Charles. M. Zola nous apprend que Charles est le « *vivant portrait de son père* » et il nous le dépeint. Vous vous attendez à retrouver en Charles la face crevassée de Toussaint, la barbe grisonnante de Toussaint, la paralysie de Toussaint. Détrompez-vous : « vivant portrait de son père, Charles, le visage *plein,* barré d'épaisses moustaches *noires,* est dans toute la force de ses vingt six ans, avec de beaux muscles qui saillent sous la peau blanche [1]. »

La scène qui suit l'attentat de Salvat est magnifique d'absurdité. Les passants sont « aveuglés ». Pierre, lui, est « illuminé par cet éclair ». C'est déjà plus que risqué. Attendez la suite. Pierre s'élance sous le porche de l'hôtel Duvillard :

« Et d'abord, il ne distingua rien, la fumée âcre noyait tout. Puis il aperçut les murs fendus, *l'étage supérieur* éventré... »

Nous tenons à porter, en cette étude, une appréciation froide, sans violence inutile, sur M. Zola. Mais enfin il

1. Ce Toussaint a le don d'inspirer M. Zola. Un autre exemple : Toussaint a besoin d'argent, il veut demander à son patron une avance. M. Zola écrit : « Toussaint, qui venait d'apercevoir le patron, *s'attarda,* attendit pour lui demander une *avance*. Justement, Grandidier, après avoir serré cordialement la main de Pierre, *s'avança* de lui-même au *devant* du vieil ouvrier... » Quelle misère ! Il n'est pas un reporter, en province, qui n'ait le droit de mépriser — intellectuellement au moins — l'auteur de *Paris*. Dans les journaux de chefs-lieux de cantons, le fait-divers le plus mal rédigé est mieux troussé que cela.

est des vérités qu'il convient de clamer : un aliéné n'écrirait pas autrement que n'écrit M. Zola. Comment! Salvat dépose une bombe sous le porche d'un grand hôtel ; la bombe éclate et c'est l'étage *supérieur* qui est éventré [1] ! Voyons! est-elle d'un homme sensé, cette prétention-là? Je sais bien que M. Zola veut parler de l'étage qui est immédiatement au dessus de Pierre, mais ça c'est un *premier,* ce n'est pas l'étage *supérieur.*

Tout dans *Paris* est de cette force.

Guillaume habite à Montmartre « une petite maison dont la commodité est un *étroit* jardin... » Eh bien ! M. Zola a réussi à construire « un *vaste* atelier *dans un coin* du jardin, même un atelier en briques ». Et ne croyez pas à un lapsus. Cet atelier si vaste dans ce jardin si étroit, nous le voyons apparaître à chaque instant. Il n'a pas l'air d'alarmer beaucoup les scrupules intellectuels de M. Zola, à en juger par la complaisance avec laquelle celui-ci nous en parle : « Quant au jardin, petit déjà autrefois, il se trouvait maintenant réduit à une sorte de cour sablée, par la construction du vaste atelier qui occupait tout un coin », « c'était une très vaste salle... » Etc., etc... Là encore il y a une histoire d'étage. Laissons la conter par M. Zola, personne ne lâche une bêtise aussi bien que lui :

« Mais, à ce moment, une porte s'ouvrit, au fond de

1. M. Zola revient ailleurs sur « le plafond de l'étage supérieur crevé... » Rien ne l'en fera démordre !

l'atelier, et Mère-Grand parut, descendant de *l'étage supérieur* où elle logeait, ainsi que Marie. »

Or, au dessus de l'atelier, il n'y a qu'un étage. Quand je vous le disais que M. Zola n'est jamais ridicule à demi !

Au Café anglais, où vont dîner Silviane, Duvillard, etc..., « la table de six couverts était dressée... et *le menu*, la carte des vins, *promettaient* des merveilles, tout ce qu'on avait pu choisir de plus rare et de plus cher. » Dans la description de ce festin, M. Zola, qui a oublié le menu prometteur, fait circuler « une abondance de plats *imprévus* ». — Un soir, à Montmartre, Pierre croit distinguer la silhouette de Marie : « Mais la lumière diffuse était si *dorée,* à cette heure du soir, que la vision s'y noyait... » Pierre tourne la tête du côté du Sacré-Cœur, puis du côté de la ville, et Paris se déroule à ses pieds, « un Paris limpide et léger, sous la clarté *rose* de cette soirée... » — Pierre et Guillaume se promènent au Bois « dans *la douceur immobile de l'air* » ; ils savourent ce délice. « Ah ! le libre espace, *l'air sain qui souffle* dans les branches... »

Guillaume dit que Marie a, de la justice, une idée, « oh ! une idée si *haute,* si totale, qu'elle ne souffre aucun accommodement... » Plus loin, le même Guillaume reproche à la même Marie son intransigeance : «... vous perdez toute sagesse et tout équilibre, lorsque vous *tombez* à cet absolu que vous vous faites de l'idée de justice... »

Pierre et Guillaume se rendent à la Roquette où Salvat va être guillotiné. Ils ont l'idée, « pour gagner l'encoignure de la rue Merlin, d'aller prendre plus loin la rue de la Folie-Regnault, qui tourne derrière la prison » :

« Là, en effet, ils ne trouvèrent que désert et que *ténèbres*. La masse énorme de la prison, avec ses grands murs nus, *éclairés par la lune oblique,* semblait tout un amas de pierres froides... »

Ah ! l'observation tant vantée de M. Zola, combien sujette à caution ! Deux exemples encore, relevés parmi cinq cents.

« A cet instant, Duvillard, dont les yeux accompagnaient Barroux fut surpris de *voir Fonsègue, qui arrivait, manœuvrer* de façon à n'être pas aperçu par le ministre. Il y réussit... »

Le ministre, c'est Barroux !

Que pensez-vous de ces yeux qui, sans cesser d'accompagner Barroux, suivent néanmoins les manœuvres d'un tiers qui cherche à n'être pas vu du dit Barroux ? Voici une autre paire d'yeux tout aussi malins :

La scène se passe au Palais-Bourbon. Pierre « avait suivi la grande lutte entre Barroux, Monferrand et Vignon ; *il regardait la joie enfantine du terrible Mège,* simplement heureux d'avoir remué le fond boueux de cette eau, où il ne pêchait jamais que pour les autres ; et, *maintenant, il s'intéressait à Fonsègue,* très calme, en train de rassurer Duthil et Chaigneux, tous deux

effarés par la chute certaine du ministère. Puis, *c'était toujours à Mgr Martha qu'il revenait, c'était lui qu'il n'avait pas quitté des yeux...* »

Est-ce assez concluant ?

Nous pouvons, je crois, négliger les autres genres bizarres de M. Zola ; des naïvetés comme celles-ci : « le *front,* la citadelle dont il souffrait, *s'entêtait* à ne point se rendre » — « le *front* dur et *têtu* » de Mathis — le « *menton* carré et *têtu* » de M. de Larombière — l'élégance de Janzen, lequel est « d'une certaine *finesse* dans sa haute taille *mince...* » — « la *demoiselle* de la dame du premier et celle de la concierge s'y rencontrent, y *fraternisent...* » — « il y *donnait sa vie contre la gloire d'être mort* pour l'humanité » etc., etc., etc... ; des remarques de cette inquiétante profondeur : « un charmant garçon inconscient, qui ne donnait aucune *importance* à ces *vétilles* » — « *Ancien maire de Tulle, il venait de la Corrèze* où il possédait une grande propriété. » — « Évidemment, il reconnaissait les effets d'un de ces explosifs nouveaux, que lui-même avait si savamment étudiés et pour ainsi dire créés. *Mais, pourtant, celui-ci devait le dérouter, car il y avait là des traces, des caractères, dont l'inconnu lui échappait.* » — « Tu n'as jamais souffert que du combat de ton cœur contre ta raison, et tu cesseras de souffrir, le jour où la paix se fera entre eux... » — « Ève regrettait son attaque, ayant horreur des impressions *pénibles...* » — « Brusquement, sautant d'un fourré, *un homme parut,* galopa devant eux. *Et c'était sûrement un homme...* » Etc., etc., etc.

Si nous n'avions eu que cela à reprocher à l'auteur de *Paris,* nous n'eussions certes pas publié ces pages.

Mais il est nécessaire de souligner le décousu et le saugrenu de M. Zola dans les portraits qu'il trace de ses héros. C'est par là que nous clôrons ce chapitre.

C'est une légende de plus que le *faire* de M. Zola en matière de portraits. Les gens ne sont point rares qui, à certaines peintures, s'arrêtaient avec des airs admiratifs : « Regardez, non mais regardez moi ça. Est-ce tapé, hein? Zola n'a pas son pareil pour camper un personnage... Avouez-le, mon cher. » J'avoue, avec grande honte, que je m'y suis laissé prendre un moment. A la réflexion pourtant, on est forcé d'en rabattre. M. Zola ignore l'art de dessiner une figure; son infériorité s'y révèle en prodige. Et c'est dans la logique des choses. M. Zola qui n'arrive pas à ordonner deux idées, ne peut pas savoir ordonner une physionomie. La ligne lui échappe de même que lui échappe la pensée...

Jetez un coup d'œil sur Silviane : elle a vingt cinq ans, « petite et mince, d'une beauté brune adorable ».

« Et tout Paris connaissait son délicieux visage de vierge, le doux ovale allongé, le nez fin, la bouche petite, avec des joues candides et un menton naïf, sous les bandeaux de ses cheveux noirs, qu'elle portait épais et lourds, cachant le front bas. »

M. Zola met le menton immédiatement au dessous des cheveux. On n'a jamais vu cela en photographie, et on ne l'avait jamais vu en littérature. Il appartenait à

M. Zola de rompre avec les entraves qu'imposaient à la fois la nature inexorable et de très anciennes traditions. Attacher la charrue devant les bœufs, lisser des bandeaux sur un menton, ce sont les exercices favoris de M. Zola. Il ose ce que personne n'ose. Examinez son Mathis :

« Celui-ci, fluet, brun, les cheveux taillés en brosse et la barbe naissante, avait des yeux clairs, un nez droit, des lèvres minces, dans une face pâle de vive intelligence, semée de quelques tâches de rousseur. Sous sa jaquette usée, il grelottait, le front dur et têtu. »

Cet exemple prouve encore mieux que le précédent à quel point l'eurhythmie est étrangère à M. Zola. Si le « front dur et têtu » devait paraître quelque part, c'était bien dans la description générale de la physionomie. M. Zola ne l'entend pas ainsi : il nous montre la taille frêle ; la barbe, le nez, les yeux, les lèvres, le front n'arrivent qu'après la jaquette et le grelottement.

Même défectuosité dans le portrait de Legras :

« C'était un gros garçon blême, en veston de velours, la face ronde, soigneusement rasée, avec l'œil dur... etc. »

Il est clair, pour ceux qui n'ont pas divorcé avec le goût, que *blême* n'est pas à sa place. Il devait aller rejoindre « la face ronde ». Le veston de velours est, dans son isolement, aussi minable que la jaquette de tout-à-l'heure.

Ce prétendu réaliste réussira-t-il au moins dans le portrait moral ? Quelle illusion serait de le croire ! M. Zola n'observe pas plus les lois de la gradation, dans la peinture d'un caractère, qu'il n'observe les lois d'harmonie lorsqu'il s'agit d'agencer un visage.

« ... la demoiselle avait une renommée de perversion abominable, tous les vices, *tous les goûts.* »

M. Zola renverse tout. Il semble que ce soit chez lui un parti pris. Il ne vous viendrait pas à l'idée d'écrire qu'un père ou qu'une mère ressemblent à leur rejeton ; la ressemblance va, en effet, de celui qui a reçu la vie à ceux qui la lui ont donnée, du fils à la mère ou au père, et non des ascendants aux descendants. M. Zola, dans la bâtardise de son esprit, se jette là-dessus avec volupté :

« Elle ressemblait singulièrement à son fils..... »

Notre démonstration ne serait pas complète si nous ne signalions la manie qu'a M. Zola de tout noter, d'entrer dans l'inutile. Il ne sent pas que la superfluité est souvent voisine du ridicule.

« Camille, à vingt trois ans, était une petite personne *très brune,* à demi contrefaite... Sa seule fierté était ses beaux yeux noirs et sa chevelure *noire* admirable..... »

« Il n'avait pas trente-six ans, mince et de taille moyenne, *très blond,* avec une belle barbe *blonde.* »

« C'était une *brune* à la peau très blanche, coiffée d'un lourd casque de superbes cheveux *noirs*..... »

L'auteur de *Paris* rendrait des points à l'immortel M. de Lapalisse. Ce dernier, du reste, est nommé dans le roman. M. Zola lui devait cet honneur : « Et pourquoi donc ne braverait-il pas (Pierre) le respect humain en disant des vérités même à M. de Lapalisse, lorsque tant d'autres le bravent, et s'en font gloire, en s'agenouillant devant l'absurde. »

L'absurde, même quand il est très absurde, n'est jamais aussi absurde que la littérature de M. Zola.

VII

> L'épithète *rare,* voilà la marque de l'écrivain. *(Journal des Goncourt,* 1re série, 3e vol., p. 32.)

> On a dit qu'il y avait une magie secrète dans les mots. Il y a aussi en eux une probité. (Edouard Drumont, *La France Juive devant l'opinion*, p. 264.)

M. Zola, qui a beaucoup d'aplomb, est parvenu à faire croire à nombre d'imbéciles qu'il continuait Goncourt. Ceux qui prendront la peine d'ouvrir les neuf volumes du fameux *Journal* sauront à quoi s'en tenir sur les prétentions de notre romancier.

La vérité est que les maximes littéraires de Goncourt sont la condamnation de Zola. Et le jugement est sans appel possible. La forme d'art des Goncourt, en effet, même lorsqu'ils touchent aux mœurs d'en bas, reste élevée. Elle est essentiellement aristocratique. Chez

Zola, au contraire, la forme se traîne, vulgaire, plate ignoblement.

Pour les Goncourt, c'est *avant tout* à l'épithète que se reconnaît le grand écrivain. Personne ne niera que les deux illustres frères l'eurent presque toujours raffinée ; ils ne la ramassaient pas, eux, dans le ruisseau banal où pêche l'indigente canaille de plume. Pourtant, cette opinion des Goncourt, formulée dans les termes que nous avons rapportés, n'est-elle pas une exagération de stylistes épris de leur métier? Nous inclinons pour l'affirmative, car l'application rigoureuse de l'apophtegme goncouriste nous mènerait droit à cette conclusion que Flaubert n'est pas un grand écrivain. On n'ignore point que Flaubert n'avait pas l'épithète audacieuse, il n'a jamais eu, remarquait Goncourt, que « les épithètes excellemment bonnes de tout le monde ».

M. Zola, loin d'avoir l'épithète difficile à trouver qu'aimait Goncourt, n'a même pas l'épithète simplement juste, très suffisante d'ailleurs, que pratiquait l'auteur de *Salammbô*. M. Zola choisit les siennes dans le genre neutre. C'est idéalement terne.

On n'a pas dit encore jusqu'où cet écrivain poussait l'amour de la grisaille. Tout ce qui a mouvement, relief et couleur ne compte pas à yeux. Le pittoresque dans l'expression, M. Zola le fuit. Les mots qui ont roulé partout, les adjectifs les plus rouillés, les plus vert-de-grisés, dont un débutant ne voudrait point, parlez-moi de çà plutôt ! M. Zola les recueille, les adopte, s'en sert. Quelle continuité dans la médiocrité ! Avec l'auteur de *Paris*, une « lassitude » est nécessairement « extrême »,

une faiblesse forcément « extrême », une « émotion » fatalement « extrême », une « violence » immanquablement « extrême » ; une impatience est « irrésistible », un besoin « irrésistible » aussi ; une anxiété est « profonde », une importance « considérable », une fatigue « excessive », un échec « lamentable », un succès « prodigieux », une sensation « enivrante », une chaleur « intolérable », une injustice « révoltante », des fantômes « pâles », des haillons « sordides », un dénouement « inévitable ».

Qui comptera les « terrible », les « terrifiant », les « énorme », les « immense », les « immonde », les « déplorable », les « formidable », les « effroyable », les « abominable », les « exécrable », les « effrayant », les « extraordinaire », les « furieux », les « affreux », les « désastreux », les « prodigieux », etc... etc..., dont M. Zola peuple ses romans ? *Paris* n'a pas échappé au sort commun. Jamais, dans n'importe quelle langue, on ne rencontra de style plus épithétique ni d'épithètes moins riches. Ah ! non, on ne peut pas soutenir que M. Zola ait l'épithète *rare...!*

La littérature de M. Zola ne va pas sans ces grands et gros qualificatifs qui disent tout et qui, par cela même qu'il disent tout, en disent trop peu. Ils ne caractérisent rien ni personne ; ils ne donnent pas l'accent particulier des êtres ni des choses. En un mot, ils remplissent mal leur fonction, ils ne qualifient pas ou ils qualifient mal. M. Zola, heureux d'avoir rencontré ces épithètes généralisatrices, imprécises, nullement compromettantes, abrite derrière elles la faiblesse de ses moyens, l'insuf-

fisance de son observation, l'exiguité d'un talent aussi déguenillé que peu personnel.

Prenons celle-ci : *affreux, affreuse,* et voyons les applications qu'en fait M. Zola. Nous avons une «tristesse affreuse», une « détresse affreuse », une « ironie affreuse », une « méditation affreuse », un « affreux drame », une « affreuse maison », une « affreuse cuisine », une « affreuse misère », une « affreuse misère » [1], une « chose affreuse », un « affreux vide», une « injustice affreuse», une « affreuse catastrophe », une « aventure affreuse », des « choses affreuses », une « aventure affreuse », une « colère affreuse », une « affreuse plaie d'argent », des « cris affreux ». une « affreuse tristesse », d' « affreux combats », une « misère affreuse », une « affreuse tourmente », une « affreuse misère », d' « affreuses crampes », une « affreuse jalousie », un « scandale affreux ». une « affreuse injustice », une « solitude affreuse », des « crises de colère affreuses », un « affreux débat », un « affreux courage », des « crises affreuses », une « affreuse misère », un « affreux tourment », une « lutte affreuse », un « affreux serrement de cœur », une « affreuse mort », une « affreuse misère », [2] une « chose affreuse », etc., etc.

Les *extraordinaire :*

Une « puissance de conviction extraordinaire », une « fureur d'indignation extraordinaire », des « choses

1. Qu'on ne croie pas à un *doublon* typographique. C'est bien M. Zola qui se répète. Histoire de n'en pas perdre l'habitude.

2. Notons, à la décharge de M. Zola, que la « misère » lorsqu'elle n'est pas « affreuse », est « noire » ou « effroyable ».

extraordinaires », une « extraordinaire pompe », une « extraordinaire souplesse », une « extraordinaire végétation », une « cohue extraordinaire », un « extraordinaire retour », d' « extraordinaires progrès », une « extraordinaire douceur », d' « extraordinaires détails », un « pêle-mêle extraordinaire », une « extraordinaire force », d' « extraordinaires imaginations », un « extraordinaire gachis », une « extraordinaire puissance », une « extraordinaire destinée », des « éloges extraordinaires », une « extraordinaire dépense », un « extraordinaire caprice », une « extraordinaire verdeur de paroles », des « gens extraordinaires », une « puissance pathétique extraordinaire », une « extraordinaire vision », un « extraordinaire flots d'articles », une « confusion extraordinaire », des « histoires les plus extraordinaires », un « extraordinaire pêle-mêle », un « extraordinaire garçon », un « éclat extraordinaire », une « extraordinaire surprise », un « extraordinaire changement », une « extraordinaire bravoure », une « extraordinaire campagne », une « force extraordinaire », des « suppositions les plus extraordinaires », une « véhémence extraordinaire », une « force extraordinaire », une « force extraordinaire », une « extraordinaire grandeur », une « extraordinaire scène », une « intensité extraordinaire », d' « extraordinaires fantaisies », un « luxe extraordinaire », une « extraordinaire pompe », une « extraordinaire fortune », d' « extraordinaires compliments », un « extraordinaire mouvement », une « nouvelle extraordinaire », un « chaos extraordinaire », une « force extraordinaire », une

« extraordinaire émotion », un « extraordinaire mélange », une « extraordinaire magnificence ».

Les *abominable :*

Une « abominable odeur », une « perversion abominable », une « horreur la plus abominable », une « abominable époque », des « paroles abominables », une « bombe abominable », une « abominable bêtise », un « cloaque abominable », une « abominable injustice », une « abominable chose », une « abominable douleur », une « presse abominable », un « abominable crime », une « abominable république », un « abominable mariage », une « abominable plaie », une « abominable ordure », des « accusations abominables », une « abominable histoire », une « abominable douleur », un « abominable mariage », d' « abominables choses », un « abominable parlementarisme », un « abominable tourment », une « abominable angoisse », une « abominable réclame », un « spectacle abominable », un « abominable courage », une « abominable société », une « crudité abominable », une « abominable nuit », une « abominable grandeur », une « abominable accusation », des « forces abominables », des « scènes abominables », une « abominable imagerie », une « abominable angoisse », d' « abominables choses », un « acte abominable ».

Les *effroyable :*

Des « souffrances effroyables », un « effroyable et quotidien labeur », un « effroyable reste », une « effroyable

misère », une « effroyable misère », une « effroyable matinée », « une effroyable position », une « effroyable aventure », un « effroyable abandon », un « effroyable attentat », un « effroyable éclat », une « effroyable chose », un « effroyable explosif », une « histoire effroyable », un « effroyable orage », une « effroyable détresse », un « masque effroyable », un « effroyable écrasement », un « effroyable édifice », une « effroyable explosion », une « effroyable force », une « évocation effroyable », des « bouts de phrase effroyables », une « effroyable histoire », un « effroyable grognement », un « effroyable sort », un « effroyable dessein », une « effroyable tempête », une « effroyable avalanche », une « catastrophe effroyable », un visionnaire « le plus effroyable », une « effroyable mixture », un « acte effroyable ».

Les *pauvre* :

Un « pauvre homme », un « pauvre être éperdu », un « pauvre homme », de « pauvres hommes », une « pauvre créature », de « pauvres mains, gourdes et massacrées », un « pauvre homme », un « pauvre être », de « pauvres gens », un « pauvre homme », un « pauvre homme médiocre », un « pauvre vieillard », un « pauvre vieil homme », de « pauvres lèvres décolorées », un « pauvre vieil homme », un « pauvre homme », un « pauvre être », un « pauvre petit être », une « pauvre famille », une « pauvre enfant », une « pauvre famille protestante », une « pauvre vie », de « pauvres créatures », une « pauvre petite créature », un « pauvre

homme », une « pauvre santé », un « pauvre être », un « pauvre père », une « pauvre mère », un « pauvre être », une « pauvre femme », une « pauvre créature », un « pauvre mari », une « pauvre femme », une « pauvre amie », un « pauvre garçon », un « pauvre être », un « pauvre être », un « pauvre être », de « pauvres vêtements en lambeaux », un « pauvre homme », un « pauvre cœur », de « pauvres êtres », un « pauvre petit frère », un « pauvre cœur », un « pauvre cœur ».

Alors que l'épithète n'est pas inélégante en soi, elle se démode sous la plume de M. Zola ; elle pourrait être présentable, l'abus qu'il en fait la rend vieillotte. M. Zola décatit tout ce qu'il touche :

Les *délicieux :*

Un « délicieux mysticisme », un « délicieux visage », une « délicieuse floraison », des « cheveux cendrés délicieux », une « délicieuse fraîcheur », une « tiédeur délicieuse », un « délicieux frisson », un « endroit délicieux », une « paix délicieuse », des « plats délicieux », une « jeune femme délicieuse », un « délicieux repos », un « délicieux chemin d'amoureux », un « délicieux souvenir », un « réveil délicieux », une « matinée délicieuse », une « heure délicieuse », un « instant délicieux », une « délicieuse douceur », une « Ève délicieuse », une « délicieuse femme », une « promenade délicieuse ».

Les *suprême :*

Un « combat suprême », une « intercession suprême », un « craquement suprême », une « suprême tentative »,

une « suprême confidence », un « silence suprême », un « écroulement suprême », un « salut suprême », un « suprême effort », un « rendez-vous suprême », un « suprême cri d'espoir », un « don suprême », un « suprême combat », une « suprême explication », un « suprême sacrifice », un « effort suprême », un « héroïsme suprême », une « minute suprême », une « imploration suprême », une « suprême révolte », un « désir suprême », une « joie suprême ».

L'*infini* chez M. Zola :

Une « infinie pitié », une « douceur infinie », une « infinie douceur », une « infinie pureté », une « infinie douceur », une « infinie douceur », une « sérénité et une douceur infinies », une « infinie reconnaissance », un « espoir infini », une « tendresse infinie », une « infinie tristesse », une « bonne grâce infinie », une « infinie délicatesse », une « douceur infinie », une « infinie douceur », une « infinie tristesse », une « infinie tendresse », une « infinie tendresse », une « infinie détresse », une « infinie pitié », un « infini chagrin », une « infinie bonté », une « douceur infinie », une « infinie détresse », un instant qui paraît « infini », une « infinie gratitude », un « espoir infini », une « infinie vaillance », une « infinie souffrance », d' « infinies précautions », des « ressources infinies ».

Les *sourd :*

Une « sourde colère », une « sourde menace », une « sourde certitude », une « peur sourde », un « sourd

malaise », une « sourde rage », de « sourdes et violentes conversations », un « sourd frisson », un « sourd espoir », une « évolution sourde », une « sourde honte », de « sourds fracas », une « sourde conversation », un « sourd bruit », une « sourde clameur », une « sourde angoisse continue », un « espoir sourd », un « instinct sourd », des « mots sourds », une « sourde conscience », une « chasse sourde et rageuse », une « crainte sourde », une « sourde liaison », une « sourde blessure », des « menées sourdes », une « sourde conscience », de « sourdes critiques », une « sourde peur », un « sourd travail », des « scrupules sourds », un « travail sourd », une « rage sourde », un « sourd malaise », une « colère sourde », une « inquiétude sourde », un « travail sourd », une « sourde hostilité », un « sourd grondement », une « sourde crainte », de « sourds coups de maillet », un « petit bruit sourd », un « grand choc pesant et sourd », un « roulement sourd », une « peur sourde », une « sourde poussée ».

Les *brusque* :

Une « brusque détresse », une « brusque émotion », une « brusque vision », une « brusque menace », un « espoir brusque », une « occasion brusque », une « inspiration brusque », des « sautes continuelles et brusques », de « brusques révoltes », une « brusque secousse », un « brusque écroulement », une « certitude brusque », un « brusque souvenir », une « brusque fièvre », de « brusques rougeurs », un « événement brusque », une « brusque pitié », un « mouvement

brusque », un « brusque incendie », une « haine brusque », un « brusque besoin d'agir », un « brusque cataclysme », une « brusque éruption », un « brusque accident », une « brusque affaire », une « brusque lueur », une « course brusque », un « brusque tumulte », une « brusque exaltation », une « brusque invasion », une « vision brusque », un « brusque froid », une brusque transition », un « brusque éveil », un « étouffement brusque », une « souffrance brusque », une « brusque rougeur », un « geste brusque », une « brusque gêne », un « brusque caprice », une « vision brusque », une « brusque vision », une « diversion brusque », un « brusque silence », une « brusque lueur », une « brusque divination », un « brusque obstacle », des « frissons brusques », une « brusque inspiration », un « brusque saut », une « brusque pensée », un « progrès brusque ».

Elles abondent, surabondent, sursurabondent en *Paris*, ces épithètes qui ne sont pas les originales épithètes chères à Goncourt. Si encore M. Zola n'était inférieur que dans l'épithète, mais il est plat en tout, ce qui ne signifie pas que M. Zola aime la simplicité, car la simplicité a sa noblesse. Il n'écrira pas d'Ève : « elle souriait inconsciemment », ni : « elle souriait, inconsciente », il écrira : « *elle souriait d'une façon inconsciente* ». Il préfère les façons, même incongrues, à un honnête adverbe. Pierre ne détonne pas discourtoisement, il « détonne *d'une façon discourtoise* ». Céline sourit comme avait souri Ève : « elle souriait toujours

d'une façon inconsciente, tandis que... » Bertheroy « parlait *d'une façon familière* ». Bache « parlait *d'une façon lente, onctueuse, interminable* », etc.

Et les « adorés », les « adorables », les « adorations », On s'adore à chaque page de *Paris*. Une affection fraternelle, la vénération profonde et émue de paroissiennes pour leur curé qui est un « saint », l'amour d'une mère pour son fils, d'un père pour sa fille, l'ambrassement doux et fort de deux vies qu'un lien légitime a fixées l'une à l'autre, l'ardente passion qui roule en sa fournaise des amants qui se cherchent, les excentricités impudiques d'une catin, la bestialité du rut et le mugissement des sens emportés, M. Zola n'a qu'un mot pour tous ces sentiments et toutes ces attitudes. C'est ce qu'il appelle sans doute l'art d'observer les nuances !

Les paroissiennes de Neuilly « adorent » l'abbé Froment. Le général de Bozonnet « *adore* » sa sœur. Mège a une femme et quatre enfants qu'il « *adore* ». La baronne Duvillard a une gorge « *adorable* ». Rosemonde est une détraquée « adorable ». Marie est d'une grâce « *adorable* ». Grandidier a une femme « *adorée* ». Pierre est un saint que toute la paroisse « adore ». La baronne éprouve d'égoïstes jouissances à être « *adorée* ». Madame Mathis se souvient que son mari « *l'adorait* ». Gérard est un grand enfant « *adoré* ». Rosemonde trouve Silviane « *adorable* ». Legras a « le coup de machoire du mâle qui se fait *adorer* des femmes en les terrorisant ». La baronne (toujours la même) est « belle et *adorée* ». Pierre a connu dans sa jeunesse une « *adorable* Marie ». Madame Mathis espère en « son cher fils

adoré ». La nature a donné « Pierre à la femme qu'il *adorait* ». Guillaume « *adore* » Pierre. Salvat « *adore* » sa fille. Guillaume et Pierre « *s'adorent* ». Et Guillaume est convaincu que Pierre et Marie « *s'adorent* ». Marie est « *adorable*, avec ses bras nus ». Pierre ne veut pas de Marie que Guillaume « *adore* ». Pierre ne croit pas mériter « cette *adorable* créature ». Il voit bien que Guillaume « *adore* » toujours Marie. Victor est « *l'adoration* » de sa mère.

Les lecteurs doivent maintenant penser, avec nous, que la réputation littéraire de M. Zola est une réputation usurpée. Il n'a ni l'éclat fauve ni l'un peu sauvage grandeur qu'on affirmait. Ses « monstrueux », ses « farouche », ses « colossal », ses « redoutable », ses « formidable » continueront sans doute à tromper certaines imaginations à qui les mots, plus que les idées, imposent. L'emploi fréquent, l'emploi à satiété de ces adjectifs, empruntés d'ailleurs au répertoire du vieux Hugo, donnent, au premier abord, l'illusion d'un style fortement charpenté; on n'oserait prétendre que ce soit beau, mais quelle ossature puissante, et quelle musculature! M. Zola apparaît dans ses livres comme un animal géant, ignoré jusqu'ici, seul de son espèce. Disons-le, nous avons eu tous, plus ou moins, cette impression. Étudié de près, passé au crible d'une critique sereine, M. Zola subit un déchet qui n'est pas mince. Il ne reste rien de lui, ou presque rien. Ce n'est plus qu'un infime cloporte tapi dans des moisissures.

Notre conviction se trouvera confirmée, si nous exa-

minons les impropriétés de termes de M. Zola. Nous avons cité en tête de ce chapitre une parole très juste de M. Drumont : Il y a dans les mots une probité. Le mot qu'il faut, à la place qu'il faut et dans le moment qu'il le faut, tout est là pour l'écrivain digne de ce nom. M. Zola ne s'en est jamais soucié. Il semblerait plutôt s'être soucié du contraire. Les mots impropres, en effet, sont aussi nombreux chez lui que les mots malpropres.

A l'abbé Rose, un vieillard, qui l'appelle : « mon cher enfant » — ce qui est très bien — l'abbé Pierre, qui est jeune, répond : « mon ami ». Mon *ami* n'est pas le mot propre.

Le baron Duvillard est le roi de l'or. Il figure la bourgeoisie triomphante. « Son rire sonnait sa conquête. Et toute sa face exprimait la possession de cette *conquête...* » *Conquête* n'est pas le mot propre, attendu qu'une chose conquise est nécessairement possédée.

M. de Larombière approuve le général de Bozonnet « d'un hochement du menton ». *Hochement,* n'est pas le mot propre. On hoche la tête, un oiseau hoche la queue. On ne hoche pas le menton.

Camille pariant d'elle-même et de sa mère qui est allée chez le couturier Salmon, dit : « elle a voulu que nous la mettions à la porte de Salmon, en nous rendant ici ». *Mettions* n'est pas le mot propre. Il fallait : *déposions.*

Mettre à la porte quelqu'un qui n'est pas encore entré, cela ne pouvait venir qu'à M. Zola.

La porte de l'hôtel Duvillard est « garnie d'une sorte de tente de réception... » *Garnie* n'est pas le mot propre. Des fleurs garnissent un chapeau, des plantes garnissent un appartement ; une porte est garnie de draperie. Une tente ne garnit pas une porte.

La politique du ralliement est une « simple politique d'hypocrite mensonge... » *Simple* n'est pas le mot propre, l'hypocrisie et le mensonge étant non simples, mais compliqués. L'hypocrisie ne va pas sans la duplicité *(duplex,* double).

Pierre a recherché en vain Laveuve, dans des bâtiments qu'habite une population misérable. « Il tenta une dernière fois de frapper à une porte. Une femme ouvrit... » *Tenta* n'est pas le mot propre. On ne tente pas de frapper ; on frappe ou on ne frappe pas. Et il est certain que Pierre a frappé, puisqu'on vient lui répondre.

Pierre entre chez Salvat. « Il eut vite fait le tour de l'unique pièce où s'entassait la famille. » *S'entassait* n'est pas le mot propre, car la famille compte en tout trois membres : le père, la mère, la fille. Ça ne suffit pas à faire un tas.

Pierre a entendu discuter entr'eux Morin, Bache, Janzen et Guillaume. « Il s'était passionné, les premiè-

res fois, en homme qui, meurtri par ses négations, affolé par son besoin de vérité, songeait à établir le bilan des idées du siècle, à étudier toutes celles qui s'étaient produites, pour tâcher d'en dégager le chemin parcouru, le bénéfice acquis. » *Dégager* n'est pas le mot propre. On dégage un chemin obstrué par des pierres, par la neige, etc... On ne dégage pas, on *mesure* ou l'on *constate* le chemin que font les idées.

Guillaume a exposé à son frère la doctrine libertaire. Pierre sent « se dresser en lui l'objection pratique terrible... » *Pratique* n'est pas le mot propre. *Pratique* ne peut se dire, dans le domaine de la spéculation, que d'une chose susceptible de recevoir une application. Une objection étant, de sa nature, négative ne saurait être pratique.

Le baron Duvillard « faillit céder à une lâcheté ». *Céder* n'est pas le mot propre. Une lâcheté est une *action* basse ; elle est un *fait*. On la commet, on n'y cède pas. On ne cède qu'à une tentation de lâcheté.

Pierre a été mandé, il ignore pourquoi, par le ministre. Interrogé à ce sujet par Fonsègue, « il laissa percer encore son impatience de savoir, le léger frisson qui agitait ses doigts ». *Percer* n'est pas le mot propre. Il le serait s'il avait un seul complément : « son impatience de savoir », mais il en régit un second qui est le *frisson*. Laisse-t-on percer un frisson ?

Salvat, cherchant à fuir, sentit les agents « qui le cer-

naient d'une ligne de plus en plus étroite ». *Ligne* n'est pas le mot propre. On cerne quelqu'un d'un cercle de plus en plus restreint. On ne cerne pas « d'une ligne de plus en plus étroite », et il y a à cela deux bonnes raisons : d'abord qui dit cernement dit cercle, et puis une ligne n'est pas plus étroite qu'elle n'est large, ronde ou carrée. Elle est une ligne, et c'est tout. Nous nous sommes déjà expliqué sur ce point.

Salvat a passé la nuit « dans un trou de feuilles ». *Trou de feuilles* est impropre. M. Zola voulait écrire : un trou rempli de feuilles. Il aurait bien fait de l'écrire. Trou de feuilles évoque trou d'aiguille, et ce rapprochement force le rire.

Pierre a entendu, chez le ministre, « de vagues paroles, toute une sourde liaison entre l'attentat (de Salvat) et la crise parlementaire, qui lui faisait désirer que cette dernière fut complètement vidée ». *Entendu* n'est pas le mot propre ; *vidée* ne l'est pas davantage. Si l'on entend de vagues paroles, on n'entend pas une liaison. On termine une crise ; on met fin à une crise, on ne la *vide* pas. Qu'est-ce que ce serait que cela : *vider une crise ?*

Le général de Bozonnet en voulait à « cette Chambre républicaine, comme s'il l'accusait des jours qui devaient venir, où le soldat ne serait plus que le citoyen ». *Accusait* n'est pas le mot propre. On accuse quelqu'un d'un crime, d'une faute ou de ce que l'on croit tel ; on accuse quelqu'un de faire ou de vouloir

faire ceci ou cela ; on ne l'accuse pas du *temps* où ceci ou cela doit se faire.

Mège est à la tribune et dénonce les députés corrompus. « Des voix lui criaient de lire la liste tout entière ; d'autres, quand il voulut la lire, se déchaînèrent, en vociférant que c'était une indignité... » *Vociférant* n'est pas le mot propre. Les *voix* (voces) qui sont sous-entendues dans cette phrase : « d'autres (voix) quand il voulut la lire, etc... », auraient pu prémunir l'auteur contre ce pléonasme. Mais il est convenu que M. Zola ne grignote pas au rudiment.

Le député Vignon s'est donné un programme avancé. Il est « très capable d'ailleurs de réaliser ce programme, en tentant les réformes depuis si longtemps promises ». *Tentant* n'est pas le mot propre. On ne réalise pas en tentant ; on réalise en exécutant et en appliquant.

Pierre et Marie « avaient eu tous les deux une enfance commune, car leurs mères, également pieuses, les avaient élevés dans une religion étroite ». *Commune* n'est pas le mot propre. S'il l'était, il indiquerait que Pierre et Marie ont passé ensemble les premières années de leur existence. Or, ils ne s'étaient jamais vus, et M. Zola a voulu dire qu'ils avaient reçu tous les deux une éducation très religieuse !!!

Marie « se prit d'une affection croissante pour ce grand garçon pâle ». *Se prit* n'est pas le mot propre ou s'il l'est c'est *croissante* qui ne l'est pas. On ne se prend

pas d'une affection croissante. *Se prendre* marque une action soudaine et indépendante ; *croître,* une action de durée. On se prend d'affection d'abord, l'affection croît ensuite. Il y a là deux faits successifs. M. Zola les fond en un seul.

Le ministère est menacé. Monferrand se demande comment il pourrait « se repêcher lui-même tandis que les autres se noieraient. Grave problème, manœuvre ardue dont la recherche le bouleversait... » *Manœuvre* n'est pas le mot propre. On recherche, ou mieux l'on résoud un problème. On ne « recherche » pas une manœuvre.

Monferrand et Duvillard s'entretiennent de la corruption parlementaire, et de la divulgation de la liste des chéquards. « En admettant qu'on fût allé un peu loin dans les achats, que certains maquignonnages eussent manqué de prudence, est-ce que c'était sage de faire un tel bruit... » *Eussent manqué* n'est pas le mot propre. Ce ne sont pas les maquignonnages, ce sont les maquignons qui manquent de prudence.

Le juge d'instruction Amadieu, « avait pu reconstruire l'histoire de l'attentat » de Salvat. *Reconstruire* n'est pas le mot propre. On ne reconstruit pas, on reconstitue une histoire, un crime, etc.

C'était au printemps, « les feuillages étaient d'une légèreté candide, toute une fine dentelle verte que le soleil poudrait d'or ». *Candide* n'est pas le mot propre.

Que M. Zola nous dispense de lui dire pourquoi. Il ne comprendrait point...

A la Cour d'assises, lors du procès Salvat, « le flot des avocats en robe se logeait au petit bonheur ». *Se logeait* n'est pas le mot propre. Un flot ne se loge pas.

Guillaume, qui savait que Pierre et Marie s'aimaient, « chercha comment supprimer Pierre, pour que ce qui était advenu ne fût pas ». Ne *fût pas* n'est pas le mot propre. Il fallait *cessât d'être*. Il n'est pas au pouvoir de Guillaume ni de M. Zola que ce qui arrive ne soit pas.

Pierre et Guillaume, en se retournant, « aperçurent la basilique du Sacré-Cœur, encore découronnée de son dôme... » La basilique en construction n'ayant jusqu'ici jamais reçu son dôme, j'en conclus que *découronnée* n'est pas le mot propre.

Le matin, au soleil levant, Pierre regarde le défilé des ouvriers parisiens s'acheminant vers les ateliers. « Quelle espérance, à voir ainsi le soleil reparaître et l'éternel travail reprendre sa tâche ! Si écrasant qu'il fût... etc. » N'en déplaise à M. Zola, *travail* n'est pas le mot propre. Qui donc a vu *le travail reprendre sa tâche ?* Tâche est déjà synonyme de travail... Ce serait doublement idiot, si ce n'était incorrect.

Quelque temps après l'exécution de Salvat, les magistrats de Larombière, Lehmann et Amadieu sont

questionnés par des dames « dont le compte rendu des journaux avait enfiévré la curiosité. Et Amadieu, ayant par devoir assisté à l'exécution, répondait, heureux de cette dernière importance... » *Importance* n'est pas le mot propre, car avec lui la phrase n'a pas de sens.

Si nous ne craignions de fatiguer le lecteur, nous découvririons à ses yeux plusieurs centaines de chefs-d'œuvres pareils à ceux que nous venons de signaler et qui resteront inimitables. M. Zola semble avoir voulu décourager les sots futurs. Il y aurait un gai commentaire à tracer de Pierre *dans le saisissement d'une fournaise ;* du soleil s'abaissant derrière le *lacis* des nuages ; de Salvat qui n'ose rentrer chez lui, *dans l'ébranlement de son attentat, où tout sombrait ;* de Grandidier ne *trouvant à son foyer, pour le repos du soir, que l'angoisse de sa folle femme ;* de Marie grandissant loin de tout culte, *en un oubli peu à peu total* de ses premières impressions religieuses ; de Pierre aux prises avec *tant d'opinions contradictoires, qui ne tombaient d'accord* que pour condamner le vieux monde ; de Guillaume dans *l'aveuglement têtu* de sa démence, etc., etc. Nous aurons d'autres occasions de nous gaudir de M. Zola.

Se moquer de Zola est tout l'art d'en jouir.

Goncourt nous apprend qu'un jour M. Zola se crut des facultés oratoires. Le romancier fit des essais de sa parole, mais l'illusion ne dura guère et Goncourt nous le montre abattu, s'écriant qu'il n'a pas le don, « qu'il

n'éprouve pas la jouissance de l'inspiration, qu'il est gêné par *la peur des choses communes* » [1].

Il est fâcheux pour lui qu'il ne soit pas gêné par cette peur là quand, au lieu de parler, il projette d'écrire. Le Verbal ne lui allait pas. Le Scripturaire ne lui réussit pas mieux.

1. *Journal des Goncourt*, 3e série, 3e vol., p. 58.

VIII

> Mon frère était resté un passionné de style, et j'ai raconté dans une lettre à Zola, écrite au lendemain de sa mort, le soin amoureux qu'il mettait à l'élaboration de la forme, à la ciselure des phrases, au choix des mots, reprenant des morceaux écrits en commun et qui nous avaient satisfaits tout d'abord, les retravaillant des heures, des demi journées, avec une opiniâtreté presque colère ; ici, changeant une épithète ; là faisant entrer dans une période un rythme ; plus loin, refaçonnant un tour de phrase ; fatigant, usant sa cervelle à la poursuite de cette perfection, si difficile, parfois impossible à la langue française, dans l'expression des sensations modernes.....
> *(Journal des Goncourt,* 3e série, 3e vol., p. 381-382.)

Jules de Goncourt est mort du travail de la forme, et son frère a raconté, en des pages émues, les souffran-

ces de ce martyr des lettres. Nous n'avons aucune inquiétude pour M. Zola : il ne finira point de cette sorte.

La nature, toujours diverse en ses manifestations, doue très inégalement les écrivains, même ceux qui paraissent de mérite égal. Elle est magnifique avec ceux-ci ; elle est parcimonieuse avec ceux-là. Elle donne aux uns la spontanéité dans l'idée et dans l'expression de l'idée, et c'est l'apanage du génie que cette soudaineté de lumière. D'autres ont la pensée prompte et aisée, mais l'exécution pénible ; ils conçoivent dans la joie, et enfantent dans la douleur. D'autres enfin ont reçu en partage l'unique patience ; ils ont besoin, en tout, de recueillement et de silencieuse solitude ; il leur en faut pour élaborer la substance, qu'ils veulent riche, et, quand l'intelligence va donner son fruit, ils doivent chercher, dans les lenteurs d'un dernier ruminement, la forme qui parfera l'œuvre.

M. Zola n'est pas un spontané ; où donc est l'imprévu de la pensée chez lui ? où les à-coups de la parole ! Il n'est pas un demi spontané ; on ne voit pas plus la part de l'effort dans ce qu'il fait que la part de l'inspiration. Il est moins encore un de ces talents difficiles pour qui créer est un long déchirement et un ensanglantement ; non, non, M. Zola n'a pas cette opiniâtreté, et c'est une dérision d'entendre M. Bourget vanter la « persévérance dans le travail » d'un monsieur qui, s'il a jamais su écrire, n'a jamais travaillé son *écriture*. Ce n'est pas celui-là qui succombera à la peine du style.....

Incontestablement, la marque désignative de l'écrivain

sans ressources, c'est le *procédé*. Le procédé accuse l'incurable paresse et l'incurable misère de l'esprit. C'est le signe de la Bête. M. Zola le porte en plein.

Ouvrez *Paris*. C'est toujours la même phrase pesante, bourrée, chargée jusqu'à la gueule, ainsi qu'on ferait d'un canon, avec cette différence que le canon partirait et que la phrase de M. Zola ne part pas : elle fume.

« Une promiscuité innomable [1], l'indigence et la souffrance en tas, des enfants, des hommes, des vieillards, des haillons sordides de mendiants, mêlés à des redingotes élimées de pauvres honteux, les épaves du naufrage quotidien de Paris, *la fainéantise et le vice, et la malechance, et l'injustice, que le flot roulait et rejetait, avec les impuretés de l'écume...* (?!) »

« Et, de ces êtres gisant comme des blessés après une bataille, de cette ambulance de la vie, empoisonnée d'une puanteur de pourriture et de mort, montait une nausée de révolte, *la pensée justicière des alcôves heureuses* (!?), de la joie des riches qui aimaient ou qui se délassaient à cette heure, dans la toile fine et dans les dentelles. »

Etc..., etc...

C'est toujours le même emploi, inconsidéré autant que systématique, de l'ellipse.

« Tout de suite, il s'empara du journaliste, il le catéchisa. La guerre devait être une affaire de caste, *des*

1. M. Zola décrit une hospitalité de nuit.

chefs de droit divin conduisant aux combats des mercenaires, des gens payés ou choisis. »

« En voyant le ciel si clair et si tendre, les deux frères avaient résolu d'aller à pied, *une longue promenade par les boulevards extérieurs.* »

« Ah ! son cher fils adoré, il avait beau la négliger beaucoup, elle n'espérait plus qu'en lui, il restait son dernier rêve, *toutes sortes de bonheurs, dont il la comblerait un jour.* »

« Il avait fait des aveux complets, il les répéta, très calme, sans y changer un mot ; il expliqua que, s'il avait choisi l'hôtel Duvillard pour déposer sa bombe, c'était afin de donner à son acte sa vraie signification, *la mise en demeure aux riches*, aux hommes d'argent, scandaleusement enrichis par le vol et le mensonge, de rendre leur part de la fortune commune aux pauvres, aux ouvriers, à leurs petits et à leurs femmes, qui crevaient de faim. »

« Et quelle terrible confession tu m'as faite un soir, *ton incroyance, ta torture, le néant où tu roulait !* »

« Pendant des heures, il travaillait, il fabriquait de cette poudre si dangereuse, à la formule connue de lui seul, *des manipulations d'une délicatesse extrême, pour lesquelles il ne voulait l'aide de personne.* »

« Léonie était morte jeune, quelques semaines après sa mère, *toutes les deux d'une fièvre typhoïde.* »

Etc., etc.

Ce sont toujours les mêmes tournures, avec le même abus des propositions participes et gérondives. Quelques exemples feront mieux connaître la manière de M. Zola.

« Parisien, *ayant* fait un chemin rapide dans l'administration, un moment préfet à Bordeaux, il était maintenant la jeunesse, l'avenir de la Chambre, *ayant* compris qu'il fallait, en politique, un nouveau personnel pour accomplir les plus pressées des réformes indispensables ; et, très ambitieux, très intelligent, *sachant* beaucoup de choses, il avait un programme dont il était parfaitement capable de tenter l'application, au moins en partie. Il ne montrait du reste aucune hâte, plein de prudence et de finesse, certain que son jour viendrait, fort de n'être encore compromis dans rien, *ayant* devant lui le libre espace. »

« Seulement imaginez-vous, c'est cet imbécile de ministre, ce Taboureau, un vieux professeur de province, *ignorant* tout de notre Paris, qui s'est formellement opposé à votre nomination, *en disant* que, lui *régnant,* jamais vous ne débuteriez à la Comédie. »

« — Bah ! répliqua-t-il gaiement, en *clignant* l'œil du côté de Duvillard, le patron est là.

» Celui-ci, content, lui avait serré les mains, l'avait remercié, *en disant* qu'il était un gentil garçon. Et, *se tournant* vers Fonsègue... »

« Elle hésita, *ignorant* se que faisait son fils, *restant* des semaines maintenant sans le voir. »

« La *Voix du Peuple* qui, la veille, avait repris l'affaire des chemins de fer africains, *en accusant* Barroux, l'actuel ministre des Finances, d'avoir touché deux cent mille francs, continuait la campagne, aggravait le scandale, ce matin là, *en publiant* la liste depuis si longtemps promise... »

« D'autre part, lui, était parfaitement tranquille, *n'ayant* rien écrit, rien signé, *sachant* qu'on se tire de tous les mauvais cas avec de l'audace, *en n'avouant* jamais. »

« Et, comme Monferrand se rasseyait, ne *protestant* plus, *attendant*, Duvillard, de nouveau à sa passion, repris de colère au souvenir du refus de Barroux, s'écria *en se levant* à son tour... »

« Mais, bien qu'*ayant* consenti à se mettre au lit près d'elle, il s'était refusé à toute laideur et à toute bassesse, malgré les coups qu'elle avait fini par lui donner, *s'oubliant* jusqu'à le mordre. »

« Sur les cinq lycées de filles ouverts à Paris, c'était le seul qui fût très fréquenté ; et encore n'y avait-il guère là, *affrontant* les préjugés et les préventions, que des filles de fonctionnaires, surtout des filles de professeurs, *se destinant* elles-mêmes au professorat. Celles-ci, *en quittant* le lycée... etc. »

« Pierre avait senti Guillaume frémir à côté de lui, pendant que l'accusé, si paisiblement, s'obstinait à ne rien dire de l'explosif employé, *en acceptant* la respon-

sabilité entière de l'acte qui allait lui coûter la tête. Et Guillaume, d'un mouvement irrésistible, *s'étant* tourné, aperçut le petit Victor Mathis qui ne bougeait pas, les coudes toujours sur la rampe, le menton dans ses mains, *écoutant* de toute sa passion muette. »

Etc., etc...

Ce sont très souvent les mêmes locutions et, lorsqu'il s'agit de peindre un personnage, toujours la même touche grossière. C'est le *procédé,* en un mot, dans l'aveu de son impuissance, dans sa laideur reconnue.

Vous avez sur les bras une affaire épineuse, vous dites en langage familier : « Cette histoire m'embête ». M. Zola écrirait: « J'ai *toute* une histoire qui m'embête ». Les *tout* et les *toute* tombent à chaque instant de sa plume. « Toute la plaie ancienne » — « toute sa face noyée » — « toute cette innocence » — « tout cet affreux vide » — « toute cette révolte » — « tout le haut caractère » — « tout le cerveau du siècle » — « toute l'abominable plaie » — « toute l'affreuse misère » — « toute la monstrueuse nuit de Paris » — « tout le rude lutteur qu'il était » — « toute l'énorme force » — etc., etc...

Cet adjectif, massif par sa signification, obsède évidemment M. Zola qui, en l'employant, croit donner plus de vigueur et d'expressivité à la pensée. Pauvre penseur et plus pauvre écrivain !

Mais, dans ce genre, la forme de prédilection de M. Zola est assurément *tout un* et *tout une*. Je les ai notés au fur et à mesure qu'ils me passaient sous les yeux. Je les transcris ici, le public saisira mieux, en

présence de ce bloc, la nature du procédé. Quant à M. Zola, je le prie d'excuser mes oublis :

« Toute une promiscuité » — « toute une grandeur de noblesse » — « toute une histoire romanesque » — « toute une histoire restée légendaire » — « toute une agitation fièvreuse » — « toute une meute » — « tout un tumulte pâmé » — « toute une évolution sourde » — « tout un flot de foule » — « toute une vie énergique » — « tout un côté de désordre » — « toute une colonne » — « toute une apparence d'utilité » — « toute une révolte » — « tout un vaste terrain » — « toute une activité chaude » — « toute une affaire considérable » — « tout un long passé » — « toute une désolation » — « toute une colère » — « tout un retour » — « toute une escadre » — « tout un art » — « tout un débordement solide et puissant » — « toute une passion » — « toute une lecture » — « toute une complicité tacite » — « toute une colère » — « toute une crise » — « tout un drame assourdi » — « tout un mal rongeur » — « toute une misère discrète » — « tout un triste roman d'amour » — « tout un monde » — « tout un dogmatisme » — « tout un bruit de rires » — « toute une rafale de furieux mépris » — « toute une rudesse militaire » — « tout un travail intérieur » — « toute une soudaine volonté » — « toute une chasse à l'homme » — « toute une mer de verdure » — « tout un coin charmant » — « tout un brusque tumulte » — « toute une sourde liaison » — « tout un monde » — « toute une longue rumeur » — « toute une nappe joyeuse de soleil » —

« toute une large place » — « toute une floraison » — « tout un cours de cuisine » — « toute une joie d'écoliers » — « toute une vilaine besogne » — « toute une lourde besogne » — « toutes une bande d'invisibles complices » — « toute une escadre innombrable » — « toute une fine dentelle » — « toute une pompe » — « toute une majesté » — « toute une pourriture sociale » « toute une classe » — « tout un aveu » — « toute une pensée » — « tout un travail sourd » — « toute une humanité » — « tout un étage » — « toute une évocation » — « tout un piétinement » — « tout un vacarme fiévreux » — « toute une lutte de générosité » — « tout un peuple d'ouvriers » — « toute une agonie violente » — « toute une fête » — « tout un scandale » — « tout un passé de grandeur. »

Autre procédé : c'est un procédé de photographe plus que de romancier.

M. Zola n'a pas dix-sept manières de nous présenter ses personnages. Avec lui, les gens sont toujours de « face ». C'est commode pour l'auteur que la finesse d'un profil ou les oppositions d'un « trois quarts » embarrasseraient peut-être ; c'est monotone pour ceux qui regardent. Descendons de leurs cadres fuligineux ces figures mal débarbouillées :

L'abbé Rose a des « yeux clairs d'enfant dans sa face ronde et souriante ». — Pierre apparait « avec sa face creusée » ; ses luttes se lisent « dans cette face aujourd'hui ravagée ». — Madame Théodore a « des yeux meurtris,

dans sa face jaune ». — Avec Laveuve nous avons « toute la débacle du travail sans espoir sur une face humaine ». — Mathis a « des yeux clairs, un nez droit, des lèvres minces dans une face pâle de vive intelligence ». Puis c'est le tour du baron Duvillard : « toute sa face exprimait la possession... » — « Un flot de colère empourpra la face du baron. » — L'origine juive de la baronne « se trahissait dans la face un peu longue ». — Gérard a « la face régulière ». — Camille a « la face déviée à gauche ». — Hyacinthe tient de sa mère « sa face allongée d'orientale langueur ». — Amadieu a « une face plate et régulière de magistrat ». — A la fin du déjeuner chez Duvillard, « la détresse de chacun reparaissait sur les faces effarées des convives ». — Monferrand a une « face ronde, un peu commune ». — Chaigneux a une « face noyée, éperdue ». — A la Chambre, Duthil est nerveux, « toute sa face de joli homme » sue la peur. — Pierre rencontre à la porte de la Chambre Salvat « grand, maigre, ravagé, avec ses yeux de flamme et de rêve, incendiant sa face blême ». — Le marquis de Morigny a « grand air, avec sa face rasée ». — M. de Larombière a une « longue face » austère. — Quand le baron Duvillard voit Silviane le repousser, « sa face » se congestionne. — Guillaume avait gardé ses moustaches très brunes « ce qui donnait toute une vie énergique à sa grande face ». — Au ressouvenir du petit trottin éventré par la bombe de Salvat, Pierre « laissa tomber sa face parmi la couverture ». — Thomas a le front haut, la face solide ». — Mère-Grand a soixante-dix ans : « Dans sa face un peu longue... etc. » — Céline a « l'air très véridique, avec sa face blonde, douce et intel-

ligente... » — Madame Théodore aperçoit Chrétiennot, « toujours bien mis, pincé dans une redingote, avec sa face mince ». — Grandidier a « la face voilée de cette tristesse qui le faisait passer pour sévère...» — Toussaint ne paraît avoir cinquante ans que lorsqu'on s'arrête « à la ruine de sa face ronde et cuite... » — François Froment est un « grand garçon, aux yeux si vifs, dans sa haute face d'intellectuel... » — Antoine a une « face de colosse blond ». — Théophile Morin a « la face éteinte, usée par le professorat ». — Janzen parle froidement « sans un geste, avec sa face de Christ pâle et blond ». — « La longue face de chèvre mauvaise » de Camille luit d'une joie cachée. — Madame Mathis est « une petite femme brune, à la face triste et douce ». — Le critique influent dont Silviane recherche l'appui est « un grand gaillard d'une cinquantaine d'années, large des épaules, à la face pleine et barbue ». — Au Cabinet des Horreurs, on aperçoit « des faces suantes, congestionnées ». — Le compagnon de Mathis avait la casquette « si profondément enfoncée sur les yeux, qu'on ne voyait de sa face qu'un bout de barbe ». — Legras est « un gros garçon blême, en veston de velours, la face ronde... » — Mondésir est « un petit homme nerveux et rablé, dont la face ronde » a une rudesse militaire. — Pierre a visité une hospitalité de nuit : certains misérables « dormaient assommés, la face morte ». — Pierre se dispose à regagner Neuilly, une ombre le frôle, lui parle et s'efface; Pierre croit reconnaître « la petite face sèche, blême et pincée de Mathis ». — Duthil, dénoncé par la *Voix du Peuple*, a « la face tirée par un tic, dans son effort de sourire

quand même ». — Salvat, tombé aux mains de la police, a « les yeux saignants, hors des orbites, la face entière ravagée... »

A la Chambre, des députés, « la face grise, accablée, levaient les yeux vers le plafond ». — Fonsègue est redevenu maître de lui, « la face si nette, l'œil si clair... » — Mege interpelle, une tempête s'élève, « seuls parmi les faces congestionnées » les huissiers sont impassibles. — Barroux répond à Mège, « sa belle face rasée » se fait majestueuse. — Monferrand, « ramassé et court, la face en avant », parle après Barroux. — Pierre suit les « émotions de la séance sur la face sereine et heureuse » de Mgr Martha. — Marie rapporte des provisions à la maison : « toute sa face rose » rayonne. Une autre fois, nous la voyons « la face pâle, le front barré d'une ride ». — Guillaume parle à Marie, et Pierre sent ces paroles passer « sur sa face comme un souffle frais de nature ». — Marie, en regardant Pierre, se rappelle le jour où il était si sombre, « la face amaigrie, livide, ravagée d'angoisse ». — A une remarque de Pierre, Marie « proteste et, comme si une pudeur la bouleversait, sa face entière s'enflamme... » — Au procès Salvat, Guillaume aperçoit Mathis, « dont les yeux brûlent dans sa face pâle, aux lèvres minces ». — M. de Larombière, outre « la majesté de sa longue face mince... » — On distingue « la face longue du Président ». — Pendant l'interrogatoire de Salvat, Mathis ne bougeait pas, « mais sa face était plus pâle encore... » — Le chef du jury était « un gros monsieur, à la face rouge et large ». — Mère-Grand marche, « très haute, dans sa mince robe noire,

avec sa face pâle d'austérité et d'énergie ». — Guillaume parle à Marie de leur projet de mariage, elle « était devenue silencieuse, la face immobile ... » — Mathis assiste à l'exécution de Salvat : « il était là, avec sa maigre face imberbe, blême et pincée... » — Salvat « apparut alors avec sa face longue... » — Après l'exécution, « il y eut un réveil, on sortait de ce cauchemar, les mains frémissantes, les faces blêmies... » — A l'aube, Pierre contemple la grande descente des ouvriers dans Paris : « les faces dormaient encore à moitié, grises et lasses... » — Au mariage de Gérard, « les faces se tendaient avec des sourires... » — Toussaint, le vieil ouvrier, est frappé d'une attaque de paralysie : « c'était une hémiplégie qui, en paralysant tout le côté droit, le bras et la jambe, lui avait aussi envahi la face ». — Thomas et Pierre vont trouver Grandidier : « sa face de douceur et d'énergie gardait un masque d'angoisse... » — Jahan, le sculpteur, considère la Justice, une de ses œuvres : « C'était une figure de femme nue... Sa chevelure éparse et féconde était comme les rayons de sa face... » — François regarde Paris, « la face au dessus de son livre ». — Guillaume est descendu dans les fondations du Sacré-Cœur, à Montmartre ; « la bougie éclairait son pâle visage, son grand front, en forme de tour, couronné de cheveux blancs, toute cette face énergique... » — Guillaume et Pierre causent à voix basse, un visiteur arrive : « c'était Janzen, avec sa maigre face de Christ blond ». — Pierre que l'abbé Rose a fait appeler, le retrouve « défait, la face toute blanche ».

Est-ce tout ? Vous seriez naïf de le penser. M. Zola a parfois des scrupules — je ne ris pas. Et quand il estime qu'il nous a montré suffisamment de faces, il croit utile — désir de variété sans doute ! — de nous montrer les airs de ces faces :

L'abbé Rose a un « air d'enfant toujours en faute » ; Madame Théodore un « air d'effacement et de continuelle crainte » ; Céline un « air intelligent et un peu vieux » ; Laveuve un « air de vieux cheval qu'on ne tond plus » ; Salvat et Mathis ont « l'air terriple » ; Céline un « air grave et chétif » ; Salvat « l'air d'un homme qui consulte le destin » ; Duthil « l'air d'un oiseau », puis « l'air ravi » ; Ève un « air de maternité amoureuse » ; Hyacinthe un « air de lassitude » et un « air de haute élégance » ; le baron Duvillard un « air conciliant » ; Massot a un « air de souris fureteuse », puis un « air de furet » ; Mège ne veut pas avoir « l'air d'être complice » des chéquards ; Sagnier a « l'air d'un boucher » ; Barroux « l'air effacé et triste » ; Monferrand « l'air souriant et paterne » ; Duthil « l'air fiévreux » ; Chaigneux « l'air éploré » ; Massot un « air aimable » ; Fonsègue un « air d'aimable compagnon » et ensuite « un air de plaisanterie » ; Barroux et Monferrand ont « l'air affairé et soucieux » ; Chaigneux a toujours « son air éploré » ; Fonsègue n'a plus « l'air de douter du succès, du moment qu'il ne risque plus de se compromettre » ; Salvat a « l'air d'un homme qui ne sait où il va » ; le marquis de Morigny a « grand air », un « air hautain d'étranger indifférent aux choses et aux êtres parmi les-

quels une erreur des temps le forçait à vivre » ; Duthil parle à Pierre « d'un air de confidence » ; Silviane a un « air étonné et joli » ; Gérard la quitte « de son air de bel homme indolent et sans malice » ; le baron Duvillard a « l'air inquiet » ; Camille a un « air souffrant et railleur » ; une créature de Monferrand écoute Mgr Martha « d'un air dévot » ; le crépuscule apporte aux villes un « air de songe » ; Salvat a « l'air vaincu » ; Guillaume questionne avec un « air d'intérêt » Salvat, lequel a « l'air troublé » ; Guillaume a un « air animé » ; Bertheroy « l'air d'un vieil herboriste » ; Guillaume un « air de passion contenue » ; Sophie est reçue à Montmartre par une vieille dame qui a « l'air tranquille » ; Janzen a un « air froid », ou un « air froidement ironique » ; Morin a un « air jaune et las de vieux professeur » ; Mère-Grand a un « air souverain de reine-mère » ; Marie un « air riant » et un « air de tranquille force » ; Céline « l'air très véridique » ; Hortense un « air de poupée blonde » ; Chrétiennot un « air vaniteux » ; Madame Théodore un « air de grande tristesse » ; Amadieu un « air mondain » ; Hyacinthe un « air laborieux d'androgyne » ou un « air languissant » ; Lise un « air de lassitude » ; Morin un « air de grande lassitude » ; Janzen un « air tranquille » ; Salvat un « air d'adoration respectueuse » pour Guillaume ; Gérard a un « air de gêne » ; Hyacinthe un « air ennuyé » ; Fonsègue un « air gai » ; Duvillard un « grand air de conquête » ; Camille un « air d'apitoiement railleur », ou un « air d'obéissance » ; Amadieu un « air d'importance finaude » ; Gérard un « air sérieux » ou un « air aimable » ; Ève un

« air de déesse mûre »; Gérard un « air grand et fort »; le marquis de Morigny un « grand air de vieillard sévère et tendre »; Silviane « l'air d'une vierge de missel »; Duthil « l'air extasié », ou un « air d'homme de plaisir »; Silviane un « air d'idéale pureté »; Hyacinthe un « air d'indulgence »; Bergaz un « air aigu »; Silviane un « air candide de vierge folle »; Monferrand n'a plus « son air paterne »; Gascogne a « l'air d'un ouvrier endimanché »; Monferrand a un « air impatient », un « air franc et bonhomme », un « air de bonhomie bourrue »; Duvillard un « air calme et souriant »; Duthil « l'air effaré »; Barroux un « air de plaisanterie »; Monferrand, « l'*air* très calme toujours, sous le vent de terreur, gardait son *air* bonhomme et souriant »; Monferrand, en apercevant Mgr Martha, prend un « air désolé »; Mgr Martha a un « air aisé de conquête »; Ève a « l'air brisé »; Hyacinthe « l'air correct et ennuyé »; Dupot un « air d'ennui et de lassitude »; Salvat un « air éperdu de satisfaction animale »; Monferrand marche derrière Barroux, « l'*air* bonhomme, ayant l'*air* de ne rien savoir... »; Taboureau a « l'air d'un vieux sou effacé par l'usage »; Mère-Grand a un « air de tranquille héroïsme », plus loin un « air grave »; Marie un « air de bonne amitié » à l'égard de Pierre; la même a un « air de sagesse », et ailleurs un « air tranquille et fort »; Mère-Grand un « air grave »; Grandidier un « air de force et de contentement »; Madame Théodore un « air effaré de malchanceuse »; Madame Mathis « l'air d'une honnête bourgeoise »; Morin a un « air las »; Mère-Grand et les fils de Guillaume accueillent

12

Pierre « de leur air tranquille de tous les jours » ; Guillaume a un « air souriant » ; Mère-Grand « l'air le plus aisé du monde » ; Marie un « air d'affection heureuse » ; Duvillard, s'il assistait au procès Salvat, « aurait l'air de venir demander vengeance » ; Duthil a « l'air très renseigné » ou un « air d'importance » ; Salvat un « air de fatigue et d'indifférence » et son avocat un « air éveillé » ; Salvat répond aux questions du Président d'un « air las et poli » ; quand il a lu sa déclaration, il reprend sa place, « d'un air de grand joie intérieure » ; Mère-Grand a un « air de sérénité royale » ; elle reproche à Guillaume d'avoir depuis quelque temps un « air distrait » ; Guillaume a un « air doux et têtu » ; Mère-Grand a toujours « son grand air sage de reine-mère » ; Guillaume annonce à ses fils le mariage de Pierre, « de son air de sérénité habituelle » ; Bertheroy est « très fin sous son air négligé et un peu rude » ; Massot a un « air gai » ; les aides du bourreau un « air de patience » ; la guillotine un « air de bassesse et de honte » ; le bourreau a « l'air fâché, ayant hâte d'en finir » ; Gascogne a un « air froidement administratif » ; Massot a « l'air amusé » ; Duvillard a « son grand air des jours de victoire » ; Gérard a « l'air qu'il devait avoir » ; Mgr Martha sourit « de son air de souveraineté aimable » ; Monferrand sourit « de son air de bonhomie un peu narquoise » ; Steinberger a un « air d'ironie attendrie » ; Monferrand continue « de sourire de son air paisible » ; Dauvergne écoute Chaigneux « d'un air de bienveillance » ; Gérard et Camille gardent « leur air d'enchantement » ; Hyacinthe a un « air de hautaine désapprobation » ;

Mgr Martha se met « à causer de son air de caresse, avec une gaîté aimable » ; le baron Duvillard reprend « son air triomphant »; Mgr Martha regarde Ève et Camille « d'un air d'indulgente sympathie »; Guillaume a « l'air de revenir de très loin »; un soir pourtant, il rit avec Marie, « l'air amusé et paternel »; il parle à Pierre « d'un air calme » et ce qu'il lui apprend est « dit d'un air de décision »; Toussaint, frappé de paralysie, a « l'air foudroyé » et regarde Pierre et Thomas « d'un air d'indicible tristesse »; Madame Théodore et Céline ont « l'air à leur aise » ; Hortense soupire « d'un air de soulagement profond »; le pavillon où demeure Grandidier est « d'air heureux »; Grandidier a un « air de grande animation »; Lise « gardait son air infirme de naine souffreteuse » ; Jahan a un « air de bonne humeur »; Guillaume aborde ses fils « l'air ravi de la rencontre »; François dit que la nuit descend sur Paris, « par degrés, d'un air d'intelligence »; Guillaume met de l'ordre dans son laboratoire « de son air actif accoutumé »; Guillaume s'occupe, « d'un air très attentif »; « de son air tranquille » il conte ses projets à Pierre; Janzen « cause de son air froid » ; Mère-Grand a « l'air de croire qu'elle ne mourra pas »; l'abbé Rose a un « air de bonté grave ».

Voulez-vous que je fasse jouer devant vous un autre procédé-type de M. Zola? A votre aise.

Vous avez tous rencontré chez les contemporains ces expressions : un front de fraîcheur, une âme de tendresse, un cœur de loyauté, etc. — Ces nouveautés

ont leur charme, à condition toutefois qu'on en use modérément. M. Zola, c'est un grand malheur pour lui et pour nous, n'aime ni ne pratique la modération. Il outre tout ; ce qui est mal, sous sa plume devient très mal ; ce qui eût pu être bien, avec lui cesse d'être bien. C'en est affligeant. Je relève dans *Paris :*

Des « quartiers de misère et de travail », des « quartiers de richesse et de jouissance », un « Paris de mystère », une « bouche de bonté », des « messes de supplication », des « cierges d'imploration », une « bouche de douceur », des « yeux de tendresse », un « visage d'ardente supplication », une « religion de santé et de joie », des « coins de misère », des « cités de souffrance », un « dégoût de misère », une « chambre de pauvreté et de souffrance », une « face pâle de vive intelligence », un « soleil de santé et de fécondité », une « grandeur de noblesse », des « bras d'adoration et de caresse », une « face d'orientale langueur », une « bouche d'appétits sans scrupules », une « matinée de misère », une « maison de misère et de souffrance », un « milieu de grand luxe et de jouissance », des « yeux de brûlante jeunesse », des « yeux de rêve », une « bouche de bonté », une « imploration de foi naïve », un « décor de faste chimérique et de grandiose magnificence », un « livre de candeur », un « Paris de rut et de bravade », un « front de logique et de raison », des « yeux de stupeur », une « douceur d'intimité », un « pur front d'intelligence », un « nez de finesse », des « yeux de gaîté », un « sourire de paix », un « regard de vaillance », une

« odeur de jeunesse », une « maison de misère et de souffrance », un « quartier de misère », une « religion de science », un « bain d'innocence », une « bouche de santé », une « vie de mystère », des « yeux de rêverie et de tendresse », une « figure de grandeur et d'épouvante », des « yeux d'irréalisable tendresse », un « coin de chimère », une « main de logique et de santé », des « bras de tendresse et de salut », un « chuchotement de fièvre », des « frasques d'imagination et d'audace », des « visages de terreur et de mystère », un « rire de soupçon », des « coins d'abominable ordure », un « argent de ruine », une « douceur de désolation », un « coin de félicité certaine », un « masque *effroyable* d'*effroi,* de colère et de souffrance », un « vaincu de misère et de révolte », des « rires de victoire prochaine », un « document de mensonge et de calomnie », une « rhétorique de fièvre et d'entêtement », un « tumulte de triomphe », une « attitude souple de jeunesse », un « bon vouloir de fraternité », un « grand front d'intelligence », une « bouche de bonté », une « allégresse de santé et de force », une « réserve d'hypocrisie », une « pureté d'enfance », des « êtres de nature, de liberté et de santé », un « souffle frais de nature », une « sérénité de perfection », une « thèse d'humanité », une « œuvre de santé et de vérité », un « blé de santé et de lumière », des « quartiers de labeur et d'effort », une « moisson future de justice et de vérité », un « coin de mystère », une « révolte d'humanité et de justice », une « lutte de concurrence », une ruche bourdonnante de travail », un « rire de jeunesse », un « coin de misère décente », un « monde futur de

justice et de vérité », un « chemin de songe et de vaine attente », une « tâche de consolation et d'espérance », un « édifice de terreur et d'oppression », « un vent d'allégresse », un « artisan de mensonge », un « monument d'expiation et de triomphe », une exaltation de santé et de force », une « délicatesse d'enfance », un « geste de passion gamine », une « sérénité d'espoir », des « bains d'air et de clarté », un « coin de tranquillité et de fraîcheur », des « conseils de raison, de force, de vaillance », une « âme de justice et d'héroïsme », un coin de bonheur », une « maison de labeur, de paix et de tendresse », des « yeux de franchise et de loyauté », un « vent de terreur », des « yeux de ruse », des « yeux bleus de tendresse », une « société de justice et de bonheur », une « crise de souffrance et de lutte », des « yeux de rêve », une « besogne de salut », une « fleur de jeunesse », un « coin de tendresse et de songe », des « bras de charme et de soutien », une « ville de rêve », un « soleil de victoire », une « lumière de rêve », un « lac de douceur et de sérénité », un « Paris d'oubli », un « rayon de légende », une « apparition de douleur et d'effroi », un « gémissement de lointaine agonie », un « lit de misère », un « quartier de pauvreté et de travail », une « visible exaltation de foi », un « frisson de nausée », un « quartier de misère et de travail », des « quartiers de richesse et de jouissance », une « foi ardente de vérité et de justice », un « matin de colère », un « visage d'angoisse », des « yeux de flamme et de songe », un « quartier de misère et de travail », des « yeux de pitié, de dégoût et de crainte », un « pain

de rancune », un « éclat d'insolence », une « bouche d'innocence », des « yeux de candeur », des « yeux de franchise », un « masque effrayant d'angoisse », une « lutte de générosité », une « chambre de travail et de misère », une « pièce de souffrance », un « ronflement continu d'activité », une « fièvre d'énergie », une « face de douceur et d'énergie », un « masque d'angoisse », un monument d'absurdité et d'affront », une « volonté de domination », un « soleil de beauté, d'harmonie et de force », un « endroit d'horizon sublime, de grand air charriant tant de germes... », une « maison de paix et de travail », un « cantique de magnificence », une « jalousie de convoitise », un « soir d'éperdue tendresse », un « vent de violence », un « cadeau terrible de destruction, de toute-puissance », un « ton de sérénité », un « rêve de violence », un « travail de création », des « yeux d'innocence et de travail », un « cœur simple de sublime bonté », des « yeux de bonté », un « passé de grandeur ».

Indépendamment des *procédés* de M. Zola, que de reproches on pourrait légitimement lui adresser ! J'ai dit mon sentiment de ces *des, dans, de, dont,* qu'il met dans ses périodes. L'auteur de *Paris* ne soupçonne pas ce qu'ils ôtent à la fois d'alacrité et de vraie fermeté à la phrase :

« Et, *dans* la glaciale journée *de* dégel et *de* brume, le royal hôtel *de* la rue Gaudot de Mauroy, près *du* boulevard *de* la Madeleine, était fleuri *des* fleurs les plus

rares, la passion *de* la baronne, qui changeait les hautes pièces somptueuses, encombrées *de* merveilles, en serres chaudes et odorantes, où le triste jour blême *de* Paris devenait une caresse *d*'une infinie douceur. »

« ... Et il vint s'asseoir, s'allonger au fond *d*'un *des* fauteuils *de* satin bleu, lamé *d*'argent, *dans* l'assoupissement *de* ce parfum, *du* grand silence chaud qui semblait tomber *des* tentures. »

« Il tâchait *d*'y mettre le plus *de* discrétion possible, épouvanté *des* mots qu'il disait, *des* choses qu'il racontait, *dans* ce milieu *de* grand luxe et *de* jouissance, devant ces heureux comblés *des* joies *de* ce monde... »

« Il dut jouer *des* coudes, s'ouvrir un passage au travers *de* cette cohue, *de* la lâcheté frissonnante *des* uns, *de* l'audace insolente *des* autres, *des* titres salissants *du* plus grand nombre, *dans* l'inévitable contagion *du* milieu. »

« Laveuve, mort là-bas, étendu sur son fumier *de* guenilles, les mains crispées, *dans* le désir têtu *de* se retenir à sa vie *de* torture, pendant que lui (Pierre), repris *de* sa flamme *de* charité, brulé *d*'un zèle *d*'apôtre, battait Paris afin *de* lui trouver un lit propre... »

« *Dans* l'écroulement qui s'était fait en lui (Pierre) *de* toutes les croyances, *dans* le néant auquel il avait abouti, ces hommes, venus là *des* quatre points *des* idées *du* siècle, remuaient le terrible problème *dont* il

souffrait, celui *de* la croyance nouvelle attendue par la démocratie *du* siècle prochain. »

« Un sourd bruit *de* pas se faisait seul entendre au-dessus *de* leur tête, le pas *de* Nicolas Barthès, l'héroïque amant *de* la liberté, qui, ayant couché là, avait repris, *dès* la pointe *du* jour, sa promenade *de* lion en cage, son habituel va-et-vient *d*'éternel prisonnier. »

« Et, comme celui-ci les regardait s'éloigner *dans* la direction *de* la maison *dont* il apercevait le jardin, par dessus le mur *de* la rue Saint-Éleuthère, il crut distinguer une fine silhouette, un visage blanc égayé *de* soleil, sous le casque *de* cheveux noirs, Marie sans doute, en train *de* surveiller les pousses *de* ses lilas. »

« Son pas, là haut, *de* lion en cage, cette obstinée promenade *de* l'éternel prisonnier, qui avait passé les deux tiers *de* sa vie au fond *de* tous les cachots *de* France, pour la liberté *des* autres, n'en ajoutait pas moins, *dans* la petite maison silencieuse, une mélancolie attendrissante, le rythme même *de* tout ce qu'on espérait *de* bon et *de* grand, *de* tout ce qui ne viendrait sans doute jamais. »

« Tout *de* suite, Camille, se sentant surveillée par sa mère, exagéra son amabilité *de* vendeuse, profita *des* petites licences que la fièvre charitable autorisait, glissa *dans* les poches *du* jeune homme *de* menus objets, en mit *d*'autres *dans* ses deux mains, qu'elle serra entre les siennes, et cela *dans* un éclat *de* jeunesse, avec *de*

grands rires frais, qui, là-bas, torturaient l'autre, la rivale. »

« Et autant Barroux, *de* dix ans plus âgé, blanc et solennel, gardait la haute prestance *du* pouvoir, avec sa belle figure rasée, ses favoris neigeux, toute cette attitude *de* conventionnel romantique qui essayait *de* magnifier la simple loyauté *d'*un bourgeois, un peu sot et bon ; autant l'autre, lourd et fin, sous son masque commun, *dans* son affectation *de* rondeur et *de* simplicité, cachait *des* gouffres ignorés, une âme obscure *de* jouisseur et *de* despote, sans pitié ni scrupules. »

« Et lui, l'homme, était le plus lamentable *des* gibiers, une épave, hâve et terreux d'avoir passé la nuit *dans* un trou *de* feuilles, trempé encore jusqu'à la taille *de* s'être jeté au travers *d'*un ruisseau, battu par la pluie, couvert *de* fange, ses pauvres vêtements en lambeaux, sa casquette à l'état *de* loque, les jambes et les mains en sang *de* son terrible galop parmi les taillis obstrués *d'*orties et *de* ronces. »

« Toute une nappe joyeuse *de* soleil entrait, se jouait parmi l'extraordinaire pêle-mêle *de* la salle, où s'entassaient tant *de* besognes, tant *d'*outils divers, au milieu *desquels* la table à ouvrage *des* deux femmes était fleurie *d'*une grosse touffe *de* giroflées. »

« On disait, *dans* l'usine, qu'il n'y avait pas eu *de* crise depuis près *d'*un mois, et que *de* là venait l'air *de* force et *de* contentement *du* patron, la main ferme,

un peu rude, *dont* il assurait la prospérité croissante *de* sa maison. »

Il n'est pas une page de M. Zola, pas une, où l'on ne rencontre ces montagnes de prépositions et de pronoms. M. Zola n'a d'ailleurs pas le sens harmonique. L'euphonie, qui était tout pour Flaubert, n'est rien pour M. Zola.

Il écrit : « Il appartenait *à une* des plus vieilles familles de France. » — « Surtout il s'intéressa, dès qu'il *entendit un* d'eux... » — « ... François Froment, *arrivé un* des premiers. » — « *A une* des premières tables... », etc.

Les syllabes les moins faites pour aller ensemble retentissent en des chocs barbares. Lisez à haute voix ce qui suit : « ... toute une floraison de *grosses roses thé*... » — « ... il avait pourtant grand air, avec sa face rasée, aux *profondes rides correctes.* » — « Ce silence *frissonnant* où *sonnait* seule la parole du prêtre. » — « ... laissant *tomber* la maison à un silence de *tombe.* » — « Il n'avait bu qu'un verre de bière, la veille au soir, après deux *jours de jeûne déjà.* » — « ... ses collègues et tout le public qui le dévisageaient auraient juré de sa complète innocence, *tant il avait la tête d'un honnête homme.* » — « Je *te guérirai de la torture de ton doute.* » — « Un portrait de *Lise lisant*... » — « Le *bout de bougie* diminuait, et Guillaume se leva de la pierre d'où il n'avait pas *bougé.* » Etc., etc.

Ou bien ce sont des assonances, — ces assonances qui, au dire de Flaubert, doivent être évitées, quand

bien même on y passerait huit journées entières [1] : « ... il affecta un socialisme catholique vengeur, dressant le *procès de la libre pensée* et de la République... » — « ... le coup de brusque fièvre qui l'avait emporté et fait combattre en *Sicile*, aux côtés de *Garibaldi*, lors de l'épopée légendaire des *Mille*. » — « La bouche édentée, restée fine, se perdait dans la barbe de neige, tandis que la couronne des cheveux, d'une blancheur *d'auréole*, tombait en boucles sur les *épaules*. » — « Elle avait une figure ronde et noyée, éclairée de petits yeux *vifs*, très brave femme, un peu commère, friande *aussi*, n'ayant d'autre défauts que d'adorer faire de la bonne *cuisine*. *Tout de suite*, avant que l'autre *ouvrit* la bouche, elle *comprit* le but de la *visite*. » — « Quelques années d'influence ont *suffi*, *voici* le *satanisme*, l'*occultisme*, toutes les aberrations qui *fleurissent*... » — « Pierre fut frappé de la pure *flamme* que cette séance de bon *travail* avait mise dans les *pâles* yeux bleus d'*Antoine*. » — Guillaume *tira* de *Solvat* ce qu'il avait fait le jour de l'*attentat*... » — « ... ne trouvant pas la force de quitter le pavé parisien, attendant qu'on l'y *arrêtât*, à l'*état* dernier d'*épave sociale*... » — « Ève eut une première déception, en voyant entrer seul le général *Bozonnet*, que son neveu Gérard devait *amener*. » — « ... elle ignora même qu'il fut resté là, lorsque *Gérard*, cédant à l'imploration douloureuse de son *regard*, réussit à s'échapper... » — « C'était vrai, qu'il devait *souffrir*, dans sa bonté *native*, de sa *vie inutile* et manquée... » — « On

1. *Journal des Goncourt*, 1re série, 1er vol., p. 178.

avait simplement collé sur les *murs* des affiches aux violentes *enluminures,* les plus *nues,* les plus *crues.* »
Etc., etc.....

Des peccadilles, dira-t-on, des riens. Oui, mais nous n'avons pas voulu les taire, tenant à prouver que dans le détail, aussi bien que dans le gros, M. Zola est franchement mauvais. Inaccessible à ce qui est beau en soi, il ne saurait atteindre à la pureté des formes. Les taches, profondes ou légères, de ce style mal venu, correspondent directement à cette squalidité d'intelligence.

Au demeurant nous n'insistons pas sur ces vétilles, nous allons nous occuper de quelque chose de plus sérieux.

IX

Nous avons dit que M. Zola manquait d'imagination. Il n'y a pas que ce « trou » en M. Zola. Le romancier des *Rougon-Macquart* n'a pas plus le mot qu'il n'a d'imagination. On trouve bien chez lui l'afflux des paroles, l'abondance, la redondance ; c'est là précisément l'indice d'une grande pauvreté. Peu de mots suffisent à un écrivain de talent pour rendre ce qu'il pense. Le méchant écrivain, au contraire, n'a jamais assez de mots. Il a besoin du fracas des mots pour s'étourdir, pour moins sentir sa condition de nécessiteux. Et il roule des mots, et encore des mots, et toujours des mots ; il se grise de mots ; il se persuade qu'avec tous ces mots il éblouit. Conception erratique ! Trop de mots font tituber la pensée, de même que trop de vin fait chanceler et divaguer l'homme.

M. Zola écrit de Pierre :

« D'abord, pour retrouver la croyance perdue, il avait tenté une première expérience, il était allé à Lourdes chercher la foi naïve de l'enfant qui s'agenouille et qui

prie, la primitive foi des peuples jeunes, courbés sous la terreur de leur ignorance. »

Que viennent faire ici les mots *première* et *primitive ?* L'expérience qu'on tente *d'abord* peut-elle n'être pas la *première,* et la foi des peuples *jeunes* peut-elle n'être pas *primitive ?*

« Mais Pierre ne pouvait prier, tant la révolte grondait en lui. Il ne plia pas même les genoux, debout et frémissant. »

Debout est inutile. Il saute aux yeux qu'on est debout lorsqu'on ne plie pas les genoux.

« N'était-ce pas plutôt le dénouement fatal (la mort de Laveuve) d'une existence finie, usée par le travail et les privations ? »

Finie est inutile ; l'idée de terminaison est déjà dans *dénouement.*

« Et ce cri déshonorant des journaux, ce cri qui souillait et souffletait, semblait être le glas dernier de la journée, sonnant les funérailles de la nation au début de la nuit de plaisir qui commençait. »

Qui commençait est inutile. La nuit débute à l'heure où elle commence, cela est depuis que le monde est monde. Cette vérité se passe de démonstration...

« Et Pierre, alors, le sentit un instant supérieur à toute inquiétude basse ... etc. »

Basse est de trop; M. Zola n'a pas compris qu'une autre épithète s'imposait à la suite du mot *supérieur*.

« Madame Toussaint était une grosse femme que l'embonpoint envahissait, malgré tout, malgré le tracas et le jeûne. »

Grosse est de trop. L'embonpoint dit très bien ce que prétend exprimer aussi cette « grosseur ».

« Des fois aussi, ils s'interrompaient, s'étonnaient d'entendre un pas continu, au dessus de leurs têtes. C'était Nicolas Barthès qui s'oubliait là, dans la chambre d'en haut... »

D'en haut est de trop. Il est clair que Barthès n'est pas en bas, puisque Pierre et Guillaume l'entendent au dessus de leurs têtes.

« Là, devant-moi, je le regardais... »

A-t-on jamais regardé quelqu'un derrière soi ?

« L'exécrable scène, coupée par les bruits environnants, abandonnée, reprise, s'éternisait, tout un drame assourdi, d'une violence de meurtre, mais sans éclat, les voix étranglées. »

A quoi bon cette violence *sans éclat !* Ne savons-nous pas que c'est un drame *assourdi ?*

On relèverait dans *Paris* non pas vingt, non pas quarante, mais cent exemples analogues. La sobriété ne compte pas parmi les « fortes vertus » que pratique M. Zola et qu'apprécie M. Bourget...

La redondance chez M. Zola n'a pas toujours cet air de naïveté. Elle s'accuse souvent dans une forme plus hideuse, la forme malfaisante, indécente, presque obscène du phéonasme. Je m'adresse ici à des lecteurs intelligents. Je leur épargnerai les longues explications; M. Zola va parler, et il parlera tout seul. Je me bornerai à souligner les mots où gît la faute :

« Ce qu'elle n'avait pas accordé au *mari légitime,* elle venait de le faire, afin de s'assurer à jamais l'amour d'un amant. »

« Il ne savait plus au juste comment il avait pu toucher une dizaine de mille francs dans l'aventure, à titre de vague prêt, ou *sous le prétexte* d'une publicité *fictive.* »

« Si vous lui avez laissé de l'argent, il sera descendu le boire *derrière votre dos.* »

« Certes, *au dessus des basses* intrigues, de la ruée des ambitions personnelles, il y avait bien la *haute lutte supérieure* des principes. »

« ... Les colères et les angoisses de la séance refluaient là, en un *tumulte trouble.* »

« Aucune ville au monde n'avait ce décor de faste chimérique et de *grandiose magnificence* [1]. »

« Celui-ci avait compris qu'il devait *avouer la vérité,* simplement, en omettant les circonstances. »

« Quand Pierre entra, tous trois étaient *plongés en plein* travail... »

« Son bras droit seul, déjà touché par la paralysie, *s'attardait* en des gestes *ralentis.* »

« Ils croient se débarbouiller du professorat, en *affectant* un doute aimable, une ignorance *voulue.* »

« Il ne faisait que saluer courtoisement Saint-Simon, *l'initiateur,* qui avait posé *le premier* la loi de la nécessité du travail... »

« Et les journaux *entiers* étaient *pleins* du terrible vacarme soulevé par les délations nouvelles de Sanier...»

« Et, au milieu du lourd silence qui se fit, sourdement la *petite maisonnette* sonna, ébranlée d'un pas régulier et continu. »

« Et il avait résolu, après des mois d'anxieuses réflexions, de donner son invention à la France, afin de lui *assurer* la victoire *certaine* dans sa prochaine guerre avec l'Allemagne. »

1. Le *grand* de grandiose est aussi dans magnificence. Magnus, facere ; il suffit de traduire.

« Ils achevèrent de se mettre *cordialement d'accord.* »

« Ce n'est que par la matérialité de ses moyens, dit un peu brutalement Antoine, que l'art peut rendre ce que vous appelez l'essence des choses et des êtres, et ce qui n'est *en somme* que leur signification *totale.* »

« ... les mêmes faits s'étaient produits, d'abord le projet d'une liste, qui semblait devoir devenir définitive en quelques heures, puis des hésitations, des tiraillements, une paralysie lente, *aboutissant* à un échec *final.* »

« Est-ce que cette audience solennelle de justice humaine n'était pas une *parodie dérisoire?...* »

« Il fit comprendre qu'il désirait compléter son interrogatoire en lisant une déclaration qu'il avait *préparée à l'avance...* »

« L'ouragan de colère et de justice, balayant ce petit monde de jouisseurs, lui était apparu sans haute signification, comme entaché d'une basse *jalousie de convoitise.* »

« Vainement le prêtre tâchait de lui faire entendre *qu'à cette heure* on ne pouvait *encore* [1] rien savoir. »
Etc., etc.

En étudiant de plus près M. Zola, on surprendrait des fautes plus grossières. M. Zola écrit le français comme les habitants de Soles parlaient le grec.

1. Vieux français *ancore*, du latin *hanc horam,* à cette heure.

« C'était alors, rendu au doute immense, à la négation totale, qu'il était revenu à Paris, rappelé par l'abbé Rose au nom de leurs pauvres, pour s'oublier, pour s'immoler, pour croire en eux, puisque eux seuls restaient, avec leurs effroyables souffrances; et c'était alors qu'il s'était heurté, *depuis* trois ans, à cet effrondement... »

Il fallait : *pendant* trois ans.

« Les trois francs qu'il tenait dans *sa* main... »

Il fallait dans *la* main. Pierre ne tient évidemment pas les trois francs dans la main d'un autre.

« Les chats retombent toujours sur *leurs* pattes. »

Il fallait : sur *les* pattes.

« Elle n'avait rien de son père, ni de sa mère ; un de ces accidents imprévus, dans l'hérédité d'une famille, qui *fait* qu'on se demande d'où ils peuvent venir. »

Il fallait : qui *font*. *Qui* se rapporte à *accidents*.

« Camille, de son regard aigu, meurtrier comme un couteau, avait dit à sa mère qu'elle savait ; puis elle s'était plainte à Gérard d'un *autre regard douloureux*. »

Il fallait : d'un autre regard, douloureux *celui-là*. Le texte de M. Zola donnerait à penser que les deux regards sont douloureux, ce qui n'est pas.

« ... la taille un peu courbée par le poids de *sa* tête, qu'il avait longue et chevaline. »

Il fallait : par le poids de *la* tête...

« Aux questions trop directes de ses amis, Vignon évitait de répondre, affirmait seulement... etc. »

Affirmait est un barbarisme ; on *n'affirme pas à de s questions*.

« Puis, dans le groupe d'à côté, autour de Vignon, très calme, souriant, c'était l'autre clientèle, celle qui attendait de monter à l'assaut du pouvoir pour tenir enfin l'influence, les places. Les yeux y luisaient de convoitise, on *y* lisait une joie encore à l'état d'espérance... »

C'est dans le groupe que les yeux lisent, mais où lit-on la joie à l'état d'espérance ? Dans le groupe ou dans les yeux ? C'est de l'amphibologie.

« Il savait qu'il faisait plaisir à sa sœur en allant dans cette maison, *dont il lui rapportait* des nouvelles, qu'il décrassait un peu par le grand honneur de sa présence. »

Il fallait : *d'où* il lui rapportait. *Dont* marque la relation ; *d'où* marque le lieu et l'idée d'extraction, de sortie.

« Elle, debout, en toilette blanche, comme Ève était

elle même au déjeuner, parlait avec passion, achevait de le (Gérard) convaincre, *gagné à tant de jeunesse et de beauté, la comparant inconsciemment à l'autre, déjà las du rendez-vous qu'il attendait*... etc.

Les propositions participes que nous avons soulignées et qui s'appliquent à Gérard, auraient été correctes si elles avaient suivi immédiatement le régime de *convaincre*. Il aurait fallu, pour cela, que M. Zola écrivît : *achevait de convaincre Gérard*, gagné... etc. M. Zola ne l'a pas fait, et il nage en plein galimatias. N'étaient le masculin de *gagné* et le sens des mots qui viennent après, les propositions participes ci-dessus auraient l'air de se rapporter au sujet de la principale, *elle !*

« ...les chevaux se cabraient, au milieu du bruit de marée humaine, aussi *haute,* aussi *incessante* que la voix de tempête d'un Océan. »

Il fallait : aussi *haut*, aussi *incessant*... C'est le bruit de la marée humaine, en effet, qui doit être comparé à la voix puissante de la tempête. L'idée de comparer une marée à une voix ne pouvait germer que dans le cerveau de M. Zola.

« Contrairement à l'habitude, la voiture qui, *à cette heure, ramenait* la mère ou le père, n'était occupée, ce soir là, que par les deux enfants, Camille et Hyacinthe. »

Ici M. Zola s'est surpassé. Il est parvenu à dire, dans le même temps, qu'une chose était et n'était pas.

Relisez la phrase. Je vous défie, construite comme elle l'est, d'en faire l'analyse logique. Elle n'a de sens que si on la rétablit de cette manière : « La voiture qui, d'habitude, à cette heure, ramenait la mère ou le père, n'était occupée... etc. » Je l'ai affirmé déjà, il convient de le répéter : M. Zola ne sait pas écrire.

« Elle avait musé tout le long du boulevard, avec des yeux d'un bleu de pervenche, son nez rose, sa bouche qui riait toujours, dans *le plus adorable des petits visages* qu'on pût voir. »

Incorrect, ce : *des petits visages!* Il fallait pour justifier le subjonctif : dans le plus *adorable petit visage*. Le superlatif relatif a des règles que personne n'a le droit de violer, pas même M. Zola.

« *Un* petit brouillard s'était *remis* à tomber. »

Incorrect ! Il fallait : *le* petit brouillard. Et si M. Zola tenait absolument à *un* petit brouillard, il devait remplacer *s'était remis* par *s'était mis*.

« Il n'y a encore que les ménages qu'on *peut* toujours faire. »

Incorrect ! Il fallait : qu'on *puisse* faire. Noël et Chapsal vous l'apprendront, ô roi de la Camelote littéraire !

« Et, si l'on *réalisait* jamais ce problème *insoluble* de tout détruire... etc. »

Incorrect ! On ne peut pas, dans une proposition

hypothétique, admettre et supprimer à la fois l'hypothèse.

« S'il avait fini par poser sa bombe chez le banquier Duvillard, c'était qu'il le connaissait bien, qu'il le savait le plus riche de ces bourgeois, dont les pères, à la Révolution, avaient dupé le peuple, en prenant pour eux tout le pouvoir et tout l'argent, *qu'ils s'entêtaient,* aujourd'hui, à garder sans même vouloir en rendre les miettes. »

Incorrect ! *Ils s'entêtaient*, dans la pensée de M. Zola, s'applique à « ces bourgeois ». En fait, étant donné la structure de la phrase, cela s'applique à leurs défunts pères. Admirez ces morts qui continuent à thésauriser.....

« Et puis, tiens ! un Salvat, sais-tu *de ce dont* est fait son crime ? »

Barbarisme ! Il fallait : ce *dont* est fait, ou : *de quoi* est fait son crime.

« Fonsègue s'amusait à taquiner la princesse Rosemonde sur sa robe de satin feu, où il prétendait qu'elle cuisait déjà de toutes les flammes de l'enfer, ce qui la ravissait au fond, dans *son* satanisme, *sa* passion du moment. »

Incorrect ! La passion de Rosemonde, *sa* passion du moment, ce n'est pas *son* satanisme, mais *le* satanisme. De même on ne pourrait dire d'un soldat que *son* amour

de la guerre est sa passion ; ni d'un magistrat que *son* amour de la justice est sa passion ; ni d'un citoyen que *sa* haine des parlementaires est sa passion. On dirait : *l'*amour de la guerre est sa passion ; *l'*amour de la justice est sa passion ; *la* haine des parlementaires est sa passion.

« *Chez nos camarades littéraires, il est très vrai* que la réaction contre le positivisme se fait sentir et *qu'ils sont hantés,* eux aussi, par l'idée... etc. »

Incorrect ! « Chez nos camarades littéraires, il est très vrai... qu'ils sont hantés... » c'est peut-être de l'italien, ce n'est pas du français. Il fallait : « Il est très vrai que, chez nos camarades littéraires, la réaction contre le positivisme se fait sentir et qu'ils... etc. »

« Le café était servi dans le petit salon bleu et argent, où *fleurissait une admirable corbeille de roses jaunes, cette passion que la baronne avait pour les fleurs,* et qui changeait l'hôtel en un continuel printemps. »

Incorrect ! Incorrect ! Trois fois incorrect ! Je suis disposé à saluer grand homme celui qui m'expliquera cet amphigouri.

« Cela me fera du bien de vous suivre encore cette fois dans une de nos anciennes battues, *dont* nous revenions le cœur si gros de douleur et de joie. »

Incorrect ! Il fallait : d'*où* nous revenions. Racine, dans *Bajazet*, a bien ce vers : « Rentre dans le néant dont je t'ai fait sortir », et Voltaire a bien écrit : « Ma

vie est dans les camps dont vous m'avez tiré » ; l'usage et l'Académie ont, depuis plus de cent ans, adopté une manière nouvelle. Je ne crois pas, d'ailleurs, qu'il soit entré dans les intentions de M. Zola d'imiter Voltaire et Racine. Ce charretier de lettres n'a pas de ces coquetteries....

« Sur la nappe de neige, les fleurs embaumaient ; l'argenterie et le cristal resplendissaient, tandis que circulaient une abondance de plats imprévus..., *des primeurs savoureuses, telles qu'en pleine saison.* »

Incorrect ! Il n'y a pas de *primeurs* en *pleine* saison. Il fallait : des primeurs savoureuses telles que des légumes et des fruits de pleine saison.

« Qu'y a-t-il donc ? demanda la princesse à Bergaz, lorsque celui-ci fut *revenu* se *rasseoir*..... »

Incorrect ! On *revient s'asseoir* ou l'on *vient* se *rasseoir*. On ne *revient* pas se *rasseoir*.

« Il restait glacé, devant ce cri d'affreuse jalousie, où la mère n'était plus qu'une femme, qu'*enrageait* la jeunesse d'une rivale.... »

Barbarisme ! La jeunesse d'une rivale *fait enrager,* elle n'enrage pas. *Enrager* n'a jamais voulu dire : mettre en rage. Ce verbe a toujours signifié : être pris de la rage.

« En face du jury, effacé dans l'ombre, il (Salvat) *apparut* debout à son tour, le visage éclairé par le dernier

rayon tombant des fenêtres. Les juges *eux-mêmes disparaissaient*..... »

Incorrect ! Salvat apparaît et les juges *eux-mêmes* disparaissent. Conciliez les deux choses, si vous pouvez.

« Et, quand il se *remettait* à *relire*. »

Incorrect ! On ne se *remet* pas à *relire*. On se met *à relire* ou l'on se *remet* à lire.

« Et l'inquiétude de Pierre recommença, lorsqu'il eut remarqué que jamais Mère-Grand, *elle aussi*, ne lui avait paru si muette..... »

Incorrect ! Il fallait : *elle non plus*. *Aussi* et *non plus* s'emploient pour *pareillement ; aussi*, quand on parle au positif ; *non plus*, quand on parle au négatif.

Il y a — je n'exagère pas — un demi-millier de fautes de ce genre dans *Paris*. Je ne m'intligerai pas le supplice de les énumérer, ce châtiment ne m'est pas dû, et le lecteur en éprouverait sans doute un ennui aussi mortel que les mortelles pages de M. Zola. Et puis il faut bien laisser quelque chose à faire aux gens studieux et qui aiment à se rendre compte. On ne peut pas prendre toute la besogne pour soi. A ceux donc qui se sentent du goût pour les travaux d'analyse critique et qui voudraient savoir exactement ce que vaut M. Zola, à ceux là je recommande sa syntaxe lépreuse. Par exemple, ils auront besoin de beaucoup de courage et — je les en préviens — lorsqu'ils croiront en avoir terminé avec les solécismes de M. Zola, ils en retrouveront encore..... Avec M. Zola ce n'est jamais fini.

X

Notre tàche est presque achevée.

Nous disions, au commencement de ce volume, quelle réputation imméritée était celle de M. Zola. Il ne nous a pas suffi de le dire, nous avons donné la preuve. Nous aurions pu la fournir plus abondante.....

Au fond, ce n'est pas nous qui avons jugé M. Zola, il s'est jugé lui-même. Nous l'avons laissé parler presque tout le temps, nous bornant, en quelque sorte, à enregistrer ses propos. Ce n'est pas notre faute s'il en sort un verdict de flétrissure !

M. Zola estimera que nous avons méconnu sa vie de travail, sa dignité d'homme, sa fierté d'écrivain. M. Zola ne se rend vraiment pas justice ; il croit décidément trop au portrait qu'a tracé de lui M. Paul Bourget.

M. Zola s'est offert au monde comme un génie, le plus grand génie littéraire de cette époque ; il s'est flatté publiquement, et à diverses reprises, d'avoir porté aux extrémités de l'univers civilisé la littérature française, notre pensée et notre langue. Or, il n'a pas de génie ; il

n'a même pas de talent, non, pas même cela, et ce qu'il a exporté chez les peuples n'est tout au plus qu'une contrefaçon de littérature.

M. Zola n'a rien de ce qui lui a valu l'admiration des foules. On a vanté ses facultés d'imagination : il n'a qu'une imagination d'ordre inférieur. Il ne perçoit que les formes et, dans les formes, n'embrasse que les reliefs ; son superficiel regard ne pénètre point l'intime cœur des choses ; M. Zola est un esprit pâteux et lourd ; il voit gros ; il écrit comme il voit. Un peintre d'extériorités. Charles Maurras, cette mâle et sereine intelligence, a très bien mis cette vérité en lumière : « Ce dégénéré, dit-il, dispose d'une imagination assez vive de certaines réalités concrètes ; mais outre que l'épaisseur et la lenteur d'une intelligence tout offusquée par le monde sensible le rendent incapable de rien imaginer d'abstrait, de général ou seulement d'un peu complexe, il manque autant qu'il est possible du discernement et de la mesure ; ses pensées, ses discours, semblent des bestiaux échappés [1] ». Des *bestiaux échappés*, le mot restera, car jamais l'œuvre de M. Zola ne fut qualifiée d'un terme plus rigoureusement exact.

L'appréciation portée par M. Louis Delsart [2] sur M. Zola est également à retenir. « Nous déclarons, proclame-t-il avec sa belle intrépidité, que ce n'est pas assez d'avoir méprisé son caractère, et qu'il faut avoir de surcroît méprisé son style. »

1. *Gazette de France*, 21 février 1898.
2. *Vérité*, 19 février 1898.

Et il ajoute :

« Rien ne semble plus injuste que de regarder M. Zola comme un grand talent perverti. Il n'y a pas de perversion du talent de Zola, par la raison que Zola n'a point de talent. Ceci me paraît clair comme le jour. Cet homme-là n'a ni délicatesse, ni force, ni agrément, ni esprit. On lui concède l'imagination, et il est vrai qu'il en a ; mais les internés de Charenton en ont encore plus que lui. Apparemment, ce n'est un mérite d'aucune sorte d'avoir de l'imagination si on ne l'a piquante et agréable, ou riche, ou joyeuse. Une abondance de sanie et d'ordure est une abondance regrettable, qui ne saurait passer pour un profit. Il ne faut qu'un peu de sincérité et de délicatesse naturelle, avec un peu de pratique des livres, pour reconnaître, dans tout ce que M. Zola a écrit, un tel fond de platitude, d'ignorance et de bêtise, de bassesse intellectuelle en même temps que d'indignité morale, qu'on a peine à trouver des mots pour exprimer ce que l'on sent. »

Notre mérite aura été d'établir la justesse de ces appréciations. La gloire de M. Zola est une gloire de contrebande. Sans la complicité de quelques-uns, sans la lâcheté de tous, il y a longtemps qu'il aurait été mis à l'index des lettres françaises. Non, il n'est pas vrai qu'il soit un grand écrivain, il n'est pas vrai qu'il soit même un écrivain. De la probité dans l'esprit, on n'en découvre aucune trace chez ce romancier. Ce qui foisonne en lui, ce sont les pensées aqueuses, les répétitions d'images et de mots, les idées sans suite, les contradictions, les obscurités, les absurdités, les

banalités, les impropriétés de termes, les pléonasmes, les solécismes, les vices de construction, tant de défauts que nous avons dits, tant d'autres défauts que nous n'avons pu dire.

Nous sommes loin de Flaubert. Mais aussi quelle différence de tempérament et de méthode chez les deux hommes ! M. Zola, quand il a achevé un livre, n'a que la hâte d'en publier un nouveau. *Nulla dies sine linea*, lit-on sur la cheminée de son cabinet de travail, à Médan. Il est de plates devises. Celle-là est excellente lorsque l'auteur est consciencieux. M. Zola ne l'est pas. Il met ligne sur ligne ; il abuse de la ligne ; il tire à la ligne. Sa fécondité n'a d'égale que son insipidité, Il ferait mieux d'écrire moins, et de soigner davantage ce qu'il écrit. Il est malheureusement incapable d'un tel effort ; c'est pourquoi il agirait sagement en n'écrivant plus du tout. Que pourrait-il nous présenter de meilleur ou de pire que *Paris ?...* Il a atteint les dernières limites du mauvais.

Flaubert, le bon normand, n'ornait pas ses cheminées de fières devises. Il se contentait de travailler quinze heures par jour, pendant deux mois, pour arriver à produire trente pages, qui, du reste, ne le satisfaisaient jamais complètement et qu'il jugeait indignes de la postérité. Flaubert, dans sa modestie, se trompait sur le sort réservé à ses œuvres ; ce qui sortait de sa plume laborieuse était appelé à braver l'oubli des hommes. Mais comme, à côté de lui, M. Zola nous apparaît plus méprisable encore qu'il y a deux minutes ! Le plus joli là dedans est d'entendre M. Zola se recom-

mander de Flaubert. « Nous savons que vous êtes nos aînés, Flaubert et vous [1] », déclarait-il à Goncourt en 1868. Il l'a répété si souvent depuis, que cette « blague » — car ç'en était une — a fini par s'imposer. Goncourt lui-même a semblé un instant identifier sa destinée littéraire à celle de M. Zola. Il écrit, à la date du 22 janvier 1889 : « Un moment avec Zola, je cause de notre vie donnée aux lettres, donnée peut-être comme elle n'a été donnée par personne, à aucune époque, et nous nous avouons que nous avons été de vrais martyrs de la littérature, peut-être des *foutues bêtes* [2]. »

Pour Zola, c'était faux. Les « vrais martyrs de la littérature » c'étaient nous qui le lisions. Les « foutues bêtes », c'étaient nous qui l'admirions.

C'est ce qu'il fallait démontrer.

1. *Journal des Goncourt*, 1re série, 3e vol., p. 247.
2. *Journal des Goncourt*, 3e série, 2e vol., p. 9-10.

